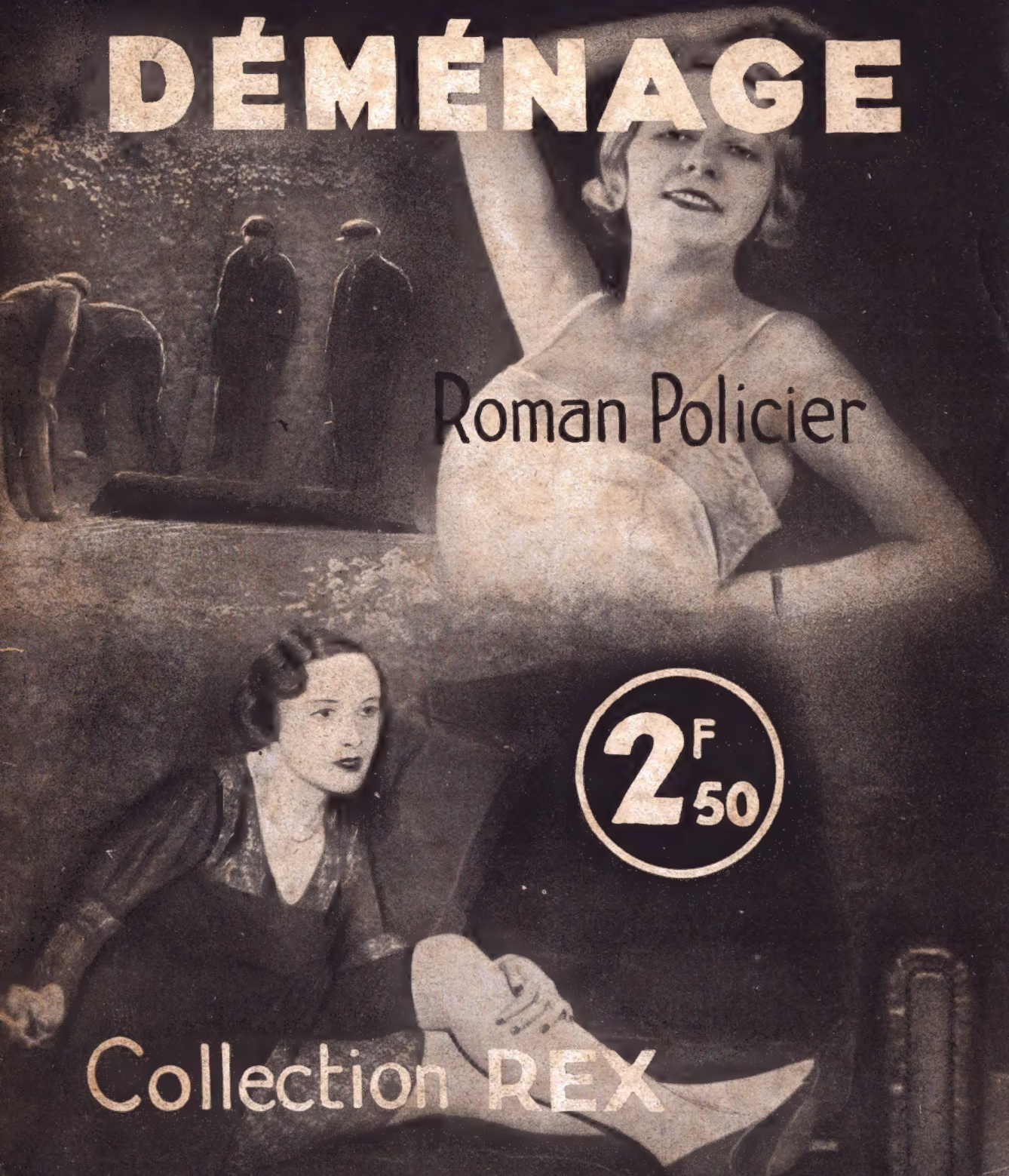
MARCEL ALLAIN

UN MORT DÉMÉNAGE



Roman Policier

2F 50

Collection REX

30 €

MARCEL ALLAIN

Un mort déménage

Grand Roman Policier inédit

Agence Parisienne de Distribution
ÉDITEUR
8, Rue du Croissant, 8
PARIS (2e)

Copyright 1939 by Marcel Allain, Paris.

DÉJA PARUS DANS LA MÊME COLLECTION

PAS DE BRUIT... LA MORT !
par Marcel Allain

LA TREIZIÈME MAIN
par Edward Brooker

LES CINQ PARAVENTS DE LA MORT
par Marcel Allain

LA CLEF DANS LE CRANE
par Edmond Romazières

LE PUZZLE TRAGIQUE
par Marcel Allain

VASILIKI L'ÉTRANGLEUR
par Stéphane Corbiere

LE MYSTÈRE DE LA CHAMBRE CLOSE
par Marcel Allain

MARQUÉS POUR LA MORT
par Léon Groc

VOUS MOURREZ LE...
par Marcel Allain

L'ASSASSIN INVISIBLE
par René Le Cœur

DÉFENSE DE TUER
par Marcel Allain

LA MORT VIENT A SIX HEURES
par Edward Brooker

Pour paraître fin Février :

LE NOYÉ BLEU

par Max-André Dazergues

Chaque œuvre est envoyée franco contre 3 fr. en timbres à l'Agence Parisienne de Distribution. 8, rue du Croissant, Paris (2e).

Un mort déménage

GRAND ROMAN POLICIER INÉDIT

par

MARCEL ALLAIN

CHAPITRE PREMIER

Jolie ?

Non. On ne peut pas dire, et je ne voudrais pas écrire que Monette de Cesco était jolie...

Une de ces petites bonnes femmes, cependant, sur lesquelles on ne peut pas s'empêcher de jeter un regard ravi. Une de ces petites « poules » — s'il faut employer le langage moderne — sur lesquelles les hommes se retournent !

Le visage le plus chiffonné du monde. Rien de la beauté classique : un nez qui disait zut, une bouche qui riait de travers ! Mais elle avait une façon de s'arranger qui compensait, et au delà, ce que la nature ne lui avait pas donné de lignes pures et nobles... Elle vous campait, sur le coin de la tête, et comme en équilibre, un de ces chapeaux extravagants qui seraient grotesques, s'ils n'étaient pas délicieux...

Pas de sourcils là-dessous, bien entendu ! Une raie mince, dessinée chaque matin, d'un coup de crayon habile. Et des fards !... Et du rouge !... Et du bleu !...

Et puis, encore, une de ces démarches d'oiseau, qu'imposent les hauts talons qui font les femmes petites presque grandes, et leur donnent un je ne sais quoi d'hésitant dans l'allure... qui semble toujours indiquer qu'elles sont prêtes à tomber dans les bras qu'on va leur ouvrir !

Mais je suis méchant ! Mais j'ai tort d'écrire ces lignes, où il y a un peu de rancœur !

Soyons plus franc : Monette de Cesco m'intéressait...

Elle m'intéressait si fort, que, chaque fois qu'elle sortait de chez elle, ou qu'elle y rentrait, elle pouvait être certaine de me trouver à ma fenêtre, soulevant le rideau, et la gratifiant de mon plus aimable sourire.

D'ailleurs, elle s'était bien aperçu du manège, la mâtine !

Et David Dare s'en était, lui aussi depuis longtemps avisé...

C'est qu'il n'était pas plus indifférent que moi, aux charmes de cette petite bonne femme, David Dare ! C'est que j'avais remarqué, moi-même, qu'il choisissait maintenant avec attention ses cravates, qu'il veillait à ce que sa voiture fût toujours merveilleusement astiquée, et qu'enfin — comble des sacrifices d'un homme qui veut plaire — il ne fumait plus que des cigarettes anglaises, de ces cigarettes que les femmes estiment « sentir bon » et qui ont le goût, à vrai dire, d'un peu de paille brûlée !

Bref ! il y avait eu, pendant tout ce mois d'été que nous avions passé à Andrésy, un peu de grabuge dans l'étrange association que nous formions, mon patron et moi ! (1).

Nous n'étions pas en guerre ouverte. Nous n'étions pas, même, en rivalité déclarée. Mais il y avait, entre nous, invisible et cependant semant la discorde, cette petite bonne femme, cette Monette de Cesco, cette poupée ahurissante, qui trouvait le moyen d'être laide et charmante à la fois, aimable et dédaigneuse en même temps, lointaine et proche à la même minute !

Car elle était tout cela !...

Car, je ne sais pas encore comment aurait fini l'aventure si elle n'avait point fini, hélas, d'une manière que je connais parfaitement, et tragique au delà de tout !

Ce sont, malheureusement, les destins humains : on rêve d'amour, on pense à ébaucher un flirt... Et puis, crac ! à l'improviste, le drame se déclenche, le drame qui vous serre le cœur dans un étau, et qui vous tient haletant, angoissé, croyant toujours que la seconde qui vient va vous asséner le coup mortel !

Mais je ne veux pas anticiper sur les événements !

---

(1) Voir dans la même collection « Rex » les volumes parus sous la signature Marcel Allain.

Mais c'est déjà beaucoup que de vous avoir prévenus, qu'un drame « allait » éclater. En lisant les événements, que je vais vous raconter, vous saurez cela. Moi, tandis que je les contemplais, je l'ignorais totalement!

Et je suis prêt à assurer, du plus grave et du plus sacré des serments, que, certes, tandis que je soulevais mon rideau ce matin-là, je n'étais point, du tout, en disposition dramatique! Je ne m'attendais nullement à être lancé dans la plus ténébreuse et dans la plus abominable des affaires...

Il faisait beau temps. Le ciel était d'un pur azur...

D'ailleurs, le printemps tout proche commençait de faire éclater les bourgeons des arbres. Et Monette de Cesco m'avait souri, d'un de ces petits sourires, dont les femmes ont le secret, et qui peuvent aussi bien dire « oui » que « non », « peut-être » que « jamais »...

Allons! figurez-vous mon état d'esprit?

Nous avions été voisins, je le répète, elle et nous, depuis un mois... Nous avions fait notre métier d'hommes, en risquant, à son attention, les grâces les plus séduisantes... Elle, elle s'était conduite en femme, en feignant de ne point remarquer nos avances...

Tout de même, nous savions qu'elle « savait »!...

... J'ignore ce que pensait David Dare, mais, pour ma part, je n'étais pas loin d'imaginer que toute cette petite comédie galante se terminerait comme il convenait...

Il ne manque pas de bons restaurants dans les environs d'Andrésy, et qui ont des cabinets particuliers, où l'on est à merveille pour oublier que la vie n'a rien de poétique, et que les plus belles illusions sont celles qui disparaissent le plus vite...

Or, voilà que ce matin-là, et sans que rien ait pu m'en avertir, je voyais s'arrêter, devant la demeure de notre voisine — un pavillon qui se dressait à dix mètres de notre villa — trois voitures de déménagement!

Ah çà! elle partait donc?

Imaginez, une fois encore, mon état d'esprit : fureur, déception... attendrissement, aussi!

« Je ne la verrais donc plus?... Tous mes espoirs sont donc, d'avance, condamnés?... Est-il bien possible qu'elle revienne à Paris, en plein mois d'avril? »

Je fis, immédiatement, ce que je n'avais jamais fait jusqu'alors. J'ouvris carrément ma fenêtre, et je m'accoudai à ma barre d'appui.

Un déménagement, même celui d'une maison de campagne, cela suppose de nombreuses allées et venues. Il convient de recommander aux déménageurs, qui sont, par définition, des gens redoutables, tel petit meuble précieux, tel bibelot fragile. Et j'étais bien certain que j'allais avoir, au moins, cette compensation à mon chagrin: apercevoir de nombreuses fois la sémillante petite Monette!

Je ne me trompais pas...

Tout de suite, et les voitures étaient à peine arrêtées, elle parut sur le trottoir.

Alors, en moins de rien, la comédie recommença de se dérouler.

Un bonjour aux déménageurs, et un regard dans ma direction!... Des phrases de recommandation, et un sourire à mon adresse!

Ah! la coquette!

Ce qu'elle savait vous regarder, sans avoir l'air de vous voir! Ce qu'elle connaissait l'art subtil de vous dire, en se taisant : « faites-donc attention à moi! Je suis jolie, n'est-ce pas? »

Je me laissais prendre au piège. Un homme qui est amoureux se laisse toujours prendre au piège!

Mon sourire s'élargissait, et, même, j'eus l'audace d'esquisser un bref salut...

A ma grande stupéfaction, Monette de Cesco me répondit!

Je vis sa petite tête mignonne, toute auréolée de cheveux platine (tels que les stars d'Hollywood n'oseraient point en avoir de si platine!) s'incliner dans ma direction.

Et puis, ma stupeur fut à son comble. De sa voix légère, moqueuse, elle m'adressait la parole:

— Bonjour, mon voisin! Bonjour et adieu!... Je pars, vous savez?

C'était la première fois que j'entendais le son de sa voix!

C'était la première fois qu'elle daignait s'apercevoir, de façon si manifeste, de ma présence sur la terre!

J'en fus interloqué. Tout ce que je trouvais à répondre — et ce n'était pas bien spirituel — ce fut :

— J'en suis navré, mademoiselle!...

Miséricorde! Quand je pense que j'ai dit cela...

Je n'aurais pas été « navré », j'aurais été « épouvanté », glacé d'horreur, si j'avais su ce que ce déménagement me réservait!

J'étais cependant d'une humeur parfaite...

Bien que d'un naturel timide, je suis capable, à certaines heures, de véritables audaces. Et cette audace, justement, je la sentais grandir en moi, se faire envahissante, me dicter d'aventureuses entreprises.

J'ajoutais :

— Puis-je vous aider? Je suis tout à votre disposition!

Il était bien évident qu'on allait refuser cette offre intempestive...

On n'accepte pas, d'ordinaire, les services d'un monsieur, à qui l'on n'a jamais adressé la parole, et cela, le jour même où l'on doit déménager!

Comme il se dit familièrement, on a, en pareilles circonstances, « d'autres chats à fouetter ».

Baste! Il ne faut jamais faire un pronostic dès lors qu'une femme est en scène! La même petite voix se fit entendre, aigrelette, légère, qui me frappa délicieusement les oreilles:

— Eh bien! ce n'est peut-être pas de refus!... J'ai encore tant de paquets à expédier!

Alors, il me sembla — ce qu'il vous aurait semblé en pareilles circonstances — que le soleil se faisait plus brillant, que l'air était plus léger, que le printemps était plus délicieux que l'instant d'avant...

Ma voisine acceptait mes offres de bon office! Ma voisine m'invitait à la rejoindre!

Il n'est pas nécessaire d'ajouter que je me hâtais...

Je criais, d'une voix où filtrait mon enthousiasme.

— J'arrive! Justement, je fais très bien les paquets!

Et, bien que ces mots n'eussent pas été particulièrement spirituels, bien que je ne puisse prétendre avoir, à ce moment, le moins du monde soupçonné ce qu'allait être, dans l'avenir, leur importance abominable, j'éclatais de rire, comme si j'avais prononcé la phrase la plus plaisante qu'on puisse imaginer!

Je refermais ma fenêtre... Je bondis dans mon cabinet de toilette, et m'appliquais un coup de peigne supplémentaire...

Je n'ai jamais de parfum, et ne dispose que d'un flacon d'eau de Cologne. Je le vidais sur mon mouchoir! Ah! il me manquait des cigarettes — des cigarettes odorantes, naturellement?

Je passais, sans vergogne, dans la chambre voisine — celle de David Dare, et je me servis abondamment — en puisant dans ses réserves.

Ici, je dois le noter, je ne commettais rien d'indélicat! Il est depuis longtemps entendu, entre mon patron et moi, que celui de nous deux, qui manque d'un indispensable rouleau de tabac, est toujours tacitement autorisé, à en emprunter à l'autre.

Et puis le moyen de demander une permission?

Le matin même, l'aube à peine levée, j'avais entendu David Dare sortir la voiture du garage...

Mon patron est étrange. De temps à autre, il décide que sa voiture ne lui donne pas satisfaction. Alors, il s'habille tout de bleu — comme un ouvrier — et, sa trousse d'outils posée dans le baquet de sa trente chevaux, il file sur la route, où il se livre à ce qu'il appelle : « une minutieuse mise au point ! »

Je n'ai pas toujours constaté que la voiture allait mieux, au retour de ces randonnées...

Mais je me suis toujours aperçu, qu'en ce cas-là, il était parfaitement inutile d'attendre David Dare avant la tombée de la nuit!

Je ne suis pas mécanicien, pour ma part, mais j'ai compris que la mise au point d'une voiture était évidemment une œuvre longue, complexe, et qui réclamait douze heures pour le moins!

J'étais donc bien certain que David Dare ne viendrait pas troubler mon flirt ce matin-là. Et cela m'amusait infiniment, je le confesse!

Quand il reviendrait, il trouverait Monette envolée...

Ce serait à moi de lui apprendre, de ce petit air indifférent que l'on choisit pour annoncer ses succès les plus chers.

— Vous savez, mon vieux, j'ai passé ma matinée avec notre voisine?... Vous l'aviez peut-être remarquée? Une petite blonde... toujours très parfumée?... Figurez-vous qu'elle déménageait. Alors j'ai été l'aider à fermer ses derniers bagages...

Eh! eh!... Il en ferait une tête David Dare, en écoutant ce beau récit!

Il devait en faire une toute autre, un peu plus tard, et cette journée devait m'apprendre qu'il n'y a jamais rien d'absolu, ni la nature des surprises que l'on prépare, ni le temps qu'il faut pour achever « une mise au point », ni même l'orgueil que l'on peut ressentir à faire à un rival telle ou telle déclaration de triomphe.

Aucun de ces détails, d'ailleurs, que le lecteur est peut-être tenté de passer, n'est indifférent. Les affaires policières sont comparables, selon moi, au jeu de patience. Chaque incident y a sa place! Tout doit y être disposé dans un ordre parfait! Et c'est seulement, quand la patience est réussie, que l'on comprend l'importance, parfois primordiale, de ce qui vous semblait jusqu'alors être sans aucun intérêt.

Passons! Passons!

La cigarette aux lèvres, parfumé, peigné, je sortis de la villa, traversai la rue déserte d'Andrésy, m'approchai de la demeure de ma voisine.

Elle faisait bien les choses, la coquine!

Ce n'était pas à un déménageur quelconque qu'elle s'était adressée. Il s'agissait de la maison Jenue, spécialisée, comme on le sait, dans le transport des objets d'art...

Etait-elle donc collectionneuse, Monette? Possédait-elle des meubles de valeur? des

gravures remarquables? des porcelaines dignes de figurer dans les intérieurs somptueux que nous montre le cinéma?

Je ne me souciais de rien de tout cela! Je ne pensais qu'à elle!

C'était elle qui me semblait être le bibelot de valeur, l'unique bibelot, même, que pouvait contenir le petit pavillon qu'elle occupait.

Je fus tout de suite détrompé.

Dans l'antichambre de ma voisine, des caisses s'amoncelaient les unes sur les autres. Il était visible que ce déménagement avait grande importance, et que Monette possédait un mobilier précieux, parfaitement justiciable des soins de la maison Jenue.

Ma voisine, d'ailleurs, était là, au beau milieu du vestibule, souriante, gaie, n'ayant point du tout l'air de circonstance, cet air malheureux que l'on prend, d'ordinaire, quand il faut subir les affres de ce véritable enfer qu'est un déménagement.

Elle se tenait dos au mur, et se livrait, ma parole, à la plus charmante des occupations.

Elle avait serré entre ses genoux une bouteille, et armée d'un tire-bouchon, elle s'efforçait — en vain d'ailleurs — de la déboucher.

— Par exemple! fis-je.

Et je lui demandais:

— Donnez-moi cela, mademoiselle? Vous allez vous faire mal!

— C'est vrai! Rendez-vous donc utile!... Je vais chercher des verres... Il doit en rester que l'on n'a pas emballés...

Le bouchon sauta avec ce petit bruit joyeux que chacun connaît et l'écho résonnait encore, que j'entendais la voix de Monette appeler au premier étage :

— Allons! messieurs! Descendez tous!... Prenez un verre de vin, déménageurs! Il faut se mettre de bonne humeur, avant de commencer le travail!

Je perçus des éclats de rire. Les hommes de Jenue n'ont pas, je gage, l'habitude d'être reçus de cette façon.

Ce ne sont point des porteurs ordinaires. Ce sont des « messieurs ». J'allais écrire: ce sont surtout des artistes, car je crois bien qu'il n'y en a pas beaucoup comme eux, pour savoir emballer de façon sûre les plus fragiles des groupes de biscuit, les plus délicates des porcelaines, et cela en un tour de main, comme en se jouant, avec une rapidité et une adresse qui sont merveilles.

Non! ils ne sont pas habitués à un pareil accueil, les hommes de la Maison Jenue. Ils sont, d'ordinaire, requis pour déménager de vieilles personnes, de vieux amateurs, d'acariâtres célibataires... Cette Monette de Cesco était évidemment une toute autre cliente.

Je l'entendis descendre. Son petit pas trébuchant sonna sur chaque marche d'un escalier désormais privé de tapis.

Elle revenait vers moi:

— Vous aussi! invitait-elle. Un verre de vin, déménageur?

Et nous nous mîmes, tous, à trinquer joyeusement...

Je prie de noter ici, cet état d'esprit qui était général. Il a son importance extrême! Pas un de nous n'était triste ou préoccupé. Nous avions tous le sourire sur les lèvres...

Et Monette de Cesco, elle-même, faisait entendre, à tout propos, les cris joyeux de son rire cascadeur.

Le chef de chantier, cependant, s'informait:

— Vous avez eu assez de caisses, mademoiselle?

— Oui! oui!

— Vous voyez, mademoiselle, que nous avions bien prévu combien il vous en faudrait?

— Bah! ripostait la jeune fille, ne triomphez donc pas! J'ai dû en racheter deux! Et deux grosses, encore!

Et puis, elle tapait dans ses mains :

— Allons, au travail, messieurs! Maintenant, c'est fini de rire! S'agit de partir d'ici et d'aller gagner au plus vite Saint-Germain!

Et j'appris, ainsi, que Monette ne s'éloignait pas, somme toute, énormément d'Andrésy...

Nous nous mîmes, d'ailleurs — les déménageurs et moi — tout de suite, à la besogne.

Je dois dire qu'elle ne manquait pas!

Les femmes ont, en ces occasions-là, une façon toute particulière d'achever leurs préparatifs. Elles gardent pour les dernières secondes ce qui les ennuie d'emballer. « Tout est prêt », disent-elles, « sauf ceci! ».

Et « ceci » n'en finit pas! Et « ceci » suffirait à occuper un déménagement entier!

Bah! le cœur ne manquait à l'ouvrage pour personne... Ce petit verre de vin, qu'elle venait de nous offrir, la coquine, nous avait, les uns et les autres, admirablement disposés.

Je vis les hommes de Jenue s'attaquer aux énormes caisses qui encombraient le vestibule.

Ils jonglaient avec, on l'aurait cru. Ils les portaient à bout de bras, les entassaient dans leurs voitures, revenaient, repartaient. Et le tout sans un cri, sans un juron, sans une impatience, en gens de bonne maison et qui ne veulent avoir rien de commun avec les transporteurs de jadis, les déménageurs d'autrefois, les bandits en chandail rayé, en bonnet républicain, dont nous avons, tous, encore, le souvenir à l'esprit.

Pour moi, j'avais suivi ma voisine dans sa chambre. Sur ses indications, j'empaque-

tais, je ficelais les menus riens qu'elle avait gardés pour les ultimes secondes de son départ...

Et nous causions :

— Votre ami n'est pas là ? me demandait-elle.

— Non ! Il a cru bon de partir mettre sa voiture au point...

— Je me demandais, aussi, pourquoi il ne venait pas !

— Vous le regrettiez, mademoiselle ?

— Je le regrettais ou je m'en applaudissais ! Décidez, monsieur ?

— Je n'ose justement pas !

— Alors, vous êtes un sot !

Et elle partait de rire, d'un petit rire qui me caressait tendrement l'esprit... Je ne sais pas si je me fais comprendre ?

La matinée se passa en de pareils marivaudages.

Il y eut un moment, où il sembla que les trois voitures de Jenue n'arriveraient point à contenir toutes les caisses, tous les paquets, tous les meubles...

Et puis, par miracle, tout se casa !

Il y eut aussi un instant — l'instant traditionnel — où Monette fit, avec le chef de chantier, le tour de la maison.

— Il ne reste plus rien, mademoiselle ? demandait le déménageur.

— Non ! déclarait Monette. Rien que ceci...

Et il y avait encore cinquante choses que l'on avait laissées de côté : une glace à défaire, un lustre à dépendre, un débarras qui n'avait pas été vidé, etc. ! etc. !...

Tout a une fin, cependant ! Même les minutes heureuses, même celles qui précèdent le drame et que l'on voudrait, cependant, instinctivement, éterniser, s'achèvent.

Les hommes de Jenue n'eurent plus rien à emporter. Ils venaient de refermer leurs voitures. Nous étions, Monette et moi, debout sur le seuil de la porte, et nous les entendions converser.

Louis, le chef de chantier, venait de tirer sa montre. Il disait :

— Bientôt midi ! Aussi les douze coups commençaient à me sonner dans l'estomac... Nous casserons la croûte en route, hein ?

A quoi, un autre homme de Jenue — Jules — interrogeait :

— Sais-tu donc où l'on va déjeuner dans ce bled ?

— Oui, parbleu ! affirmait Louis. J'ai déjà prévenu les autres... On s'arrêtera au bistrot de la Croix-de-Noailles.

— Il y a donc un bistrot à la Croix-de-Noailles ?

— Certainement ! Et un fameux !... Même que le patron est un de mes anciens copains de guerre. Alors, nous aurons des prix...

Oui, Monette et moi, debout sur le seuil de la petite maison, nous entendîmes parfaitement ces paroles !

Il me semble, même, encore maintenant, tandis que je les écris, quelles résonnent à mes oreilles...

Et j'entendis encore Jules questionner :

— Est-ce qu'on part tout de suite ?

— Dame !...

— C'est que j'aurais voulu téléphoner ?

— Eh bien, trotte-toi !... Et tâche de ne pas te faire attendre ?...

Cela aussi, ce désir qu'avait Jules de téléphoner, je l'ai nettement entendu s'exprimer !

Mais faut-il dire, qu'à ces paroles, je n'attachais — alors — aucune importance ?

Est-ce que vous sentez, vous, lecteurs ou lectrices, qu'elles ont une gravité particulière ?

Et cependant, vous êtes prévenus !

Et cependant, vous savez que le drame est là, tout proche, qui va surgir dans ce récit, le drame, je le répète, abominable, atroce, le drame qui fait frémir, et dont on emporte le souvenir jusque dans ses cauchemars...

Mais il était bien question de cauchemar, à cet instant-là !

J'étais debout aux côtés de Monette. Elle se tournait vers moi :

— Ce que vous avez pu être aimable ! murmurait-elle.

— Oui ! fis-je, en plaisantant : plus qu'aimable !... Et cela vaudrait une récompense ?

— Eh bien, quelle récompense désirez-vous ?

— D'abord, savoir votre prochaine adresse mademoiselle, pour avoir le plaisir de vous y envoyer quelques fleurs ?

— Oh ! oh !... N'est-ce vraiment que pour cela que vous désirez mon adresse ? Je vais m'installer rue de la République, à Saint-Germain. Voilà !... Vous êtes récompensé, alors ?

Mais je secouais la tête :

— Non, pas tout à fait ! Il me faut encore obtenir une autre grâce ?

— Vous êtes bien exigeant !

— C'est que, mademoiselle, je vous crois très bonne.

— Voyons cela ? Que voulez-vous obtenir de ma bonté ?

Elle plaisantait. Il y avait, en elle, à cet instant-là — je suis prêt à l'affirmer — toute la joie de vivre que peut ressentir une jolie femme qui se livre au plaisir du flirt.

Je fis :

— Mademoiselle, vous ne refuserez pas, j'espère, de déjeuner avec moi ?

Elle me tournait le dos. Elle venait de se coiffer d'un petit chapeau, plus coquin que tous les petits chapeaux que je lui avais connus, et se mirant dans une glace, elle arrangeait d'un tapotement familier et délicat, les frisures de sa coiffure.

Je la vis se retourner d'un seul mouvement:

— Oh! je suis désolée! faisait-elle. C'est que c'est tout à fait impossible!

Elle paraissait navrée...

— Figurez-vous, mon cher voisin, que je dois déjeuner chez le propriétaire... Il m'a invitée depuis longtemps!... Je n'ai pas pu refuser... Et si vous saviez ce que cela m'ennuie!... Sa femme est d'un assommant...

Je vis les jolies épaulés se soulever, comme pour rejeter loin d'elle le fardeau d'un déplaisir certain.

Elle ajoutait :

— Mais, tenez, je vais vous récompenser, quand même! Vous êtes libre ce soir? Invitez-moi à dîner! C'est entendu?

Je m'inclinai, ravi:

— C'est entendu!... Trop heureux!... J'irai vous chercher... Voulez-vous me fixer votre heure?

Je n'ai pas même dans la mémoire le souvenir de cette heure qui me fut assignée...

C'est qu'aux rendez-vous que nous inscrivons sur nos carnets, nous oublions toujours qu'un tiers entend être présent: le Destin!

Et le Destin n'était pas d'accord, assurément, avec l'heure que me fixait la délicieuse Monette de Cesco!...

Tout souriant, cependant, je quittai à cet instant, celle qui n'était plus, maintenant, une voisine, mais qui était devenue une amie.

Je la « quittais »...

Oh! vous entendez bien que cela aussi est important?

Jusqu'à cette minute, j'avais été aux côtés de Monette. Tout ce qui s'était passé ce matin-là — tout ce que je viens de rapporter, et qui a pu paraître banal, et qui était cependant important — tout cela j'en avais été le témoin. Rien ne s'était passé hors de mon contrôle.

Mais il allait en être autrement.

Mais, je m'éloignais...

Monette, un instant plus tard, allait se rendre chez le propriétaire de la villa qu'elle abandonnait, et de là, sans doute, partirait à Saint-Germain.

Les déménageurs, d'autre part, venaient de mettre en marche les moteurs de leurs voitures. Ils s'impatientaient, se demandaient ce que faisait Jules. Leur compagnon, précisément, arrivait. Et les voitures partaient, s'éloignaient, elles aussi, descendant la côte d'Andrésy, se dirigeant vers Conflans, d'où elles gagneraient la Croix-de-Noailles, comme l'avait décidé Monsieur Louis.

Je revins, moi, à mon logis.

Le groupe que nous avions formé s'était donc divisé...

L'honnêteté m'oblige à souligner la chose: mon expérience policière m'a tristement appris qu'il ne faut rien tenir pour certain, pour assuré, que ce qui s'est passé sous vos yeux... et encore!

Je ne me porte donc nullement garant des actions de Monette de Cesco, pas plus que de celles des employés de la Maison Jenue...

Réalisaient-ils, ou ne réalisaient-ils pas les projets qu'ils avaient fait entendre?

C'est là, non pas un mystère, mais un sujet de doute, pour tout esprit réfléchi, et je me flatte d'appartenir à cette catégorie d'individus.

En revanche, et l'on voudra bien me croire, peut-être, je suis en mesure d'établir strictement ce que je fis moi-même!

Il était midi vingt à l'instant où nous nous séparions. Je descendis à mon tour la côte que les voitures de déménagement venaient de suivre sous mes yeux, et j'atteignis, de la sorte, la berge de la Seine, où se trouvent d'un côté la poste d'Andrésy, voisine de l'étude d'un notaire et, de l'autre, un petit restaurant, où David Dare et moi, qui ne sommes point gourmets, ni gourmands, avons coutume d'expédier nos repas frugaux.

Je me mis à table. Je commandai mon menu...

Je me souviens à merveille que j'avais l'excellent appétit d'un homme, qui se félicite de la marche des événements et qui s'applaudit des résultats d'une tactique audacieuse.

N'avais-je pas, en effet, la partie belle, désormais?

David Dare était absent...

J'allais, moi-même, dîner en tête à tête avec Monette de Cesco.

Allons! allons! je ne veux pas insister sur la nature des pensées que je nourrissais. Les femmes les ont déjà comprises, sans doute. Les hommes les inventeront sans la moindre peine!

Et cela sera parce que ni les hommes, ni les femmes n'ont la moindre clairvoyance! Parce qu'ils tomberont dans la faute où je suis tombé moi-même, à savoir que, toujours, il nous semble que nos désirs deviendront des réalités; à savoir aussi que notre esprit invente les plus folles chimères et qu'il n'est pas capable de concevoir les réalités tragiques qui menacent, cependant, de minute en minute.

J'achevais mon repas. Puis je rentrais chez moi. Les heures me semblaient longues! J'avais hâte de me retrouver aux côtés de cette délicieuse Monette, qui subitement me marquait une telle faveur.

Et, rapidement, j'en arrivais à me tourmenter sur ce qui me semblait être ma mufflerie.

« — Parbleu ! » pensais-je, « je lui ai prêté assistance ce matin. Mais j'ai tout à fait eu l'air de me défiler pour cette après-midi ! S'il est terrible, cependant, de déménager, il est tout aussi terrifiant d'emménager ! C'est, même, pire encore !... Les hommes de la Maison Jenue vont être fatigués. Ils témoigneront de leur mauvaise humeur. Peut-être manqueront-ils de complaisance ? Et Monette est une femme jeune, et une femme timide, une femme qui ne sera pas capable de tenir tête à ces gaillards ? »

C'était, en somme, la fameuse cristallisation de Stendhal qui commençait à opérer en moi...

La sincérité m'oblige à préciser que les envoyés de la Maison Jenue sont, toujours et en toute circonstance, des hommes courtois, qui semblent, précisément, avoir à cœur, de pousser la complaisance jusqu'aux extrêmes limites.

Monette, d'autre part, je le confesse, n'incarnait pas le moins du monde le type de la petite femme douce et timide qui n'est point capable de tenir tête à une équipe de déménageurs de cette sorte !

Mais, allez donc faire entendre raison à un homme que l'amour trouble, que le flirt égare, et qui a quelque imagination ?

Je désirais que Monette fût ainsi. Il n'en fallait pas plus pour que je me la représentasse telle avec une bonne foi parfaite !

On voit évidemment les conclusions auxquelles je devais fatalement arriver.

— Non ! décidai-je, il faut pas, justement, que je manifeste une telle muflerie ! C'est la moindre des choses que je continue à Monette les bons offices que je lui ai assurés ce matin. Je vais m'habiller, filer à St-Germain, et, parbleu, je pense qu'elle sera contente de me voir ? Ce sera toujours lui marquer un peu d'empressement, et les femmes y sont sensibles... »

Sur quoi, immédiatement et sans plus délibérer, je commençai de m'habiller...

Je ne suis pas coquet. Mais je le demande à tout homme qui a passé par des minutes semblables; n'éprouve-t-on pas comme une sorte de remords attristé, en contemplant la pauvreté de sa garde-robe ?

Mon costume marron était fatigué. Mon costume gris faisait trop hiver. Le costume bleu avait le désavantage de devenir très vite poussiéreux. J'aurais vraiment belle allure après deux heures de déménagement, quand viendrait le moment d'emmener Monette au restaurant où nous allions dîner si gentiment ?

Je choisis une sorte de complet chiné, où j'imagine que, par prodige, le tailleur a fait entrer toutes les nuances de l'arc-en-ciel. Puis je m'accordais d'étrenner une cravate neuve, et j'apportais un soin tout particulier à faire reluire mes chaussures.

Allons ! quand je m'examinais dans la glace, il était possible de me rendre ce juste hommage, que j'avais atteint à ce point d'élégance désirable, où l'on est vraiment bien, sans cependant paraître endimanché.

Et ce fut à cet instant que le drame commença pour moi !...

Dans le cabinet de toilette voisin, je consultais en effet les horaires des autobus qui joignent Andrésy à Poissy, ce qui permet, en changeant d'autobus, d'atteindre Saint-Germain.

Eh bien, il n'y en avait pas !

Allais-je donc être réduit à l'usage de la bicyclette ?

Mais la bicyclette fait pauvre...

J'hésitais de longs instants. Puis je me résolus à téléphoner à Maisons-Laffitte pour demander l'arrivée immédiate d'un taxi...

Vingt minutes plus tard, j'étais en route. Trois quarts d'heure après j'atteignais la rue de la République, où, de loin, j'aperçus, le cœur battant, les trois voitures de la Maison Jenue stationnant le long du trottoir, et ayant déjà, c'était visible, dégorgé une bonne partie de leur chargement.

Je payais la voiture et je me précipitais.

Ah ! Dieu sait que j'étais joyeux en cet instant !

Alors que je franchissais la porte d'entrée de la nouvelle demeure de Monette, j'apercevais celle-ci et celle-ci, à son tour, me distinguait.

Eh bien ! je dois le dire avec un orgueil attristé, Monette de Cesco m'accueillit avec une joie satisfaite.

— Oh ! faisait-elle, comme c'est gentil ! Vous voilà déjà ? Vous venez m'aider encore ?

Je m'inclinai galamment :

— Parbleu !

— Vous êtes le plus aimable des copains ! prononça-t-elle.

Et, plus vite, elle me questionna :

— Dites-donc, vous n'auriez pas un tire-bouchon ?

J'ai, d'ordinaire, beaucoup de choses dans mes poches. Mais je dois confesser que je n'y transporte jamais un tire-bouchon !

Il me fallut donc répondre négativement...

— Eh bien, dépêchez-vous ! reprenait déjà Monette. J'ai vu un quincailler au début de la rue. Allez m'en acheter un... Il fait une soif du diable !... Ces malheureux déménageurs me font de la peine. Je compte sur vous.

J'étais déjà parti...

J'achetais un tire-bouchon, et, en hâte, je revins, de nouveau, aux côtés de Monette.

— Voilà ! J'ai trouvé cet indispensable instrument. Vous avez une bouteille ?

— Oui ! railla Monette. J'ai une bouteille et, même, il y a du vin dedans ! J'ajouterai que je possède aussi des verres. Allons ! débouchez cela ?

Il s'agissait de porto.

Je ne peux souffrir ce vin doux. Il me monte à la tête. N'empêche! Je fis à la minute ma besogne de sommelier improvisé et, le verre à la main, Monette se précipita au milieu de la route, guettant les déménageurs au passage.

Elle était charmante ainsi...

Elle rappelait ces cantinières de la grande guerre, qui couraient le long des convois, et semblaient toujours croire que les soldats étaient torturés par la soif du désert!

Monette remplissait les verres jusqu'à ras bord. Et puis, ma foi, quand un porteur passait devant elle, d'un geste elle l'arrêtait, cependant que le plus gracieux des sourires passait sur ses lèvres:

— Un verre de vin, déménageur?

Monsieur Louis but le premier. Puis ce fut le tour d'Antoine. Le troisième et bon dernier, Monsieur Jules s'avançait.

Il avait, le pauvre Jules, une énorme caisse sur les épaules. Il pliait sous le poids. Je pensais, in petto, que le plus pressé pour lui n'était pas de goûter au porto de Monette, mais de se délivrer d'un tel fardeau!

Mais Monette ne songeait à rien de pareil...

Elle barrait le passage. Elle tendait son verre plein. Son invite engageante résonna:

— Un verre de vin, déménageur?

Interloqué, Jules s'était arrêté tout net. net.

— Oui!... Bien sûr!... Merci, mademoiselle!

La caisse le faisait à demi tituber. Mais les hommes ont leur orgueil. Mais les travailleurs, comme Jules, ne veulent jamais convenir de l'effort qu'ils accomplissent...

J'eus conscience qu'il se crispait pour se redresser un peu, et je le vis, maintenant la caisse de la main gauche, prendre le verre de la main droite, l'élever jusqu'à ses lèvres, le vider d'un seul coup...

— C'est excellent! faisait-il.

Et puis, tout de suite, le verre rendu, Jules questionnait:

— Pour où, cette caisse?

C'est la question classique en pareil cas. Lorsque les hommes emménagent, ils désirent toujours savoir où ils doivent transporter les fardeaux qu'ils ont sur leurs épaules.

S'agit-il de les déposer au salon, ou dans la chambre à coucher? Sont-ils destinés au rez-de-chaussée ou au premier étage?

En somme, quand ils prennent une caisse à la voiture, c'est un peu comme s'ils choisissaient un billet de loterie. Ils ne peuvent pas savoir, en général, la somme de fatigue qu'ils devront dépenser pour l'amener là où il leur sera permis de la décharger sur le sol.

La question était donc très naturelle...

Mais ce qui me parut invraisemblable, ce fut l'hésitation de Monette!

Oh! une hésitation visible!... Une hésitation, même, qui mériterait un autre qualificatif!

Mais je dois dire que je suis, par tempérament, fort observateur... A cette disposition naturelle est encore venu s'ajouter tout ce qui est le fruit de mon expérience policière!

On n'est pas le secrétaire de David Dare, on ne vit pas au sein des mystères les plus torturants, sans avoir pris l'habitude de tout noter, de tout regarder, de tout enregistrer, de tout juger, ensuite...

Mais, peut-être, s'est-on déjà aperçu des traits caractéristiques de ma nature? Mais, peut-être, le lecteur ou la lectrice ont-ils bien voulu noter que j'ai pris soin, depuis le début de ces lignes, de noter jusqu'aux plus petits détails, et cela, pour les mettre à même de suivre, aussi bien que moi, ce qui fut, je puis bien l'affirmer, une des plus belles enquêtes de mon patron?

Je dirai donc ce qualificatif que semblait mériter l'hésitation de Monette: ce fut une hésitation tragique!

Oui! je lus à l'instant même une sorte d'anxiété sur ses traits. Il me sembla discerner de la crainte, de l'épouvante...

Et puis, parce que je ne suis pas un sot, je me gourmandais de pouvoir nourrir une pensée aussi saugrenue!

Si Monette s'angoissait à écouter la question de Jules, n'était-ce pas tout naturel? Elle devait concevoir que l'homme se fatiguait sous son fardeau. Elle devait avoir hâte de le renseigner. Et elle ne savait plus du tout, c'était certain, où devait aller cette caisse, et dans quelle pièce il convenait de la porter!

D'ailleurs, tout de suite, Monette parla:

— Mon Dieu! faisait-elle, mais je ne la reconnais pas, cette caisse. Qu'est-ce qu'il y a donc dedans?

Le déménageur eut l'air étonné:

— Ah! bien, je ne sais pas, moi?

— Vous ne savez pas? Ce n'est donc pas vous qui l'avez faite?

— Pour sûr que non! C'est pas une caisse de chez nous...

— Pourtant, insista Monette, ce n'est pas moi non plus, qui ai rempli cette caisse-là?

Jules dédaigna de répondre. Un instant il gardait le silence, et puis, un peu haletant, il insistait:

— Eh bien! mademoiselle? Décidez-vous?

Monette se recula d'un pas.

— Mais je ne sais pas ce qu'il y a dans cette caisse! répétait-elle. Comment pourrais-je dire où la mettre?

Et elle interrogea, à son tour:

— C'est lourd?

— Oui, très lourd.

— Et vous ne savez pas du tout ce qu'il y a dedans?

— Bon sang! jura Jules tout à coup nerveux, c'est sûrement quelque chose de mou... Et ça remue! C'est mal emballé!

Il fit mine de secouer la caisse...

Alors, la chose arriva en une seconde... la chose horrible et qu'il me semble encore avoir sous les yeux, et qui fait trembler ma main tandis que je la décris...

Le couvercle de la caisse, mal cloué sans doute, s'arracha...

Et il tomba, là, devant nous, aux pieds de Monette comme aux miens, avec un bruit sourd, atroce... il tomba un cadavre! le cadavre d'un homme!...

Je jetai un cri...

Je crois que Monette, de son côté, se tut.

Jules jura:

— Bon Dieu!

A grands fracas, la caisse, qu'il venait de lâcher, était dégringolée sur le sol... Elle y rebondissait...

Le choc l'envoya rouler sur le cadavre, et les lourdes planches écrasèrent le visage du mort, et le cachèrent...

Ah! c'est une chose abominable, je le jure, qu'un pareil drame!

C'est une chose d'autant plus abominable qu'à l'instant même Monette se rejetait en arrière, et que je l'entendais balbutier:

— Le malheureux!... Oh! le malheureux!...

Mais, s'il y avait en elle de la pitié, il n'y avait pas d'étonnement!

Mais, s'il y avait en elle de l'horreur, il y avait, aussi, dans sa réponse, une certitude.

Quelle certitude?

On ne sait pas toujours — et chacun en conviendra, j'imagine — pourquoi certaines convictions stupides s'imposent à l'esprit!

Ce que je peux dire, c'est qu'à cet instant, ma conviction saugrenue fut instantanée.

Je me dis à moi-même:

« — Elle le connaît!... Monette de Cesco connaît ce mort!... »

Jules, maintenant, tremblait de tous ses membres...

Ce fut lui, cependant, qui, le premier, dit quelque chose de raisonnable.

Il articula tout à coup:

— Tonnerre! c'est pas tout çà! Mais faut tout de suite aller chercher la police!

Alors, parce que tous nous sommes victimes de nos nerfs, parce que tous nous sommes, plus ou moins, comparables à de pauvres machines qu'il suffit de bien peu de chose pour détraquer, je me mis à rire, d'un rire inextinguible, d'un rire fou, d'un rire dont je pris tout à coup conscience.

Et j'en pris conscience, parce que, un peu penchés en avant, je voyais Monette et Jules me fixer stupidement, et me fixer, il faut bien le dire, avec des yeux accusateurs!

CHAPITRE II

J'ai lu, dans de nombreux romans à sensation, que les héros de telles scènes tragiques constataient, au plus fort de leurs émotions, que leur mémoire enregistrait de façon quasi inconsciente les faits qui se succédaient.

C'était, en réalité, je le crois, pure invention de la part des auteurs!

Cela permettait, plus tard, de mettre dans la bouche de ces mêmes héros, un récit circonstancié des aventures successives... qui devait intéresser le lecteur.

Hélas! il n'en a pas été de même pour moi!

Il y a, tout au contraire, je le confesse avec regret, des lacunes profondes dans mes souvenirs. L'émotion que j'avais éprouvée, en voyant ce mort culbuter hors de cette caisse et tomber à nos pieds, avait été si profonde que j'en avais éprouvé, au contraire, une sorte de choc moral, qui devait me priver des services de toutes mes facultés.

Je ne sais donc pas exactement ce qui se passa dans les courts instants qui suivirent!

Je puis certifier que Monette, tout à coup, se mit à hurler, et que, se cachant le visage avec les mains, elle se mit à courir, prenant la fuite, et disparaissant à l'intérieur de sa nouvelle maison...

Je tressaillis alors...

Jules me regardait toujours.

Je lui donnais cet ordre:

— Restez-là, vous! Je vais, en effet, chercher la police...

Et, déjà, je tentais un pas en avant, quand, d'un bond, Jules me barrait le passage:

— Minute! commandait-il à son tour. Faut pas vous esbigner comme cela!

Et puis, ce qui arriva alors, m'est mystère, car, de nouveau, j'entendais un cri, qui me bouleversait l'âme.

Monette, tout simplement, succombait à une crise de nerfs.

Que se passait-il, alors? Mon Dieu, je suis encore à me le demander!

Il me semble que j'ai couru vers la malheureuse jeune femme. Je serais prêt à assurer que Monsieur Louis et Antoine se précipitèrent à leur tour sous la voûte et s'im-

mobilisèrent, épouvantés, en apercevant, barrant le passage, le corps de ce malheureux mort, visiblement tombé de la caisse qui reposait à moitié sur lui.

Oui ! tout est trouble dans mon souvenir !

Je n'ai repris, en quelque sorte, le contrôle de mes facultés, qu'à l'instant où j'entendis une voix ferme, qui ordonnait, sur le seuil de la demeure :

— Allons ! en arrière !... Tout cela ne vous regarde pas !... Agents, faites circuler !

Et je vis s'avancer, autoritaire et digne, un officier de gendarmerie, qui me fit, à cet instant, l'effet de surgir fort à propos, et comme miraculeusement...

J'ai su, plus tard, que l'arrivée du capitaine Henri n'avait cependant rien d'extraordinaire. Aux cris que nous avions poussés, des gens qui passaient sur le trottoir avaient commencé de s'ameuter. Tout naturellement, quelques curieux avaient distingué le cadavre. Plus naturellement encore, quelqu'un avait couru jusqu'au poste de police voisin et l'alerte avait été donnée...

Derrière le capitaine de gendarmerie, le commissaire de police, en personne, se hâta.

Et ce fut, à l'instant même, dans le désordre compréhensible de l'émotion commune, le début d'un interrogatoire.

Le capitaine de gendarmerie me demandait :

— C'est vous, qui emménagez ici ?

— Non ! fis-je. Je suis là par hasard... Je suis un ami...

— Un ami du mort ?

— De mademoiselle de Cesco.

— Qui est-ce, mademoiselle de Cesco ?

— Eh bien ! la personne qui emménage !

— Mais ce mort ? Il est tombé d'une caisse ?

— Oui ! de cette caisse ! C'est ce déménageur qui le portait sur ses épaules...

Tout cela était incohérent. Tout cela n'avançait à rien...

Mais tout cela était fort naturel, aussi !

Il n'y a que dans les romans anglais qu'il soit possible de trouver des détectives qui contemplent, avec un flegme parfait, un cadavre découvert dans une caisse de déménagement, et trouvent moyen de poser des questions courtoises à la fille de la victime, qui, d'ailleurs, cinq minutes plus tard, ne manque pas de leur offrir un whisky !

Au vrai, la réalité diffère des romans britanniques !

Mais passons ! Je ne suis point critique d'art. Je ne me soucie pas même de critiquer la vie telle qu'elle est !

Nous nous conduisions donc, tous, comme de braves Français. J'entends par là que nous cédions aux émotions que nous éprouvions et qui étaient — on ne me contredira pas — très fortes.

Par bonheur, derrière le capitaine de gendarmerie, un autre personnage venait de surgir, ai-je dit, et j'avais reconnu, tout de suite, le commissaire de police de Saint-Germain.

Lui aussi m'identifiait au premier regard.

— Tiens ! Monsieur François Marin ! faisait-il. Eh bien ! c'est une chance : vous allez nous renseigner ? Vous le connaissez, ce mort ?

— Je ne l'ai jamais tant vu !

— Alors, la personne qui emménage ici le connaît ?

Je secouai la tête négativement.

— Je ne crois pas, Monsieur le Commissaire.

Seulement, je n'avais pas articulé ces mots, que Jules sortait de son apathie :

— Si !... si !... faisait-il. Je suis sûr qu'elle le connaît !... Oh ! elle va dire le contraire, bien sûr !... Mais j'ai rudement remarqué comme elle le regardait !... C'est elle qui a fait le coup, allez !

Alors, la colère m'empoigna, comme elle aurait empoigné n'importe quel autre honnête homme :

— Taisez-vous donc ! fis-je. C'est absurde ce que vous racontez là !... Elle ne le connaît pas plus que vous !

Mais allez donc faire entendre raison à un homme qui a déjà perdu la tête !

Jules protestait de nouveau, avec fureur :

— Bon ! faisait-il, voilà ce que je craignais ! Tout à l'heure, on va dire que c'est moi !... Eh bien ! je suis un honnête homme... J'ai pas peur, d'abord !... Et si c'est que je l'trimballais, ce cadavre, c'est sans le savoir !... Vous entendez, vous, le grand imbécile ? Osez donc dire le contraire ?

Le « grand imbécile », c'était moi, et je ne pouvais avoir le moindre doute à ce sujet !

Heureusement, et comme j'allais à mon tour riposter, et de verte façon, le capitaine de gendarmerie, d'un geste, imposa silence à cet énergumène de Jules :

— Du calme ! faisait-il. Ne commençons pas à dire de paroles inutiles !

Puis, il se tournait vers le déménageur :

— Dites, mon ami, pourquoi accusez-vous monsieur ?

— Je ne l'accuse pas, bien sûr !... Seulement, il était évidemment de mèche avec la petite demoiselle ! Faut voir comment il riboule des yeux en la regardant !...

— Assez ! commanda de nouveau le commissaire de police.

Il fit un pas vers moi, et très calme, il me demanda :

— Quel est le nom de cette jeune femme qui emménage ici ?

— Mademoiselle Monette de Cesco.

— C'est une de vos amies ? Vous la connaissez parfaitement ?

Je balbutiai, avec gêne :

— C'est à dire... non !... Et pourtant, oui !... J'ai habité deux mois en face d'elle...

Et puis, je me repris, maladroitement:

— C'est-à-dire, pas même! Un mois seulement...

— Alors, si vous ne la connaissez pas, comment vous trouvez-vous chez elle?

— Je lui ai prêté mon aide pour déménager...

—Parfait! Parfait!... Mais vous avez eu une fichue idée!

Et nous en étions là, et je n'étais pas loin de donner mon assentiment à l'opinion qu'énonçait ainsi la police, lorsqu'un nouvel incident, qui était bien le plus désagréable de tous, survint.

Sur le seuil de la maison, Monette apparaissait en personne. Elle avait le visage bouleversé. Elle était blanche comme une morte, et, cependant, elle semblait avoir retrouvé toute son énergie.

Elle ne courut pas vers nous, elle bondit dans notre direction:

— Il faut arrêter l'assassin! hurlait-elle. C'est sûrement un de ces deux hommes!

Et son doigt désignait alternativement en premier Jules et, tout simplement, en second... moi-même!

Ah! j'avoue qu'à cet instant je fus plus que surpris.

Comment pouvait-il venir à l'idée de Monette de Cesco que je fusse mêlé à cette tragique aventure?

Comment osait-elle surtout, m'accuser de la sorte?

C'était infâme!

C'était pis encore: c'était — à mes yeux, du moins — parfaitement grotesque!

Je balbutiai:

— Mais vous perdez la tête, mademoiselle?

Jules, de son côté, hurlait en serrant les poings:

— Ah! vous, la petite, causez pas de la sorte!... Ou bien, j'vais vous flanquer mon poing sur la gueule! Ah! mais! c'est que j'me laisserai pas mécaniser, moi! C'est pas les petites poules de vot'sorte qui m'feront peur!...

— Assez!... assez!... interrompit encore le Commissaire. Je fais arrêter le premier qui parle sur ce ton. C'est compris?

Je trouvais très bien ce magistrat. Il avait de l'autorité. Et, tout de suite, je pensais qu'il mesurait à merveille ce qu'il y avait de stupide à vouloir porter contre moi, une semblable accusation.

Mais, la seconde d'après, je devais changer d'avis...

Il avait pivoté sur ses talons, il me regardait bien en face, et j'avais l'impression, mon Dieu, que ses yeux entraient en moi, fouillaient dans mon cerveau.

— C'est tout de même bizarre! disait-il. Monsieur François Marin, comment expliquez-vous cela? Ce déménageur vous accusait tout à l'heure... Et maintenant, voici que cette accusation est répétée par Mademoiselle de Cesco? Une coïncidence, peut-être?

Mais il ricanait en disant cela!... Mais le ton ajoute beaucoup à la chanson!

Et j'avais, très vite, l'impression que, petit à petit, le soupçon entrait en lui.

Je me bornai, alors, à un haussement d'épaules et à une protestation nette:

— C'est absurde, tout cela, Monsieur le Commissaire! déclarai-je. Je ne connais pas cet homme. Et, naturellement, je ne suis pas un assassin...

Je me sentais nerveux. Je fouillais dans ma poche et je pris une cigarette. Mais il m'était impossible de trouver mon briquet! Ce fut encore le capitaine de gendarmerie qui eut pitié de moi. Il me tendit une allumette tison.

D'ailleurs, tout en accomplissant cet aimable geste, l'officier me questionnait de nouveau:

— Savez-vous pourquoi l'on vous accuse?

— Fichtre non!

— Connaissez-vous ce mort?

— J'ai déjà répondu négativement...

— Et vous, mademoiselle, l'avez-vous déjà vu cet homme?

Le capitaine s'était penché, il soulevait la caisse, ce qui nous permettait de distinguer mieux les traits du cadavre.

Un spectacle atroce et bien fait pour provoquer une nouvelle crise de nerfs chez une jeune femme qui, visiblement, n'était plus maîtresse de ses pensées, ni de ses actes!

Mais, contrairement à mon attente, Monette de Cesco semblait se roidir.

Elle fit cette remarque:

— Je ne connais pas ce monsieur... C'est un homme du monde, en tout cas.

J'étais exactement d'une opinion contraire!

Certes, le cadavre que nous pouvions contempler tous, était correctement vêtu. Le complet qu'il portait n'était pas, peut-être, de la première fraîcheur — le pantalon n'avait point ses plis marqués — mais il était visible qu'il était de bonne coupe, et qu'un tailleur suffisamment habile l'avait confectionné.

Seulement, l'habit ne fait pas le moine!

Seulement, le visage de ce pauvre mort ne correspondait pas, en ma pensée, avec celui d'un homme du monde.

Des traits grossiers. Une moustache mal taillée. Une barbe qui ne devait pas connaître chaque matin la caresse du rasoir. Et puis, le visage était hâlé, rougi; celui d'un homme qui, visiblement, passe sa vie au grand air, s'expose aux intempéries des saisons, et, parfois, à l'occasion, ne dédaigne pas les plaisirs de l'apéritif...

Comment expliquer cela, d'ailleurs? Comment sentais-je, moi, qu'il ne pouvait s'agir d'un homme du monde?

Mais je n'avais guère le temps de m'attarder à toutes ces constatations!

L'interrogatoire continuait, et je devais me rendre compte que j'étais, de nouveau, sur la sellette.

Le Commissaire de police murmurait à voix basse:

— Vous ne connaissez donc pas cet homme? Très bien!... J'enregistre votre déclaration... Voyons! soyez franc. Vous n'aviez à son égard aucun sentiment de... de jalousie?

J'eus, moi-même, l'impression que mes yeux s'arrondissaient de stupeur...

Oh! tout de suite, j'avais saisi la pensée folle qui devait traverser l'esprit du policier!

Parbleu! il ne lui avait pas été difficile de deviner que je faisais la cour à Monette de Cesco? Tout homme aurait inventé cela, rien qu'en contemplant la frimousse de mon amie.

Et, dès lors, n'était-il pas facile d'imaginer quelque rivalité amoureuse, aboutissant à un drame, quelque jalousie me conduisant à un geste meurtrier?

Je sentis qu'il me fallait, tout de suite, écarter de mes épaules la chape pesante de ces soupçons infâmants:

— Allons! dis-je, finissons-en! Monsieur le Commissaire, j'aurais cru à plus de clairvoyance de votre part... Oubliez-vous que je suis le secrétaire d'un de vos collègues, d'un des plus grands détectives de ce temps, de David Dare?

J'imaginais que le seul nom de mon patron devait m'abriter et mettre hors d'affaire...

Le Commissaire repartit, tout simplement:

— Cela ne prouve pas grand'chose!

Et puis, il se tourna vers Monette de Cesco qui souriait d'un sourire égaré:

— Dites-moi, vous connaissez depuis longtemps M. François Martin?

— Je lui ai parlé ce matin pour la première fois...

— Allons donc!

— Si! Jusqu'à ce matin il se contentait de me saluer.

— Vous étiez voisins, je crois?

— Oui, Monsieur le Commissaire: nous étions voisins. Cet individu m'accablait de sourires, d'œillades... Je ne savais même comment m'en délivrer! C'est un peu à cause de lui que j'ai décidé de quitter Andrésy...

Je fis, véhément:

— Alors, mademoiselle, comment expliquez-vous que je me trouve ici, chez vous, le jour même où vous emménagez?

Il me semblait à ce moment, que je vivais un cauchemar fou.

Comment! Monette de Cesco qui avait si gentiment accepté mes bons offices, me traitait maintenant « d'individu »?

Etait-elle donc persuadée, véritablement, que j'étais l'assassin?

Et j'avais encore un autre sentiment assez curieux...

Il était réel que la jeune femme ne mentait pas. Du moins, elle ne mentait pas en tout!

C'était exact, tout de même, que je ne lui parlais que depuis le matin seulement.

J'attendis avec anxiété la réponse qu'elle ferait à ma protestation...

Elle la prononça d'une voix brève et incisive mais l'adressa au magistrat:

— Vous vous demandez pourquoi cet individu est chez moi, Monsieur le Commissaire?

Elle hésita un instant... le temps, juste, de me laisser frémir une fois de plus à cette dénomination qu'elle m'imposait...

Et puis, elle repartit:

— Eh bien! c'est justement pourquoi je l'accuse! Ecoutez, c'est bizarre aussi? Ce matin, je commence à déménager... Là-dessus, ce monsieur se présente, m'oblige à accepter ses bons offices... tripote dans mes paquets... manipule mes caisses... Il a même le toupet de m'inviter à déjeuner!

— Vous avez déjeuné avec lui, mademoiselle, alors? s'étonna le Commissaire.

— Non, bien entendu, j'ai refusé!

J'interrompis:

— En acceptant de dîner avec moi, toutefois!

— Tenez!... tenez!... repartait déjà Monette. Il ose dire cela!... Avez-vous un témoin?... Pouvez-vous le prouver? Non! bien sûr je n'aurais pas dîné avec lui!... Je le trouvais bizarre... sujet à caution. D'ailleurs, il n'y a qu'à le regarder... On sent en lui tout de suite le rasta!...

Je crois que je pâlissais et que je rougissais tour à tour...

Mais je suis un homme!

Mais, la galanterie fait partie de mon éducation!

Je sais qu'en toutes circonstances, toujours, il convient de ne point oublier les égards auxquels les femmes ont droit. Je me contins, et je crois que ce fut méritoire.

— Mademoiselle, fis-je, simplement, je suis étonné de votre mensonge!

Alors, le Commissaire se tourna vers moi.

— Il est donc inexact que vous ayez aidé mademoiselle à faire ses paquets?

— Du tout! Cela est exact. Mais l'histoire du déjeuner...

— Laissons l'histoire du déjeuner! Ce qu'il faut savoir c'est comment la caisse

contenant ce mort est arrivée ici... L'avez-vous vue cette caisse, là-bas, à Andrésy?

J'eus un geste de doute:

— Ma foi! dis-je, je ne le crois pas... Mais je ne pourrais le jurer! Il y avait tant de caisses!...

— Et vous, mademoiselle, la reconnaissez-vous cette caisse?

Monette n'hésita pas une seconde:

— Non! je ne la reconnais pas du tout cette caisse!... D'ailleurs, ce n'est pas une caisse de la Maison Jenue... Et ce n'est pas moi qui l'ai faite! Je le disais tout à l'heure au déménageur qui la portait...

Alors, Jules de nouveau, crut nécessaire d'intervenir:

— C'est ça! fit-il. Ah! c'est tout à fait ça!... Parce que la caisse se trouvait sur mon dos, on va dire que c'est moi qui ai tué le bonhomme. Ah! maladie! Ça vous dégoûte, d'entendre des choses pareilles!

Le Commissaire, tout à coup, arrêta la diatribe:

— Personne ne vous accuse, fit-il. Taisez-vous donc! Nous commençons l'enquête: il est naturel de se préoccuper des faits et gestes de chacun. Voyons! vous rappelez-vous l'avoir chargée à Andrésy, cette caisse-là?

— Non, pas moi! Maintenant mes camarades ont pu...

Monsieur Louis et Antoine étaient là. Ils eurent en même temps, l'un et l'autre, le même mouvement de tête négatif.

— Vous ne vous rappelez pas l'avoir vue, cette caisse tragique? interrogeait déjà le Commissaire.

— Non! firent ensemble les deux porteurs.

— Très bien! Alors, mademoiselle, vous allez sans doute nous donner une explication, nous suggérer une hypothèse?... Si cette caisse ne vient pas de chez vous, d'où peut-elle venir?

— Mais je n'en sais rien, monsieur!... Pensez donc? Ces déménageurs ont pu la mettre eux-mêmes dans leurs voitures! Est-ce que je sais où ils ont été pendant l'heure du déjeuner?

La remarque était pertinente...

Mais, naturellement, elle soulevait une unanime protestation de la part des hommes de Jenue.

Monsieur Louis s'avançait:

— Nous n'avons rien fait de mystérieux, Monsieur le Commissaire! A l'heure du déjeuner, nous avons déjeuné... Voilà! c'est tout! Est-ce que c'est défendu, par hasard, d'aller manger un beefteack?

— Où l'avez-vous mangé ce beefteack?

— A la Croix-de-Noailles...

— Peste! Vous vous mettez bien! Le restaurant est cher... Vous êtes donc riche, mon ami?

— Riche ou pas, jeta Monsieur Louis, j'ai le droit de déjeuner où bon me semble!

Timidement, Antoine remarquait:

— En tout cas, c'est toi, Louis, qui a choisi le bistrot?

— Parfaitement!... Et je ne m'en cache pas!

— Vous aviez une raison pour déjeuner là?

— Oui, Monsieur le Commissaire! Le patron est un de mes anciens copains de guerre...

— Bien!... Bien!...

Mais je me demandais à ce moment, ce que le Commissaire de police trouvait de si « bien ». Selon moi, tout allait mal!

D'ailleurs, petit à petit, une persuasion naissait en mon esprit:

Est-ce que tout n'accusait pas Monette de Cesco?

Est-ce qu'entre elle et les hommes de Jenue il n'y avait pas une évidente différence de moralité?

Pourtant, je sentais l'incohérence du soupçon qui commençait de poindre en mon esprit!

Si Monette de Cesco avait réellement assassiné ce malheureux, quelles raisons avaient pu la conduire à emporter son cadavre parmi ses autres affaires?

On ne déménage pas, tout de même, l'homme que l'on a tué?

Mais les événements m'ôtaient la liberté de réfléchir. Le Commissaire reprenait, tourné vers les hommes de la Maison Jenue:

— Vous ne vous êtes pas quittés, naturellement, les uns et les autres?

— Non, fit Monsieur Louis.

Antoine parla encore:

— Pardon!... Jules a été téléphoner!

Et Jules, de nouveau, s'emporta:

— Naturellement, que j'ai été téléphoner! Et après? C'est pas mon droit, aussi?... Si Louis choisit les bistrots, moi, j'peux pas aller boire un verre et téléphoner à qui bon me semble?

— Du calme! répéta l'officier de gendarmerie. Dites-moi, vous le troisième, là, je ne sais pas votre nom?

— Antoine, mon Capitaine...

— Eh bien, vous, Antoine, vous ne vous êtes pas absenté?

Antoine secoua les épaules:

— Bien sûr que non! Et je ne suis pas un assassin plus que les autres!

— Attention! fit Monsieur Louis, prends garde! Tu dis quelque chose de faux, Antoine... Pendant qu'on mangeait, tu as quitté la table, pendant un quart d'heure? Tu ne t'en souviens pas?...

Les yeux d'Antoine jetèrent un éclair mauvais.

— Ah! si tu prends par là!... Oui, bien sûr, j'ai quitté la table! Mais tu sais bien où j'ai été?

— Ma foi, non!

Antoine toisa son chef de chantier d'une façon furieuse:

— Nom d'un chien! faisait-il, c'est pourtant pas mystérieux!... J'avais la colique... Ça aussi, c'est pas défendu?

Le Commissaire haussait les épaules...

Ah! vraiment, nous étions loin, à cette minute, de ces enquêtes ordonnées, merveilleuses, pleines de génie qui se déroulent d'ordinaire dans les romans policiers, et, je le répète, spécialement dans les romans anglais.

Personne ne disait de choses mystérieuses!

Les policiers eux-mêmes ne posaient pas de questions profondes, suprêmement habiles, lourdes de sous-entendus calculés.

Ils avaient l'air, les pauvres, de procéder un peu au hasard! Ils cherchaient à comprendre, et, visiblement, ils ne comprenaient pas!...

... J'ai d'ailleurs l'impartialité de ne point leur en faire grief! Moi non plus, je ne comprenais pas!

Les choses étaient très simples, mais de cette simplicité qui, précisément, n'excite pas l'imagination, ne donne point à penser:

Au beau milieu d'un déménagement, un cadavre était tombé d'une caisse.

Ce cadavre, personne ne le reconnaissait!

Et la caisse non plus, n'avait pas été remarquée par personne. Moi-même, je n'avais aucun souvenir de l'avoir vue à Andrésy...

C'était tout ce qu'il y avait à expliquer, mais il fallait l'expliquer!

Elle n'était pas tombée du ciel, cette caisse? Elle n'avait pas été vomie par l'enfer?

Le Commissaire prit un temps, réfléchit, puis déclara lentement:

— En somme, il n'y a que deux hypothèses...

Et il nous regardait tous, alternativement.

Je me sentis tressaillir. Quelles hypothèses pouvait-il bien faire?

Pour ma part, j'en inventais des centaines! Et cela revenait à dire que je n'en trouvais aucune qui fût plausible...

Le Commissaire poursuivit:

— De deux choses l'une, en effet... Ou cette caisse est partie d'Andrésy et se trouvait mélangée aux caisses de Mademoiselle de Cesco, et, dans ce cas, il y a deux personnes à soupçonner: Mademoiselle de Cesco d'une part, et Monsieur François Marin de l'autre. Ou...

— Première hypothèse absurde! interrompis-je.

Le Commissaire feignit de ne pas m'avoir entendu.

— ... ou cette caisse n'est par partie d'Andrésy, mais s'est trouvée prendre place dans le déménagement en cours de route. Dans cette seconde hypothèse, il faut soupçonner les déménageurs!

— On n'est pas soupçonnables! jeta froidement Jules. Nous, on sait qui on est! Il y a quinze ans que je suis à la Maison Jenue pour ma part...

Le Capitaine de gendarmerie imposa, une fois de plus, silence du geste. Il se doutait que Monsieur Louis et Antoine allaient, eux aussi, établir leurs états de service. Il n'était pas question de cela!

— Monsieur le Commissaire, fit alors l'officier de gendarmerie, quelque chose vous semble-t-il charger les déménageurs?

— Ma foi oui! Les uns et les autres ont eu une attitude équivoque... Ou du moins qui prête à l'équivoque...

Il se recueillit encore quelques secondes, et continua, terriblement affirmatif:

— Voilà d'abord Monsieur Louis qui choisit pour déjeuner un restaurant au-dessus de ses moyens. Si j'en crois le récit qui vient de nous être fait, il l'a presque imposé à ses camarades...

— Mais le patron est un de mes camarades de guerre!... répéta Monsieur Louis.

— D'accord! On vérifiera!

— Il y a ensuite cet homme, ce Jules, qui s'est absenté pour téléphoner... Il ne nous dit pas à qui il a téléphoné?

— Oh! bien, je le dirai s'il le faut!... Mais ça ne regarde personne! En tout cas, cela aussi, vous pourrez le vérifier...

— Parfait! On le vérifiera donc! Il reste Antoine... Eh bien! Antoine s'est absenté de table en invoquant un prétexte humainement plausible... Mais, naturellement, il ne peut établir s'il s'est bien rendu là où il le dit?

Antoine grogna quelque chose entre ses dents, qui était l'expression de la vérité même:

— J'ai pas l'habitude d'emmener des copains aux waters!... Quand j'y vais, j'y vais tout seul!

Mais le Commissaire poursuivait:

— Quant à Mademoiselle de Cesco — et j'en reviens à la première hypothèse — elle est évidemment la première suspecte, puisque la malle tragique, la caisse sanglante, s'est trouvée parmi ses affaires. Toutefois, ceci n'est pas, à proprement dit, une preuve absolument significative...

Il se tourna vers moi, et de nouveau, j'eus l'impression que ses yeux pénétraient sous mon crâne:

— Il reste enfin Monsieur François Marin... Monsieur François Marin, pendant tout un mois, a multiplié, paraît-il, les œillades à l'adresse de Modemoiselle de Cesco. Mais il ne lui a jamais adressé la parole! C'est aujourd'hui, tout juste, le jour du déménagement et le jour où il faut se débarrasser d'un cadavre, qu'il trouve bon de faire la connaissance de sa voisine et d'aller s'occuper de ses caisses... C'est évidemment fâcheux pour lui!

Je protestai mollement:

— Ce n'est pas fâcheux du tout!... Je ne pouvais pas savoir...

— C'est exactement ce qu'il reste à prouver, Monsieur! Mais j'enregistre vos dénégations...

Le Commissaire fut un instant silencieux et souriant, puis il prenait un air grave:

— Par exemple, je répète ma première question: Personne de vous ne connaît ce mort?... Personne ne le reconnaît? Voyons! Mademoiselle Monette, vous êtes certaine de ne l'avoir jamais vu?

Nous avions tous eu le même geste négatif...

Mais le Commissaire s'adressait tout particulièrement à Monette. Alors, nous nous tournions vers elle, nos regards se fixaient à son joli visage.

Eh bien! j'en eus une certitude immédiate... Une certitude que je ne pouvais prouver, hélas!

Monette hésitait à répondre!...

Oh! elle n'hésitait pas longuement! Il fallait, même, ma perspicacité pour noter le petit intervalle de temps qui séparait la demande de la réponse.

— Non, déclarait Monette, je n'ai jamais vu ce malheureux!

Mais ses lèvres tremblaient...

Et puis, tout de suite, violent comme à son habitude, Jules questionnait:

— Alors, pourquoi qu'vous hésitez à le dire?

Il y eut un grand silence...

Ce que pensait le Commissaire de police à cet instant, je ne me charge pas de le dire!

Avait-il lui aussi, comme moi, comme Jules, remarqué l'hésitation de Monette?

Lui avait-elle échappé?

Cette hésitation, même, était-elle bien réelle ou me trompais-je? Il faut toujours en matière de police, songer à l'erreur possible!

Le Commissaire de police continua:

— Enfin, Messieurs, et Mademoiselle, il y a une troisième hypothèse... C'est que, véritablement, vous soyez tous innocents!

J'articulais, malgré moi:

— Mais c'est impossible, cela!...

C'était, en cette minute, ma conviction absolue...

Aussi bien que Monette, aussi bien que les déménageurs, je savais que les voitures de la Maison Jenue étaient arrivées vides!

Si donc la caisse tragique se trouvait parmi leur chargement, il fallait bien qu'on l'ait prise quelque part!

Et personne n'avait eu accès aux voitures que moi, que Monette, ou que les hommes de Jenue!

Je réfléchissais, cependant, dans la même minute où je parlais:

« Monette de Cesco pourtant n'aurait pas eu la force de porter cette caisse? »

Le Commissaire me répondit avec un sourire moqueur:

— Je m'étonne, Monsieur Marin, de votre remarque! Elle n'est pas digne d'un secrétaire de David Dare... Si! il est possible que vous soyez tous innocents!... Les voitures de déménagement sont restées seules, pendant que ces hommes prenaient leur repas? Voyez-vous un obstacle absolu à ce que quelqu'un ait profité de cet abandon pour glisser la caisse tragique parmi le chargement effectué à Andrésy?

Et ce fut en moi comme un trait de lumière...

Non, je ne voyais aucun empêchement à cela!

Il me semblait même, à l'instant, que c'était la seule explication possible!

Mais, hélas, cette explication même, n'innocentait pas les personnes présentes!

Si le chargement maudit de ce cadavre s'était effectué pendant le repas des hommes de Jenue, ne fallait-il pas croire que ceux-ci étaient des complices bénévoles?

Monsieur Louis avait choisi le mastroquet...

Jules, étonné de ce choix, avait pu prévenir un complice de l'endroit où les voitures s'arrêteraient...

Comment établir qu'Antoine n'avait pas été donner la main à la sinistre manœuvre?

Et puis je me souvenais de cette hésitation devinée dans la réponse de Monette de Cesco!

Elle le connaissait ce mort! Jules avait raison...

J'en avais la certitude, mais je ne pouvais en administrer la preuve...

Le Commissaire, cependant, achevait son discours de la façon la plus naturelle, et, je dois le reconnaître, de la manière la plus logique:

— Dans ces conditions, expliquait-il, vous m'excuserez, les uns et les autres, mais je suis obligé de vous prier de vous tenir à ma disposition! Je vais immédiatement téléphoner à la Sûreté de Paris et demander

l'envoi d'un inspecteur. Cela s'impose évidemment. Vous le comprenez tous?

Je ne sais pas si les autres comprenaient que le Commissaire devait bien agir ainsi, mais, impétueusement, je fis une autre proposition.

— Inutile! dis-je. Je pense qu'il n'y a qu'à appeler mon patron. David Dare élucidera tout cela en quelques instants. Voulez-vous me permettre de lui téléphoner?

— Je vais lui téléphoner moi-même! dit le Commissaire. Voulez-vous entrer tous dans le salon de cette demeure? Je vous invite à n'en pas sortir...

Alors, au beau milieu de ce drame atroce, où nous nous trouvions tous, plus ou moins, compromis, il y eut, comme il y a toujours, l'incident comique.

A la façon dont un diable se dresse hors d'une boîte à surprise, Monette de Cesco se précipitait vers le Commissaire:

— C'est cela! narguait-elle. Et l'on va laisser mes affaires sur le trottoir? Justement la pluie menace... Ah non! Je demande que l'on continue à m'emménager!... Ce n'est tout de même pas parce qu'on a mis un mort dans mon déménagement, que je vais laisser abîmer mes petits fauteuils crapauds?

Le commissaire fut très bien...

— Exact, Mademoiselle! On va donc mettre à l'abri vos fauteuils crapauds, et l'on fermera, par surcroît, les voitures de Jenue. D'ailleurs ce ne sera pas long... Il faut une demi-heure pour venir d'Andrésy à Saint-Germain. Monsieur Marin, vous êtes persuadé que votre patron, Monsieur Dare, est chez lui?

— J'en suis convaincu! En tout cas, il ne tardera pas... Voilà qu'il est six heures et demie.

Mais je parlais au hasard!

D'ailleurs, m'écartant un peu de Monette qui ne semblait plus même vouloir poser ses yeux sur mon « indigne individu », je marchais au capitaine de gendarmerie.

— J'ai une idée! fis-je. Sûrement la caisse abominable a été mise dans le déménagement à la Croix-de-Noailles. Eh bien! je connais un peu le patron de ce restaurant. Voulez-vous me permettre de lui téléphoner?

Or je reçus en plein visage la réponse du gendarme:

— Non!... Cent fois non! répondit-il.

Puis, il me tourna le dos...

Et ce seul geste me fit mesurer que tout ceci n'était pas une sinistre plaisanterie, et que le conseil est fameux, qui soutient que le plus sage est de prendre la fuite, même quand on vous accuse d'avoir volé les Tours de Notre-Dame!

CHAPITRE III

L'heure qui suivit fut de celles dont on garde le souvenir une vie entière!

Il est bien évident que je savais ma complète innocence...

Il est, même, certain que je ne pouvais une seconde croire que les soupçons continueraient de peser en partie sur moi! L'homme qui n'a rien à se reprocher, finit toujours, tôt ou tard, par se persuader, qu'il faudra le mettre hors de cause.

Mais, tout de même — et j'en appelle à ceux qui lisent ce récit — il est profondément désagréable de se voir sous le coup d'une accusation d'assassinat!

Ce commissaire, d'ailleurs, me faisait l'impression d'être stupide. Il avait l'air de trouver étrange que j'eus fait connaissance, le dernier matin de son séjour à Andrésy, avec Monette de Cesco? La belle affaire!...

Et comme s'il ne suffisait pas de regarder cette jolie fille, pour comprendre les motifs qui avaient pu dicter mon attitude?

Il n'était donc pas capable de remarquer une jolie voisine, ce Commissaire, pour ne pas admettre que tout autre homme aurait vraisemblablement fait ce que j'avais fait?

On nous avait fait entrer Monette, Monsieur Louis et moi, dans le salon de la villa.

Je ne peux pas dire qu'on nous y avait conduits de force. Mais il y a une façon d'ouvrir les portes et d'inviter: « Par ici! » qui ne laisse pas le moyen de choisir un autre itinéraire, et de passer... par là!

Je crois que Jules et Antoine n'étaient d'ailleurs pas en meilleure posture que nous-mêmes. Vaguement, j'entendais des gendarmes et des agents causer dans la cour. Ils surveillaient évidemment, les deux déménageurs, dont, de temps à autre, j'entendais les pas pesants résonner sous la voûte.

Sous le contrôle du capitaine de gendarmerie, il était donc probable que l'emménagement continuait de s'achever!

Ah! j'avais rêvé que les choses se passeraient autrement!... Elle était passée, mon envie de dîner avec Monette de Cesco!

La jeune femme s'était assise précisément sur l'un des deux petits fauteuils crapauds, que, très galant, le Commissaire de police avait fait apporter dans le salon.

Elle était d'abord demeurée immobile, puis, haussant les épaules, voulant affecter une tranquillité d'âme qui était peut-être loin de sa pensée, elle s'était mise à fouiller dans son sac, en avait retiré une trousse de manucure et, maintenant, donnait tous ses soins à la beauté de ses ongles.

Moi, je me tenais debout, adossé au mur, les bras croisés sur ma poitrine.

Et je maugréais, je l'avoue !

Et je maudissais, aussi, cette perfide Monette de Cesco, dont l'attitude, on en conviendra, était infiniment blessante.

Oh ! je ne lui en voulais point tant d'ailleurs, de m'avoir traité d'assassin, que de m'avoir qualifié d'« individu » !

« Individu » !... Evidemment, on est toujours un « individu » ?

Mais ce mot-là, quand il passe sur les lèvres rouges d'une femme charmante, il prend une valeur péjorative, qui soulevait en moi des vagues de fureur.

Monsieur Louis était peut-être le plus accablé de nous tous...

Ce garçon, encore qu'il fût chef de chantier, ne paraissait pas — s'il était innocent — avoir une extrême confiance en la justice.

Il s'était laissé tomber sur une caisse, déposée là, et, les coudes aux genoux, le front dans ses mains, il réfléchissait à la façon dont un gosse boude.

— Ah bien !... murmurait-il de temps en temps. Ah bien !... Ça, c'est une histoire !... Je m'en souviendrai !

Et il jetait des coups d'yeux à Monette de Cesco, qui semblait ne pas l'entendre, et à moi-même, qui dédaignait de lui répondre.

J'étais, aussi bien, occupé à une toute autre surveillance. A travers les cloisons minces de la maison, j'entendais à merveille les carillons du téléphone.

A qui donc pouvait parler le Commissaire de police, qui, selon toute évidence, multipliait ses appels ?

Il aurait bien pu revenir m'apprendre si David Dare se trouvait au bout du fil !

Je n'avais pas fait ce souhait, que, précisément, la porte du salon s'ouvrit.

Le Commissaire de police de St-Germain n'osait pas poser des questions redoutables, il ne reculait pas devant l'affirmation de soupçons insultants, et il avait, en tout cas, le mérite de se montrer, quand il le voulait, galant et courtois.

— Mademoiselle, déclarait-il, refermant la porte derrière lui, je viens vous rassurer. Vos caisses se déchargent en bon ordre. Vous avez vu que vos deux fauteuils n'ont souffert d'aucun dommage ?

Et voilà qu'il tirait de sa poche un écrin à cigarettes, continuant :

— Je m'excuse, d'ailleurs, de vous bloquer dans cette pièce. Hélas ! nos consignes sont formelles ! Mais je ne doute pas que vous ne me garderez pas rancune d'une rigueur que le devoir seul impose. Voulez-vous accepter une cigarette, mademoiselle ?

Monette accepta sans vergogne !

Ce Commissaire de police, elle le gratifiait, même, d'un sourire charmeur. En voilà un qu'elle n'était pas prête à traiter d'« individu » !

Il était équitable, d'ailleurs, cet homme. Après s'être adressé à Monette, c'était à moi qu'il daignait faire une communication que j'attendais le cœur battant :

— Monsieur David Dare était bien chez lui ! déclarait-il. Il sera là dans quelques instants...

Et puis, il sembla parler à la cantonnade — car je ne suppose pas que c'était à Monsieur Louis qu'il tenait à faire connaître sa dernière information.

— J'ai, de même, téléphoné au restaurant de la Croix-de-Noailles. Je me suis enquis des personnes qui y avaient déjeuné. J'ai eu confirmation que l'équipe Jenue s'y était mise à table.

— Bon ! fit Monsieur Louis. On n'allait pas mentir pour cela, tout de même ?

— Evidemment !... Mais je voulais savoir autre chose. Avez-vous vu d'autres convives à la Croix-de-Noailles ?

Monsieur Louis se gratta le front d'un air préoccupé.

— C'est-à-dire... Je ne sais pas trop !... On a déjeuné sous une tonnelle...

— Il n'y avait pas grand monde, n'est-ce pas ?

— C'est tôt dans la saison ! fit Monsieur Louis, sentencieux.

La remarque était juste, et le Commissaire de police n'y fit aucune contradiction. Cependant, il ajoutait :

— Il y avait, paraît-il, un autre convive. Un monsieur seul... Il a déjeuné rapidement, et il est reparti...

Alors, je m'avançai d'un pas...

J'ai toujours eu, dans les circonstances graves, des éclairs de génie. Je ne crois pas au flair, mais je soutiens que l'inspiration existe ! Et l'inspiration venait de naître en moi, à écouter ce Commissaire de police.

Je fis, d'une voix emportée :

— C'est cet homme qui était l'assassin !

— Vraiment ? nargua le Commissaire de police.

— Sûrement ! fis-je. Ce ne peut être que lui !... Le restaurateur le connaît-il ?

— Il ne le connaît pas.

— Vous voyez bien ?

— Non ! protesta le magistrat. Je ne vois rien du tout ! Les restaurateurs ne connaissent pas tous leurs clients. Cela ne signifie absolument rien, à mon sens !

Mais il me semblait que je sentais la piste chaude...

— Comment cet homme était-il venu à la Croix-de-Noailles ? questionnai-je. L'avez-vous demandé ?

— Oui. Il était venu en voiture automobile.

— Eh bien ! la caisse devait être dans cette voiture.

— Tout est possible! fit le Commissaire de police, flegmatiquement.

Puis, après un instant de silence, il ajoutait:

— Seulement, dans ce cas, les recherches ne seront pas aisées!... Un homme inconnu dîne dans un restaurant. Le restaurateur ne fait pas même attention à sa voiture!... Voyons, Monsieur François Marin, vous qui vous occupez de choses policières, vous qui êtes le secrétaire de David Dare, voyez-vous comment retrouver cet inconnu-là?

Je me tus, parce que, précisément, je n'inventais aucune méthode de recherche!

Ah! cette fois encore, la réalité différait profondément des fables policières que les romanciers affectionnaient.

En pareil cas, il y a toujours des traces, dans les romans, que l'on relève sur le sol! La voiture suspecte a aussi, comme par hasard, des pneus dont la structure se découvre sur le sable. Ou bien, encore, un photographe a pris un cliché d'un groupe, et la voiture, en apparaissant sur le cliché, livre ainsi son numéro!

Oui! oui!... je sais ce que les romanciers trouvent en pareil cas, pour se sortir d'une difficulté qui n'est qu'une péripétie de leur récit...

Mais les romanciers ont le choix parmi les bons moyens de tenir leurs lecteurs en haleine! Moi, je savais, pertinemment, que toutes ces adresses d'enquêteurs imaginaires n'avaient point leur place en l'occurence!

Les pneus n'avaient, certes, laissé aucune trace sur le sable pour la bonne raison qu'il passe mille automobiles par jour devant la Croix-de-Noailles, et que leurs traces se superposent, se confondent, s'effacent et se renouvellent sans arrêt...

Nul photographe amateur n'avait dû opérer d'autre part!

Personne n'avait dû la voir, ni la remarquer, cette automobile...

Nous allions en être réduits à demander au directeur du restaurant, le signalement de son client inconnu.

Eh bien! je les connais les signalements que fournissent les témoins! Ils sont, toujours, ce que l'on veut qu'ils soient...

On vous parle d'un bonhomme grand « plutôt » gros, qui est « châtain » et qui a la voix de « tout le monde »!

C'est vraiment commode, avec une telle description, de retrouver dans Paris, dans la France, dans le monde entier, un si caractéristique personnage!

Vivement, je questionnai:

— Ce monsieur s'est-il absenté, pendant le temps de son déjeuner?

— Le restaurateur l'ignore! D'ailleurs, il a pris son repas en un quart d'heure!

— Parfaitement! fis-je, d'un air entendu. La précipitation d'un coupable qui a hâte de s'enfuir...

— On peut tout interpréter! fit, posément, le Commissaire.

Et je ne crus pas devoir insister, parce que rien n'établissait, en somme, qu'il avait tort, et que j'aurais dit exactement ce qu'il venait de dire, si je m'étais trouvé à sa place.

Chose étrange, d'ailleurs, et qui prouve bien ce que nos jugements peuvent être opportunistes, alors que je suis toujours prêt à protester, quand je mène personnellement une enquête, et que les curieux manifestent leur impatience de la voir aboutir, il me semblait, en cette minute, que le Commissaire de police et le Capitaine de gendarmerie faisaient preuve d'une effroyable nonchalance!

Ils n'arrivaient à rien, et je ne leur en voulais pas... mais ils semblaient trouver tout naturel de patauger, de piétiner!

Je ne pouvais discerner, en leur attitude, aucune hâte, alors que, moi-même, je brûlais de progresser dans la recherche de la vérité.

Je me risquai à questionner encore:

— Vous avez pris d'autres renseignements, sans doute?

— Des confirmations! fit laconiquement le Commissaire de police.

— Lesquelles?

— Des détails...

— Mais, encore?

— Eh bien! j'ai su, qu'en effet, Monsieur Marin, on avait remarqué les œillades dont vous favorisiez votre voisine... J'ai su que les voisins avaient noté vos offres de services ce matin... et que cela avait fait un peu scandale!

— Très bien! Nous en sommes aux ragots?

— Les ragots ont leur importance! On m'a dit, aussi, que Mademoiselle de Cesco était fort gaie, tandis qu'elle déjeunait...

— Ah oui?... Avec son propriétaire?

Le Commissaire de police eut un sourire:

— Non! faisait-il après une courte hésitation. Mademoiselle de Cesco ne déjeunait pas avec son propriétaire...

— Allons donc! Elle me l'a dit?

L'intéressée laissa échapper un éclat de rire, qui était à la fois moqueur et dédaigneux:

— Je vous ai dit ce que bon me semblait! faisait-elle.

— C'est une façon comme une autre d'expliquer un mensonge! ripostai-je aigrement.

Mais Monette de Cesco avait, évidemment, retrouvé tout son sang-froid, et n'entendait pas me laisser le dernier mot:

— Disons que je mens, faisait-elle, si je ne trouve pas bon de renseigner les indiscrets!... Je vous ai déclaré que je déjeunais

avec mon propriétaire, pour me débarrasser de vous.

— Vous vouliez bien cependant vous en embarrasser ce soir, mademoiselle?

— Oh! J'aurais trouvé un prétexte pour me dégager, le moment venu, de partir à votre bras!

Mais, cette fois, je triomphais...

Je me tournai vers le Commissaire de police et j'attirai son attention:

— Vous voyez, Monsieur le Commissaire, que mademoiselle a l'habitude de se contredire?... Tout à l'heure elle soutenait qu'il n'avait été nullement question que nous dînions ensemble... Maintenant, elle le reconnaît!... Ce matin, elle m'affirmait qu'elle déjeunait avec son propriétaire, et vous m'apprenez qu'il n'en était rien!... Avec qui déjeunait-elle?

Il sembla à tout le monde, j'imagine, que je recevais une fameuse gifle en plein visage, tandis que Monette articulait:

— Oh! Vous pouvez le dire, Monsieur le Commissaire!

Le magistrat articula lentement:

— Mademoiselle de Cesco déjeunait avec Jim!

Je dus avoir l'air stupide.

— Jim?... je ne connais pas ce nom-là!

Alors, devant mon air éberlué, le Commissaire de police ajouta:

— Jim? Voyons! vous savez bien? Le fameux jockey? D'ailleurs, mademoiselle déjeunait à Maisons-Laffitte...

Et Monette daigna me renseigner tout à fait:

— Jim est, en effet, mon ami, monsieur! Il habitait Maisons-Laffitte. Mais, à la suite d'une chute grave, il vient de décider de se faire entraîneur. Et il s'installe ici, à Saint-Germain... C'est pourquoi je déménage. Voulez-vous d'autres renseignements?

Je fis, persifleur à mon tour:

— Non, mademoiselle! Pas même la liste de vos amis!

Seulement, une fois de plus, elle eut le dernier mot:

— Oh! soyez tranquille! raillait-elle. Vous ne trouveriez pas votre nom sur cette liste!... N'ayez pas peur!

Et puis, elle se remit à polir ses ongles...

— Vous avez demandé d'autres renseignements, Monsieur le Commissaire? questionnai-je après m'être à moi-même imposé le calme.

Le magistrat m'informa:

— Naturellement. Ceux ayant trait aux différents déménageurs. Leurs déclarations sont exactes. Monsieur Jules a bien été téléphoner... Il désirait communiquer avec un book-maker! Je pense que Mademoiselle de Cesco lui avait communiqué quelques tuyaux et qu'il entendait en profiter... Très naturel, n'est-ce pas?

J'inclinai la tête et le magistrat continua:

— Il est réel, d'autre part, que Monsieur Louis est le camarade de guerre du propriétaire du restaurant où il a conduit ses camarades... Voilà qui le met presque hors de cause. Vous en convenez?

Monsieur Louis, déjà, s'épanouissait. Pour moi, je me renfrognais...

Chaque suspect mis hors de cause augmentait la part de soupçon qui pouvait retomber sur mes propres épaules!

Je balbutiai:

— Il y a encore Antoine?

Mais le Commissaire secouait la tête:

— Antoine, lui aussi, a dit la vérité. S'il a quitté la table où déjeunaient ses camarades, c'était pour le plus légitime des motifs...

Je voulus ironiser:

— On l'a vu?

Le Commisaire sourit de façon nette:

— On l'a entendu!

— Par exemple!

Et ce fut le détail, presque scatologique:

— Les petits endroits de ce restaurant sont voisins de la cuisine! Les marmitons ont parfaitement entendu la chasse d'eau fonctionner... Etes-vous satisfait?

— Je ne demande pas plus de précision! fis-je, ironisant encore.

... Mais je commençais, en vérité, d'avoir infiniment peu envie de rire!

Où toute cette enquête, à la fois vague et précise, nous conduirait-elle?

Successivement, les déclarations qui avaient été faites, se trouvaient justifiées. Fallait-il donc admettre que Monette de Cesco était une de ces femmes tragiques, qui, de loin en loin, atteignent à la célébrité du crime?

Je n'étais pas éloigné de le penser!

C'est qu'à la vérité, si compliquée que fût cette affaire, elle avait, quand même, des caractéristiques assez simples:

Les personnes compromises n'étaient pas nombreuses!

Les faits, eux-mêmes, d'autre part, réduisaient à un petit nombre les hypothèses possibles...

Qui pouvait être soupçonné, au bout du compte?

Monette, moi, les déménageurs, et, peut-être, l'inconnu qui avait dîné au restaurant de Noailles! Personne d'autre!...

Mais je suis trop beau joueur pour ne pas respecter les règles de ce jeu terrible, qui s'appelle « l'enquête policière ».

Je me disais, avec une sincérité qui avait quelque chose de cruel:

« — En ce qui me concerne, aucun doute n'est possible! Je sais bien que je n'ai pas tué... D'autre part, ces déménageurs viennent d'une firme connue. La Maison Jenue n'occupe pas n'importe qui! Pourquoi, en-

fin, soupçonner le personnage qui a déjeuné au restaurant de la Croix-de-Noailles? Un restaurant, c'est un endroit public! N'importe qui peut s'y trouver. Et l'on ne voit pas, tout de même, un assassin, portant un cadavre dans sa voiture, allant tranquillement siroter son café dans une auberge de campagne?

Après ce beau raisonnement, Monette restait, seule, soupçonnable...

N'avait-elle pas menti, d'ailleurs?

N'avait-elle pas soutenu qu'elle ne connaissait pas ce mort, alors que Jules et moi nous avions eu une impression justement contraire?

Mais, comme je tournais les yeux vers la jeune femme, force m'était de reconnaître que son calme était, quand même, à sa façon, des plus significatifs.

Les femmes jouent la comédie c'est entendu! Elles ont, même, pour cet art mensonger, des dispositions toutes particulières. N'empêche qu'il fallait posséder un rude sang-froid pour se montrer si peu troublée, alors qu'on se sentait la conscience lourde d'un crime atroce?

Et, c'était évident, Monette gardait un sang-froid parfait...

Elle polissait toujours ses ongles! L'un après l'autre, elle en examinait l'éclat. Et puis, elle dédaignait même de lever les yeux et de surveiller les visages, où, cependant, coupable, elle aurait eu suivant toute apparence, tant d'indications à chercher!

Mais alors, si je l'innocentais, j'en revenais fatalement au personnage inconnu qui avait déjeuné à la Croix-de-Noailles?

Il m'était difficile de mettre mes pensées en ordre. Malgré moi, j'en arrivais toujours à cette certitude, la seule que nous possédions encore: « d'une caisse de déménagement, d'une caisse qui se trouvait mêlée aux affaires de Monette, un cadavre était tombé! » Comment après cela se demander, si Monette n'était pas mêlée à ce crime?

On voit qu'en quelque sorte, ma pensée tournait en rond! Je partais d'un point de départ, et j'y revenais...

Il n'y avait aucune route qui me permît de sortir de ce cercle infernal.

Les minutes, par bonheur, s'écoulaient. Le temps qui me semblait interminable, se mesurait toujours par ces petites fractions de l'éternité que nous appelons des secondes et des minutes. Il y eut, tout à coup, sous la voûte, des éclats de voix. Puis, un pas résonna dans l'antichambre voisine... Enfin, la porte du salon s'ouvrit et je vis entrer David Dare.

Certes, j'aime mon patron! Certes — et je le proclame hautement — nul plus que moi ne professe à son endroit une plus sincère et déférente admiration!...

Je l'ai vu éclaircir, en quelques instants, les affaires les plus embrouillées. Je sais que la puissance de son raisonnement, l'habileté de sa technique lui permettent d'arriver à réaliser des miracles...

J'aurais donc dû être charmé de l'apercevoir? Eh bien! malgré moi, mon front se fit soucieux...

C'est que David Dare, tout de suite, m'avait cherché du regard, c'est qu'il avait murmuré, sur un ton de compassion infinie:

— Mon pauvre François!

Ah ça! il me plaignait donc?

Est-ce qu'il estimait par hasard que ma situation était digne de pitié?

Je le répète, il n'y avait pas, au sujet de Monette de Cesco, rivalité déclarée entre nous. Mais chacun me comprendra!...

Quand deux hommes trouvent, en même temps, la même femme jolie, il se creuse, tout de suite, entre eux, un fossé, qu'il est bien difficile de combler!

Peut-être David Dare était-il vexé de me retrouver aux côtés d'une voisine qu'il n'avait jamais osé aborder?

Peut-être moi-même étais-je gêné, en songeant qu'après tout j'avais profité de son absence, pour — comme l'on dit — lui couper l'herbe sous le pied?

Il y avait de ceci, et il y avait de cela!

D'ailleurs David Dare ne s'occupait plus de moi...

Il avait été tout de suite s'incliner devant Mademoiselle de Cesco et je l'entendais qui murmurait:

— Tous mes hommages, mademoiselle!... Très heureux de venir vous innocenter!

Sur quoi, je me sentis prêt à protester violemment...

Ah çà! était-il déjà certain de son innocence? Venait-il, galant chevalier, rompre des armes en sa faveur?

On ne lui demandait, en vérité, de défendre personne!

On le priait de trouver la vérité... C'était suffisant!

Je suis de ceux qui tiennent à ce que les enquêteurs policiers gardent, toujours, une complète impartialité.

Je crois que je n'ai pas tort, mais le fait est qu'en écoutant ces mots, je marquais, dans mon esprit, une mauvaise note au débit de mon patron!

David Dare, peut-être, n'avait cure de mes sentiments?

Maintenant, il se tournait vers le Commissaire, et, les mains tendues, lui adressait les plus cordiaux compliments:

— Très heureux de vous rencontrer! Absolument charmé de pouvoir vous être utile!... Nous allons tout de suite nous mettre à la besogne. Ah! vous me permettez cependant de dire deux mots en particulier à mon secrétaire?

Le Comissaire ne pouvait pas refuser...

Le Capitaine Henri qui, maintenant, se trouvait dans le salon, ayant accompagné David Dare lors de sa venue, n'y voyait absolument aucun inconvénient.

Alors, mon patron m'attira à l'écart...

Et ce furent entre nous, des phrases rapides, où il y avait, je le reconnais, un peu de rancœur, un peu de fiel.

Ah! j'avais imaginé notre prochaine rencontre se déroulant tout autrement!

Ah! j'avais pensé qu'il me serait donné de sourire un peu orgueilleusement, quand j'annoncerais à David Dare que j'avais passé l'après-midi en compagnie de Monette et que j'avais, même, dîné avec elle...

Mais il était bien question de dîner!... Mais j'avais bien lieu d'étaler un légitime orgueil!

D'ailleurs, David Dare ne me mâchait pas son sentiment.

Il me murmurait d'une voix moqueuse:

— Alors, mon pauvre François, vous avez encore commis une bêtise?

Je me regimbais, c'était obligatoire:

— Quelle bêtise?

— Eh bien! vous avez été tourner autour de cette petite femme?

— Pardon! pardon!... Mais, vous-même...

— Mon cher, moi-même, il y a plus de trente jours que je l'admire au passage. Mais cela me suffit! Vous connaissez la formule? On admire... mais l'on ne touche pas!

— Très bien! dis-je, voulant couper court à des propos dont je n'avais que faire. Disons donc que j'ai été un sot! Admettons, même, que vous avez été, vous, David Dare, d'une prudente clairvoyance! Vous auriez pu me prévenir!

David Dare secoua la tête:

— Non! ripostait-il. Ce n'était pas même nécessaire! Je savais qu'elle ne faisait pas attention à vous... Alors, j'imaginais que vous ne seriez pas assez mal élevé pour lui imposer des relations dont elle ne voulait pas!

Je ne trouvai rien à répliquer.

Il y a de ces injustices qui vous démontent et contre lesquelles une seule réponse est possible: le dédain.

Un instant se passa. Puis, négligemment, David Dare me demanda:

— Il paraît que l'on vous trouve assez suspect?

— Oui! Il paraît!

— Ce n'est pas vous, pourtant, le coupable? N'est-ce pas?

— Je ne le crois pas! fis-je, recourant de nouveau à toute l'ironie dont je pouvais disposer. N'est-ce pas aussi votre sentiment?

David Dare fut, comme l'on dit, bon prince. Il hocha la tête, affirmativement.

— Si! c'est mon sentiment! Vous n'aurez jamais l'audace de devenir un assassin... Je vous tiens pour innocent.

— Très flatté! fis-je encore.

— Je vous tiens, même, continua David Dare, pour un garçon avisé. Allons! ne vous fâchez pas!... Je n'ai nullement l'intention de faire de l'ironie à mon tour. Vous n'êtes pas si bête que vous le semblez, François!

Je crois qu'à ce moment, je fus à deux doigts de le gifler.

Nous parlions bas, naturellement. Mais, personne n'ignore combien, dans une pièce close, un chuchotement prend parfois des sonorités retentissantes.

Il me semblait que Monette de Cesco entendait à merveille les paroles de mon patron! Et je me disais:

« — Quel goujat, tout de même!... Est-ce qu'on ridiculise un rival, devant une femme?... Oh! je lui revaudrai cela! »

David Dare continua:

— Parlons donc sérieusement! Je vous demande, François, si vous avez quelque détail particulier à me signaler?

— Ma foi... non!

— Vous n'avez rien remarqué du tout? L'attitude des personnes présentes, quand le cadavre a jailli, vous a semblé naturelle?

J'eus la certitude qu'à ce moment, Monette de Cesco entendait à merveille ce que nous disions...

Oh! ce fut une chose rapide, mais ce fut aussi une chose que je jugeais tragique au delà de tout!

Elle polissait toujours ses ongles, Monette. Mais, en entendant la question de David Dare, elle n'avait pu se défendre d'un mouvement en quelque sorte reflexe...

Elle avait levé les yeux!

Elle avait cherché mon regard...

Elle avait eu l'angoisse de deviner vite, de deviner tout de suite, ce que j'allais répondre!

Alors, m'en blâme qui voudra! je fus lâche...

J'ai pour les assassins — fussent-ils des femmes jolies — le mépris qu'il se doit. Je ne m'embarrasse, d'ordinaire, d'aucune pitié superflue. A ceux qui ont frappé, je crois qu'il convient d'appliquer des châtiments légitimes.

Mais Monette me fixait l'espace d'un centième de seconde!

Allais-je dire à David Dare que je savais qu'elle connaissait ce mort?

Je secouai la tête négativement:

— Je n'ai rien remarqué de particulier!

— Très bien, fit David Dare, désinvolte. Cela simplifie les choses!... Au moins, nous n'allons pas partir sur une fausse piste... En cela, vous êtes, vraiment, un bon garçon! J'avais peur de vous trouver déjà tout imbu de quelque théorie stupide. Mais non!

Vous n'avez rien vu! Vous ne voyez rien! Vous ne soupçonnez quiconque!... Allons! c'est parfait! Je vais me mettre à la besogne...

Il se retourna. Il s'éloigna de moi d'un pas. Et puis, sans hausser la voix:

— Personne n'a de déclaration à me faire? Personne ne croit devoir me signaler quelque chose?

Mais Monette polissait toujours ses ongles!

Mais les déménageurs, que l'on venait d'introduire dans la pièce, se taisaient, hébétés.

Alors, David Dare continua:

— Dans ce cas, une seule ressource nous reste. Et mon secrétaire vous dirait ce qu'elle est: il faut faire parler le mort!

Or, en écoutant ces mots, je sentais malgré moi une stupeur nouvelle m'envahir...

David Dare n'est pas étranger à toute littérature. Il aime les déclarations sensationnelles, les phrases à effet, les décisions qui provoquent l'ahurissement.

Hélas! c'est qu'il appartient à la race humaine; c'est qu'il n'est pas parfait; c'est qu'il a ses défauts; et que l'un de ceux-ci, est de se croire véritablement génial, de posséder, en ses facultés, une confiance en quelque sorte aveugle.

Mais qu'entendait-il par ces mots: « Faire parler le mort? »

Il continua:

— Nous allons donc l'interroger! Voyons! je n'empêche personne de me suivre. Mais je n'oblige personne non plus à m'accompagner! Si vous préférez demeurer ici, mademoiselle?

Monette hocha la tête affirmativement:

— Certainement! affirmait-elle. Je préfère de beaucoup demeurer dans ce salon. J'avoue que la vision de ce malheureux mort ne m'est nullement agréable, et, si vous prétendez retourner auprès de lui...

— Je prétends l'interroger! fit tranquillement David Dare. Je vous ai dit que lui seul pouvait parler. Je vais donc lui poser quelques questions...

Il prit une cigarette dans son écrin, la tapota soigneusement sur le dos de sa main, puis aussi tranquille que s'il se fût agi, après un bon dîner, de passer au fumoir, il invita:

— Vous venez, mon cher Commissaire? Mon Capitaine, vous nous accompagnez?

Nous fîmes tous un pas en avant...

Les déménageurs n'avaient évidemment pas la sensibilité de Monette. Pour moi, je me faisais l'effet de ne point tenir en place.

Alors, devant la porte du salon, ce furent les habituelles et coutumières manœuvres qui sont de mise entre gens « comme il faut »:

— Passez donc, invitait le Capitaine de gendarmerie.

— Je n'en ferai rien! protestait le Commissaire de police.

Et tous deux tombaient d'accord pour s'effacer devant David Dare.

J'avais envie de hausser les épaules.

Il y avait un mort dans la maison. Etait-il bien opportun de faire des grâces?

Et puis, j'eus envie de crier ma colère.

David Dare venait de déclarer:

— J'espère que ce mort va gentiment répondre?... Je souhaite, même, qu'il soit bavard!... C'est à peu près le seul espoir que nous puissions avoir de sortir rapidement du doute!

Je pensais, en cet instant, à part moi:

« — Poseur, va! Tu fais des grâces pour le profit de Monette! »

Mais, si telle était véritablement l'attitude de David Dare il perdait son temps! Monette n'avait pas entendu...

Maintenant, elle avait tiré de son sac une petite glace, et, comme ses ongles brillaient à la façon de diamants, elle s'était inventé une autre préoccupation.

La langue un peu tirée — tant elle s'appliquait à sa besogne — Monette de Cesco, armée d'un fin crayon, dessinait de nouveau ses sourcils!

Ainsi va la vie! Je le répète: Il y avait un mort dans la maison!...

...Et il y avait aussi une jeune femme qui s'efforçait de se faire plus belle, et qui, soupçonnée d'un crime, témoignait néanmoins d'une complète tranquillité.

CHAPITRE IV

Les vivants ont, vis-à-vis des morts, des attitudes qui paraissent immuables.

Comme ils ne savent trop ce que représente le trépas, ils en ont, évidemment, peur...

Comme ils se doutent que les morts n'ont point, à leur égard, s'ils connaissent le fin mot de leurs pensées, une bienveillance extrême, ils éprouvent quelque désagrément à les contempler en face...

Alors, vite, le plus vite possible, on les cache!

Il n'y a peut-être pas d'autre raison à cette coutume, qui ne souffre point d'exception, que nous avons de fermer les yeux aux disparus!

Il n'y a peut-être pas d'autre motif légitime à cette tradition, toujours respectée, qui fait que sur les morts tragiques on se

hâte de jeter une couverture... comme si l'on avait peur de lire dans leurs prunelles le reproche de ne point les avoir protégés, de ne pas avoir été capables de leur épargner un Destin cruel!

Les gendarmes de St-Germain n'avaient pas manqué à la règle commune...

On n'avait point encore touché au pauvre mort qui gisait, toujours, tout de son long allongé, sous la voûte d'entrée de l'immeuble Mais l'on avait jeté sur lui, l'une de ces couvertures déchirées, souillées de poussière, qu'emploient les déménageurs pour éviter que les meubles ne s'entrechoquent et s'abîment.

Je pensais, tout de suite, tandis que notre cortège arrivait auprès du défunt, que David Dare allait lever cette couverture.

Il me semblait que s'il voulait réellement « interroger » ce mort, avant tout, il devait désirer contempler ses traits?

Mais il n'en fit rien!

David Dare, le plus souvent, agit autrement qu'on ne le pense. Il semble, d'instinct, faire la manœuvre opposée à celle que l'on s'attend à lui voir effectuer!

David Dare s'immobilisa donc aux pieds du cadavre et ce furent ses bottines, tout d'abord, qu'il contempla!

Il s'agissait de bottines fort ordinaires, de souliers assez solides, à la semelle débordante, et qui — j'en fis à part moi la réflexion — s'accordaient assez mal avec les vêtements, que j'ai déjà indiqués comme étant de bonne coupe.

Mais, baste! ce détail avait-il quoi que ce soit de significatif?

Je fixais David Dare. Je suivais la direction de son regard. Des bottines, son inspection, remontant, en quelque sorte, le long du cadavre, en vint aux jambes du pantalon.

Y trouvait-il quelque chose d'extraordinaire?

Y notait-il un détail révélateur?

Mon patron, en tout cas, n'eut aucun tressaillement...

Sur son visage mobile, rien ne se peignait, rien qu'une extrême attention, un souci infini de voir, de bien voir, de tout voir...

C'est d'ailleurs infiniment plus difficile qu'on ne le croit!

Nous vivons au sein d'illusions. L'une d'elles est que nos yeux nous permettent d'appréhender, pour le bénéfice de notre mémoire, tous les détails de ce que nous contemplons...

Rien n'est moins exact!

Nous sommes de perpétuels étourdis. Les peintures qui viennent se réfléchir sur nos rétines nous donnent, le plus souvent, un ensemble vague et fugitif...

Nous voyons — comme l'on dit — en gros!

Je sais que l'enquêteur se doit de voir, au contraire, en détail.

C'est toujours par le détail que la vérité se révèle, comme si elle était une personne fort pudique, infiniment modeste, et prenant plaisir à se cacher, là où elle espère bien qu'on ne viendra pas la traquer.

David Dare regardait donc les jambes du pantalon que portait le mort...

C'était un pantalon que mon examen me révélait fort ordinaire. L'étoffe était d'un gris bleuâtre. Pas de trace de pli, je l'ai déjà dit. Mais un vêtement propre, net, encore qu'usagé...

Si, sur l'une des jambes, un peu de sciure demeurait attachée, c'était fort compréhensible. Ce corps avait séjourné dans une caisse. Cette caisse n'était sans doute pas rigoureusement propre.

Les yeux de David Dare continuèrent leur examen...

Ah! cette fois, mon patron écartait un peu la couverture. Il en arrivait à la hauteur de la taille, et celle-ci lui était jusqu'alors dissimulée.

Je m'attendais à ce qu'il rejetât la couverture d'un mouvement décidé. Il n'en fut rien. Il la retroussait seulement.

Mais sûrement, à cette minute, il devait distinguer quelque chose qui l'étonnait, car, baissé un peu jusqu'alors, le voilà qui s'agenouillait sur le sol et se courbait tout à fait au-dessus du pauvre corps inanimé.

Je sus, je dois le dire, en même temps que lui, ce qui retenait son attention.

C'était, tout simplement, fixée dans l'étoffe du vêtement une épingle de nourrice...

Oh! la plus ordinaire des épingles de nourrice: celle que nous employons tous quand un bouton nous fait défaut, et que, n'ayant pas le loisir de le faire remettre, nous le remplaçons par cette fermeture improvisée, mais suffisante.

Je me dis en moi-même:

« — Eh bien! oui! quoi!... le mort a attaché son pantalon à l'aide d'une épingle!... Et après? Qu'est-ce que cela peut signifier? »

Mais David Dare ouvrait cette épingle et la retirait...

Il n'y a rien, je le sais bien — je le sais un peu mieux chaque jour — qui soit indifférent en matière d'enquête policière. Techniquement, même, les plus petits détails sont souvent ceux sur lesquels il convient de s'appesantir davantage...

Mais David Dare n'exagérait-il pas, tout de même?

Il contempla l'épingle. Et puis, l'ayant refermée, je le vis, de nouveau, se pencher sur le mort.

Sa main droite, sans dégoût, sans répulsion, soulevait un peu le gilet, prenait le pantalon à la ceinture, le tirait...

Alors, je compris ce qui étonnait mon patron.

En fait, il ne manquait aucun bouton à ce pantalon!

En fait, si la victime s'était servi d'une épingle pour attacher ce vêtement, c'était qu'une autre raison que l'absence d'un bouton l'y avait décidé.

Quelle raison, cependant?

Je la devinai en une minute.

— Bon! fis-je à mi-voix, le pantalon était trop large... Il menaçait de tomber. Alors, ce malheureux s'est servi d'une épingle. Rien d'ahurissant là dedans!

— Bravo! fit David Dare, Marin vous avez des yeux excellents! Et votre cerveau fonctionne à merveille... Oui, le pantalon est trop large... Beaucoup trop large. Et je parierais que le gilet...

Il retourna le mort.

Certes, j'ai l'habitude, depuis que je suis le secrétaire et le collaborateur de David Dare, de ne m'épouvanter de rien et de résister, même, à certaines impressions désagréables que me dicte ma nature qui est délicate.

Mais il me fut pénible de voir ce corps, tout désorticulé, rouler sur lui-même, se retourner!

David Dare, lui, était éloigné de tels sentiments. Quand il est en chasse, il n'y a plus que la piste qui compte. Rien ne le fait hésiter! Rien ne l'empêcherait d'aller droit au but qu'il s'est fixé.

Mon patron tendit le doigt. De l'index il nous montrait la patte du gilet...

Eh bien! elle n'était pas passée, comme il est ordinaire, dans la boucle. Tout simplement, elle était nouée, d'un nœud solide, qui faisait froncer le vêtement dans le dos, et qui le creusait d'un large pli.

Pas d'hésitation devant une telle découverte. Je dis:

— Trop large encore, le gilet!

Et David Dare confirma:

— Oui, beaucoup trop large! Un deuxième bon point, François...

Mais il continuait déjà son inspection. Mais il examinait maintenant le vêtement. Puis, il passait au faux col, à la cravate. Et, enfin, il se penchait sur le crâne du mort, examinant, l'ai-je dit, l'affreuse blessure, qui coagulait, en une masse informe toute imprégnée de sang, la chevelure du défunt.

Je ne suis pas un sot. J'espère que l'on s'en est aperçu. J'ai quelque expérience. Je n'attendis pas, cette fois encore, que mon patron parlât. J'énonçai à haute voix:

— Plaie contondante, obtenue à l'aide d'un instrument lourd aux formes arrondies, dont on s'est servi pour assommer. La boîte crânienne a été presque défoncée.

— En effet! dit mon patron. Très juste!

Et puis, sans autre commentaire, il commença de fouiller les poches de ces vêtements, qui venaient d'être l'objet d'un examen parfaitement attentif.

Mais ces recherches, cette fois, ne paraissaient pas devoir donner de résultats bien importants.

Le mort n'avait pas grand'chose dans ses poches. Elles étaient même à peu près vides.

David Dare en tira successivement un mouchoir, un bout de crayon, des miettes de tabac. Et il sembla, pendant un long instant, qu'il n'en tirerait rien autre chose.

De l'une des poches du veston, cependant, celle où les hommes ont coutume de disposer leur portefeuille, il sortit un papier.

C'était une feuille plus longue que large et qui comportait une en-tête imprimée, des formules imprimées aussi, que l'on avait complétées à l'encre. Enfin, des timbres s'apercevaient.

Naturellement, je me pris à tressaillir...

Un tel document est facilement reconnaissable. Il s'agit d'une traite ou d'un billet à ordre. Eh bien! la possession d'un semblable effet de commerce n'allait-elle pas nous amener à connaître qui était ce mort. inconnu?

— Oh! oh!... fis-je.

Mais David Dare, examinant le papier, fronçait les sourcils, puis, sans aucune communication à mon endroit, le pliait soigneusement et le mettait dans sa poche.

— Quelque chose d'important! grommelait-il. Exactement, peut-être, ce qu'il faut pour commettre une erreur judiciaire!

Et puis, après un instant d'hésitation, il demandait:

— Voyons! François, que concluez-vous de tout cela?

Je sentis la colère s'emparer de moi...

Assurément David Dare venait de négliger de me communiquer la pièce à conviction la plus importante. Alors, comment pouvais-je conclure?

Je fis, un peu âprement:

— Quand vous m'aurez montré ce papier, je vous donnerai mes conclusions!

Mais mon patron haussait les épaules:

— Ce papier, déclarait-il pour la seconde fois, risquerait de vous lancer sur une fausse piste. Non!... Je ne vous le communiquerai pas! C'est une autre personne qu'il peut intéresser. Répondez-moi François?

Il a une telle façon de parler, David Dare, une telle manière de vous faire entendre une prière, qu'il est impossible de lui résister. Il faut s'exécuter.

Je répondis, nettement, et sans plus chercher à me dérober:

— Eh bien! à considérer la nature de la blessure, et à en déduire l'instrument qui a servi à la faire, je suppose que ce meurtre n'est pas un meurtre qui a été prémédité. Un assassin qui aurait combiné son coup, se serait servi d'une arme différente...

Je crois que j'étais logique? Les constatations faites conduisaient évidemment à un tel sentiment.

David Dare me répliqua:

— Vous ne voyez pas les choses qui vous crèvent les yeux, François!... Ces vêtements trop larges?

Je répétai malgré moi:

— Eh bien? ces vêtements trop larges?

— Cela ne vous suggère rien?

— Ma foi!...

— Et le fait que la caisse n'est pas inondée de sang?

C'était exact, aussi bien...

La caisse d'où était tombé le cadavre était là, à côté de nous, et il était certain, en effet, que très peu de sang y avait coulé.

Mais que diable en concluait David Dare?

Il eut l'air de parler dans un rêve. Ce fut à lui-même plutôt qu'à moi qu'il s'adressa:

— Du sang qui ne coule pas, alors qu'une blessure terrible est visible, cela prouve que la mort n'est pas absolument récente! Des vêtements si larges qu'il faut maintenir le pantalon avec une épingle double, et nouer les pattes du gilet, cela établit que l'on a habillé le mort avec d'autres vêtements qu'avec les siens!

Sa voix se précisa. Il fit, tout à coup:

— François, les choses sont claires! Cet homme a été tué loin d'ici, et pas cet après-midi. Ce matin peut-être?... Voilà! D'ailleurs un expert le dira... Mais nous n'allons pas attendre l'expert!

Il avait le petit haussement d'épaules que je lui connais et par quoi il marque son impatience et sa certitude aussi que la vérité est proche et va éclater.

Sa voix se fit douce; tandis qu'il se tournait vers Monette apparue sur la dernière marche du perron:

— Je vais vous demander à tous de vous retirer! dit-il. Je désirerais parler seul à seul avec toutes les personnes qui sont ici. Tenez, avec vous d'abord, mademoiselle, si cela ne vous ennuie pas?

Je vis nettement Monette pâlir. Il y eut sur son visage une expression qui confinait à l'égarement.

Et, moi-même, je serrais les poings...

Oh! cette fois l'attitude de David Dare était significative!

Ce papier qu'il ne m'avait point montré, ce désir qu'il exprimait de s'entretnir seul à seul avec Monette, tout cela avait sa raison!

Je pensais:

« C'est donc elle qui a tué? »

Aucun doute, d'ailleurs, dans mon esprit ne pouvait subsister...

Tandis que je me levais et me dirigeais vers l'extrémité de la voûte, tandis que le Commissaire de police et le Capitaine de gendarmerie échangeaient un regard qui témoignait de leur stupéfaction, je vis David Dare s'incliner galamment devant Monette et je l'entendis qui l'invitait:

— Voulez-vous venir avec moi, mademoiselle? L'affaire d'un instant. Un renseignement qu'il est vraiment intéressant de vous demander...

Ils s'éloignèrent. Ils retournèrent dans le salon. La porte claqua sur eux...

Alors, revenant sur mes pas, je me rapprochai du Commissaire de police:

— C'elle elle! murmurais-je tout bas. C'est bien votre sentiment?

Le Commissaire de police roulait une cigarette. Ce fut le Capitaine de gendarmerie qui me répondit:

— David Dare a évidemment découvert quelque chose d'intéressant! Vous avez vu ce qu'il y avait sur ce papier?

— Ecoutez! fis-je.

On entendit, venant du salon, une voix de femme qui parlait avec véhémence...

Est-ce que David Dare l'avait nettement accusée?

Est-ce qu'il allait l'arrêter?

Etait-ce des aveux qu'il sollicitait, qu'il imposait?

Les secondes étaient abominables! Je me faisais l'effet d'endurer une véritable torture!

C'est une chose cruelle — je peux le dire l'ayant expérimentée — que d'attendre l'arrestation d'une femme qui est jolie, qui vous a plu, avec laquelle on s'attendait à dîner en galant tête-à-tête.

Quelle figure faire? Quelle attitude adopter?

Je n'ose pas prononcer le mot « amour ». Le flirt est quelque chose de plus léger, de plus subtil... Et nous n'avions pas même flirté ensemble! Simplement, il y avait eu ébauche d'un marivaudage...

Mais, tout de même!...

Et puis, il me revint à la pensée, qu'elle m'avait traité « d'individu » et qu'elle s'était montrée dédaigneuse, méprisante, infâme...

Mais, baste! les nerfs des femmes ne les excusent-elles pas, toujours, de ce qu'il y a souvent de blessant dans leur façon de s'exprimer?

Je suis passionnément respectueux de la féminité. Je lui accorde toute mon indulgence. J'estime qu'un homme doit toujours tout subir de la part d'une femme jolie

et ne jamais tenter une monstrueuse vengeance.

Alors, je me disais:

« — Je vais la voir sortir accablée! Peut-être lui aura-t-il mis les menottes? Eh bien! mon devoir sera de tenter ce que je pourrai pour obtenir des adoucissements à son sort... pour persuader David Dare qu'il ne doit pas... »

Ah bien! oui!...

Je n'avais pas encore arrêté ma ligne de conduite, que, sur le seuil de la demeure, David Dare reparaissait aux côtés de Monette.

Eh bien! lui souriait... Et elle... elle riait aux éclats!

Ah! l'extraordinaire petite bonne femme! Elle était capable d'avoir eu cinq minutes plus tôt une crise de nerfs, et de retrouver en un instant sa gaieté!

Elle était capable de défaillir au seul mot de « cadavre », et, après cela, d'oublier complètement qu'il y avait un mort, et un mort tragique dans sa propre maison!

Et puis, toujours, elle trouvait la façon d'être jolie...

Le diable de petit chapeau coquin, qu'elle portait sur le coin de la tête, et qui tenait on ne savait par quel prodige d'équilibre, ajoutait au fantastique de la situation...

Le moyen d'être sérieux devant une petite bonne femme ainsi coiffée, et qui vous a le nez retroussé, les yeux pétillants de malice... et qui vous assène, familièrement, en camarade, une tape sur l'épaule, ce qu'elle faisait, précisément, et le plus joyeusement du monde, en repoussant David Dare?

— Vous êtes impayable! murmurait-elle.

Mon patron répondit:

— Je dis des choses très naturelles...

— Oui, mais, avec votre fortune!...

— Ma fortune ne m'empêche pas de connaître la vie!

Et puis, il semblait vouloir interrompre un dialogue qui était — évidemment — aussi sympathique qu'amical.

Ah! il ne perdait pas son temps, David Dare!

Déjà, il avait progressé dans l'intimité de Monette, bien autrement que moi-même! Ils avaient véritablement l'air, tous les deux, d'être des complices...

Je ne sais pas si le Commissaire de police et le Capitaine de gendarmerie eurent le même sentiment que moi, mais je pensais, en dépit de l'incohérence de cette pensée:

« — On dirait qu'ils se sont mis d'accord pour nous rouler! »

David Dare, cependant, murmurait:

— Mademoiselle, je m'excuse de vous avoir importunée... Maintenant, il faut que je poursuive l'enquête. Mais j'aurai le plaisir de venir vous saluer un de ces jours.

Et puis, ayant secoué la menotte qu'on lui tendait, il revenait vers nous, marchant d'un pas allègre, ayant l'air de trouver les choses toutes naturelles, et de ne point soupçonner le moins du monde la stupéfaction où nous étions, nous autres, ses collaborateurs dans l'enquête.

Il nous déclara:

— Messieurs, voici un espoir déçu!... J'avais espéré par Mademoiselle de Cesco connaître l'identité de ce mort. Il n'en est rien. Le renseignement que j'ai obtenu est vague. Bah! je pense quand même que nous saurons la vérité rapidement, désormais.

Et puis, il commandait:

— En route!

Mais il ne nous disait pas où cette route devait nous mener! Un peu sec, le Commissaire de police demanda:

— Où prétendez-vous aller, Monsieur Dare?

— Eh bien! parbleu, là où nous aurons les renseignements nécessaires! Je crois que cela s'impose?

— C'est-à-dire?

— A la Croix-de-Noailles...

Et il pensait à tout, ce David Dare, car, il remarquait:

— Au fait, Monsieur le Commissaire de police, vous pourriez faire enlever le mort et cette caisse? Tout de même, cette malheureuse Mademoiselle de Cesco a bien quelque droit à ce que vous la débarrassiez de ce cercueil impressionnant et de ce cadavre... Ce n'est pas votre sentiment?

Et puis, il se tournait vers moi:

— Je vous emmène, François? Ma voiture est à la porte... Non! Non! je ne vous donnerai pas la jaunisse!.. Je vous conduirai doucement!

Il semblait de la meilleure humeur...

Mais il mentait quand il prétendait qu'il allait me conduire avec sagesse jusqu'à la Croix-de-Noailles!

J'ai l'habitude des vitesses folles. David Dare m'a familiarisé avec le 150 et même avec le 200 kilomètres à l'heure...

Mais j'avoue que je garde un fort mauvais souvenir de la façon dont il me pilota sur la route des Loges, la fameuse route où se disputent tant de courses cyclistes, où se disputèrent même tant de Bols d'Or, et de la manière effroyable dont il vira, quittant cette route, pour prendre celle qui aboutit à la Croix-de-Noailles.

Nous fûmes, en tout cas, en quelques secondes, à la porte du restaurant où les déménageurs avaient déjeuné.

C'est, je pense, un endroit familier, que cette auberge de la forêt, à tous les parisiens?

Qui ne connaît ses petits kiosques qui se succèdent, dans un jardin accueillant? Qui n'a visité sa grande salle, au décor un peu

sévère, avec ses trophées de chasse? Qui n'a goûté la succulente cuisine que l'on y déguste, et qui n'a vidé quelques-unes des fines bouteilles que le patron tient en réserve, pour ceux qu'il juge dignes d'apprécier sa cave?

J'avais, quant à moi, souvent passé devant la Croix-de-Noailles. Il m'était arrivé, maintes et maintes fois, d'y souhaiter faire halte. Mais je n'y étais jamais entré... Je ne connaissais donc pas le patron... quoique j'eus dit le contraire!

A peine, dans un crissement de frein, et en labourant le sol de ses quatre roues bloquées, la voiture de David Dare avait-elle stoppé sur le seuil de l'établissement, que le directeur, M. Vallabert, s'avançait.

D'où connaissait-il David Dare? Je ne le sais pas! Mais David Dare connaît tout le monde, et j'ai appris, depuis, que Vallabert, vieux parisien retiré dans la forêt de Saint-Germain, peut se vanter, lui aussi, des plus belles relations du monde.

Le patron se précipitait donc, la main tendue:

— Comment! c'est vous, Monsieur Dare?

Il s'agissait d'un homme entre deux âges. Il était solide, large d'épaules, avait le sourire accueillant et professionnel. Mais, surtout, il semblait intelligent. Le regard aigu qui jaillissait de ses yeux noirs était à peine adouci par l'ombre propice de deux sourcils infiniment broussailleux.

Il continua:

— Au fait! vous m'avez téléphoné tout à l'heure, mais je n'ai pas compris! Que diable peut vous faire le monsieur qui a déjeuné chez moi, ce matin?

David Dare, comme il se dit: « ne mâcha pas ses mots » :

— Il me fait beaucoup, Vallabert! J'ai tout lieu de croire que j'aurais plus de plaisir à le rencontrer qu'il n'en aurait à me voir!

— Parce que?

— Mais, parce que, si ma main se posait sur son épaule, elle ne serait point prête à s'en retirer!

— Ah çà! proféra le patron de la Croix-de-Noailles, vous n'allez pas me dire...

— Que j'ai grande envie d'arrêter ce bonhomme? Si!... Et j'espère bien que vous allez m'aider!

— Vous aider, Monsieur David Dare? Mais je ne le connais pas, ce client-là! Je ne l'ai jamais vu! Ah çà! vous n'êtes pas venu m'apprendre que j'avais donné à déjeuner à un assassin?

— Je ne suis rien venu vous apprendre! affirma David Dare, mais je suis venu vous questionner. Comment était-il ce bonhomme?

Nous reçûmes le signalement dont j'ai déjà parlé...

Il n'était « ni grand ni petit » ce client inconnu. Plutôt grand, peut-être? Il n'était pas, non plus, ni gros, ni maigre!... « Entre les deux, vous savez? » précisait Vallabert. Et il avait encore la chance de n'être ni brun, ni blond: châtain. Son visage? Eh bien! il n'avait rien de particulier, son visage... Oui! il était rasé! La couleur des yeux? Cette question-là faisait rire Vallabert:

— Dites donc, Monsieur Dare, ripostait-il, croyez-vous que je fais attention à la couleur des yeux de mes clients? S'il s'agissait d'une cliente, encore!...

Bref! un quart d'heure après notre arrivée, nous pouvions être assurés que le monsieur inconnu qui avait déjeuné à la Croix-de-Noailles, ne possédait aucun trait caractéristique, que c'était un quidam « quelconque », et que, dans une foule, il aurait été impossible de le distinguer de la majorité de ceux qui l'auraient entouré.

David Dare, cependant, ne témoigna d'aucune déception.

— Il est arrivé de bonne heure? questionnait-il.

— Ma foi, non! Vers une heure et demie.

— Il était en voiture?

— Oui, en auto...

— A-t-il téléphoné?

— Ça, je crois! Oui, même! J'en suis certain! Il a téléphoné... mais je ne sais pas à qui, naturellement!

— Avait-il l'air content, satisfait?

— Quand on mange chez moi, Monsieur David Dare, on est toujours satisfait!

— Evidement!... Jusqu'à l'instant de l'addition?

— Non! même après! Mes additions ne sont pas indigestes. Elles cuisent au beurre...

— Avec des petits oignons? ironisa David Dare. Je connais! Mais passons... Vous avez vu sa voiture?

— Je vous ai dit au téléphone que non!

— Enfin, vous avez bien noté si c'était une grosse ou une petite voiture?

— Une moyenne...

— Tout à fait remarquable! ironisa encore David Dare.

Et il proférait ces mots, que je n'attendais pas:

— C'est surtout la voiture que je voudrais retrouver!

Or, David Dare n'avait pas articulé ces paroles — et j'étais entrain de réfléchir, que, par la voiture, grâce à l'immatriculation de la Préfecture de police, il devait être aisé de découvrir son propriétaire — quand Monsieur Vallabert, soudain, tressaillait:

— Attendez donc! faisait-il. J'ai une idée! J'avais devant chez moi, toute une équipe de boys-scouts. Il me semble bien qu'ils ont tourné autour de la voiture... qu'ils l'ont regardée avec curiosité. La jeunesse, vous

savez, ça s'intéresse toujours à ce qui est mécanique? Alors, ces gosses-là, ils pourraient peut-être vous renseigner?

C'était un espoir. David Dare eut un éclair dans les yeux.

— Parfait! approuvait-il. Eh bien, où sont-ils ces boys-scouts?

— Ah! çà!... je ne sais pas.

— Alors, comment voulez-vous que je les interroge?

— Mais c'est votre affaire, Monsieur David Dare! Moi, je ne m'occupe pas de police. Je vous dis ce que je sais... et c'est tout!

Vallabert parlait avec un peu de mauvaise humeur...

Peut-être ne lui plaisait-il pas particulièrement, qu'une enquête de police se déroulât dans sa maison?

Cela cependant enlevait-il rien aux charmes de son établissement? Et la publicité n'est-elle pas toujours profitable, sous quelque forme qu'elle s'exerce?...

Mais il s'agissait de bien autre chose! Le patron de la Croix-de-Noailles repartait soudain:

— Attendez donc! Je peux tout de même vous donner un renseignement. Il me semble que j'ai entendu dire qu'il y avait, dans la forêt, un jambonneau local.

— Un jambonneau?

Et puis, soudain, David Dare comprit:

— Oh! je vois! Une assemblée de boys-scouts? Un jamboreau! En! mais c'est intéressant, en effet. Nous allons peut-être pouvoir les découvrir, ces gosses-là...

Il se tournait vers moi. Il me lançait son ordre traditionnel.

— Allons, François! en route!

Et je me sentis frémir...

C'est une chose impressionnante, je l'affirme, que de prendre la piste d'un inconnu.

Certes, les motifs qui nous faisaient soupçonner le conducteur de la voiture qui avait stationné à la Croix-de-Noailles étaient encore bien légers. Rien ne pouvait établir, de façon manifeste, qu'il s'agissait de l'assassin que nous entendions traquer. Mais je pensais à ceci, qui était, malgré tout, émotionnant: il y avait quelque part, dans le vaste monde, un homme qui ne se doutait point encore que nous étions lancés à sa poursuite... Et cet homme nous entendions le découvrir, nous le pourchassions, nous voulions l'avoir en face de nous!

Baste! Fallait-il croire qu'avec de si faibles indices, nous arriverions, tôt ou tard, à sonner l'hallali?

David Dare, déjà, traversait la grande salle si accueillante du Restaurant de la forêt.

Sur le seuil, je l'entendis jurer:

— Bon sang!

Et puis, il prit sa course.

Alors, je me lançais derrière lui...

Il n'avait pas traversé le jardin, que déjà, les mains en porte-voix autour de ses lèvres, il hélait:

— Ohé!... les guides?

Traversant la route à quelque distance, en effet, on apercevait deux de ces petits boys-scouts, qui semblent si bien incarner l'esprit d'aventures qui anime, à notre époque, toute la jeunesse.

Les guides s'étaient arrêtés tout net.

Ils étaient, évidemment, surpris. Que leur voulait ce monsieur?

Mais David Dare connaît à merveille la façon de se rendre sympathique. Mieux que personne, je crois, il sait entrer en amitié avec les jeunes.

Comme les deux garçonnets s'approchaient, David Dare les avertissait.

— Dites-moi, les guides, c'est pour un S.O.E.! Vous êtes prêts à « servir », n'est-ce pas?

Cela me semblait être un discours pompeux. C'était exactement cependant ce qu'il convenait d'articuler!

Est-ce que la loi du boy-scout n'est pas, en effet, d'être toujours prêt, prêt à « servir »?

Ceux-ci avaient eu une sorte de sursaut:

— Un S.O.S.! faisait le plus âgé des deux. S'agit-il donc de quelque chose de grave?

David Dare fut énigmatique, à ce moment:

— Peut-être! dit-il. En tout cas, il s'agit d'une œuvre de justice. Lequel de vous deux est le chef?

— Moi, monsieur?

— Alors, mon ami, regardez ceci?

Toute une préparation morale qui mettait ces adolescents à sa discrétion!

Il les traitait en hommes!

Il faisait appel à leur conscience professionnelle! Et voilà que, maintenant, il semblait échanger avec eux des signes de ralliement, de ces mots d'ordre qui sont propres à ôter toute équivoque.

— Vous voyez? continuait-il c'est mon insigne de détective...

Il avait soulevé le revers de son veston. Il montrait, discrètement épinglé, l'insigne métallique, que les services de la Sûreté ne manquent point de remettre à leurs agents secrets.

Et, tout de suite, le petit boy-scout prenait une attitude respectueuse.

— A vos ordres! faisait-il, laconiquement.

David Dare repartit:

— Etes-vous de l'équipe qui se trouvait aux environs de cet endroit, vers midi et demi — une heure?

— Oui, Monsieur, nous avons campé par ici...

— Parfait! Alors, je crois que vous allez nous être fort utiles. Avez-vous remarqué une voiture stationnant devant le restaurant?

Le boy-scout n'hésita pas le cinquième d'une seconde:

— Oui, Monsieur! Nous nous en sommes occupés.

— Allons donc! Vous vous en êtes occupés? Pourquoi?... Vous aviez noté quelque chose de suspect?

Nous étions suspendus aux lèvres du jeune garçon. Allait-il, dans son innocence, nous donner quelques détails, sinistrement évocateurs? La piste que nous tentions de suivre allait-elle se révéler être la bonne piste?

Le boy-scout déclara:

— Nous nous sommes occupés de cette voiture, monsieur, parce que nous avions remarqué qu'elle s'était embourbée...

— Par exemple! Et à quoi avez-vous remarqué cela?

— Ses roues arrière, ses ailes arrière, toute sa carrosserie était couverte de boue. D'ailleurs on avait dû la pousser avec des mains tachées de boue aussi... Il y avait de nombreuses traces sur le vernis.

— Merveilleux! Et cela a attiré votre attention?

— Cela nous a fourni un thème de manœuvre.

— Comment: un thème de manœuvre?

Le boy-scout se redressa:

— A titre d'entraînement, messieurs, j'ai commandé à mes hommes de découvrir dans la forêt l'endroit où cette voiture s'était embourbée...

— Superbe! s'esclaffa David Dare. Et vous l'avez trouvé?

— Oui, Monsieur.

— Vous pourriez nous y conduire?

— Sans difficulté.

— Mon jeune ami, vous êtes un chef remarquable. Vous féliciterez vos hommes! Ils ont, sans le savoir, fait besogne utile.

Je vis le boy-scout rougir quelque peu, sous l'effet d'un orgueil bien naturel.

Il était d'ailleurs charmant ce garçonnet...

La seule façon dont il parlait de ses camarades en les appelant « ses hommes » avait quelque chose d'attendrissant.

C'était, en somme, toute la vaillance de la race française qui s'exprimait dans ces mots-là.

Le garçonnet, cependant, interrogeait avec timidité:

— Puis-je savoir le but de cette recherche?

Mais David Dare ne tenait pas à renseigner encore le guide.

— Non, faisait-il, je ne puis en ce moment vous dire cela. Mais vous saurez tout plus tard. Il est possible, d'ailleurs, que je vous demande de collaborer à l'enquête que je mène...

Un nouveau tressaillement de la part des deux guides me prouvait que la phrase avait porté.

La perspective de « collaborer » à une enquête menée par un détective officiel ne pouvait laisser indifférents les deux boys-scouts.

— En attendant, poursuivait David Dare, vous allez me donner tous les détails qui ont pu frapper votre attention. Vous m'avez dit que la voiture était boueuse? Parfait!... Dans ce cas, vous l'avez regardée attentivement cette voiture?

— Oui, très attentivement...

— Et naturellement, vous connaissez les marques des automobiles?

— Oui, Monsieur. C'était une Peugeot... Une 302.

Je vis cette fois que David Dare avait quelque peine à contenir sa satisfaction.

Nous sortions des hésitations abominables et imprécises! Nous obtenions des renseignements certains. La piste se matérialisait petit à petit.

Et puis, tout de suite aussi, je songeais:

« — Mais, sapristi! il en roule des dizaines de mille de ces voitures-là!.. Ce serait un hasard fou que de retrouver celle qui nous intéresse parmi toutes ses pareilles! »

Et, en somme, je commettais, en cette minute, l'erreur commune, celle des hommes de peu de foi, qui ne savent pas que tout est possible et qu'il ne faut pas appeler « hasard » ce qu'une enquête patiente, habile, permet de découvrir.

David Dare interrogea:

— Je ne pense pas que vous ayez le numéro matricule de cette automobile?

— Si donc! fit le boy-scout. Mes rapports sont en ordre!

Il fouillait dans sa poche. Il en tirait un carnet et le feuilletait avec rapidité.

Et puis, la voix du jeune homme, juvénile encore, prête à muer, résonna dans le grand silence du carrefour. Il détaillait les notes qu'il avait prises:

— A une heure treize, remarqué devant la Croix-de-Noailles, une voiture Peugeot, type 302, matricule 4437. YB7... Donné à mes hommes l'ordre de découvrir l'endroit de la forêt où cette voiture s'était enlisée. Il était évident, en effet, aux traces boueuses de ce véhicule, qu'il avait dû s'embourber. Cette manœuvre a été accomplie à ma parfaite satisfaction..

Et il achevait:

— C'est tout!

David Dare corrigea:

— C'est merveilleux!

Nous avions le numéro de la voiture. Quelque chose encore importait-il?

Mon patron se tourna vers moi:

— François, au téléphone! Faites tout de suite effectuer les recherches voulues à la Préfecture de Versailles. Vous direz que c'est de ma part. Allez! Dépêchez-vous!

Mais je « n'allais » pas...

L'interrogatoire continuait et je voulais entendre jusqu'au bout les réponses du jeune boy-scout.

— Mon garçon, demandait David Dare, vous pouvez maintenant me préciser autre chose. Avez-vous vu la personne qui conduisait cette voiture?

— Non, Monsieur. Je regrette, mais nous ne l'avons pas vue!

— Très bien! Tant pis! Avez-vous distingué quoi que ce soit de remarquable dans le chargement de cette voiture?

Le jeune boy-scout hésita:

Assurément, il devait se reprocher comme une faute grave de n'avoir rien noté de semblable.

Il fit, en hésitant:

— Je crois qu'il y avait à bord des manteaux, des bâches? C'était jeté pêle-mêle. Je ne saurais pas dire, monsieur?

— Bien! bien!... continua David Dare. Sans importance, tout cela. Vous nous en avez appris déjà beaucoup!

Et ce fut à cet instant, que le renseignement le plus important peut-être nous fut donné...

Le jeune boy-scout ajoutait:

— D'ailleurs, nous n'avons pas eu longtemps pour l'examiner cette voiture. A ce moment-là, la dépanneuse est arrivée...

— La dépanneuse? Il y a donc eu une dépanneuse?

— Oui, Monsieur.

— Mais elle n'était pas en panne, cette auto?

— Je ne sais pas, Monsieur! Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il est arrivé une voiture de dépannage. Vous savez? Une de ces voitures qui se terminent par une grue. Alors, le bonhomme qui la conduisait a pris l'auto en remorque. C'est tout ce que je peux vous dire. Nous, nous sommes partis...

David Dare, un instant, fut silencieux.

Assurément, l'arrivée de cette dépanneuse l'étonnait.

Si on en croyait, en effet, les déclarations de Vallabert, le personnage qui conduisait la Peugeot, était arrivé au volant de sa voiture, et était reparti de même. Il n'avait pas été question d'une réparation effectuée sur les lieux. Que venait donc faire cette dépanneuse dans l'aventure? Pourquoi avait-on pris l'auto en remorque? On ne remorque pas une automobile qui est en état de marcher?

Et puis, encore, parce que j'ai l'esprit vif, je me disais:

« — Si l'on était venu dépanner cette automobile, le dépanneur aurait rejoint le monsieur qui déjeunait! Vallabert aurait vu cela. Il nous l'aurait dit. Or, rien de tel ne s'est passé. Donc... »

Mais David Dare interrompit mes réflexions:

— Eh bien, François? Cette commission dont je vous ai chargé? Vous ne voulez pas la faire?

Je bondis au téléphone...

Le nom de David Dare est un sésame capable de vaincre toutes les apathies. Dix minutes plus tard, j'avais donné mes ordres à la Préfecture de Versailles, et j'avais l'assurance que, dès que l'on aurait retrouvé dans les fiches le nom du propriétaire de la 4437-YB7, on ne manquerait pas de le téléphoner au restaurant.

Je revins trouver mon patron.

— C'est fait! On vous communiquera ici le résultat de l'enquête.

— Bien, répéta David Dare. En route!

Et, cette fois, nous partîmes.

Nous partîmes à quatre: les deux boys-scouts nous guidaient. Ils étaient silencieux, graves et dignes. De vrais petits soldats. Et si fiers, cela se voyait, du rôle qui leur incombait.

Je n'ai pour ma part, jamais été boy-scout...

Au temps où j'étais en âge d'appartenir à ces sympathiques bataillons, ils n'existaient pas encore!

De mon temps, on jouait aux billes, à la balle, au voleur et au gendarme, mais on n'avait pas encore inventer de jouer à l'explorateur! C'est sans aucune ironie, que je déclare ici, combien je le regrette: le scoutisme et le camping me séduisent encore, bien que j'ai largement passé l'âge de ces saines distractions.

Je pensais d'ailleurs à ces regrets superflus, je déplorais la fuite du temps, quand, soudain, laissant les deux garçonnets marcher devant, David Dare se rapprocha de moi.

Je le connais si bien, que je m'attendis, à l'instant même, à lui voir me faire une déclaration.

Mais je dois avouer en toute sincérité, que je ne m'attendais guère à recueillir les propos qu'il m'allait être donné d'entendre:

David Dare commença ainsi:

— Alors, elle est, décidément, gentille, cette petite Monette?

Je me dressai sur mes ergots, et je répliquai:

— Elle n'est pas mal! Une petite bonne femme amusante.

— En effet. Très séduisante! Nous dirons: drolichonne!

— Si vous voulez, Dare?

— C'est dommage, mon pauvre François, que vous n'ayez pu réussir à lui plaire?

Je me dressai encore plus sur mes ergots pour riposter:

— Vous en êtes parfaitement assuré?

— Dame! Elle ne m'a pas semblé vous traiter avec une particulière bienveillance?

— Oh! fis-je, c'est déjà quelque chose, que d'avoir attiré son attention! J'en connais qui n'y sont pas parvenus... Il a fallu que des relations professionnelles s'ébauchent, pour qu'ils lui adressent seulement la parole.

David Dare se mit à rire.

Je ne prétends pas que mes allusions étaient discrètes... Il avait évidemment compris ce que je voulais dire! Seulement, il repartait, sans même témoigner de la plus légère des mauvaises humeurs:

— En tout cas, François, je crois que cette petite bonne femme n'est pas une relation pour vous... pas même une relation professionnelle!

— Parce que?

— Vous savez, François, je vous tiens pour un homme ordonné?

— Vous avez raison, Dare. Mais je ne vois pas...

— Vous auriez horreur d'être compromis dans des histoires regrettables?... des histoires de femmes qui ne payent pas leurs fournisseurs, qui sont menacées de saisie... qui ont des dettes de tous les côtés.

— Bah!... Bah!.. Monette de Cesco est-elle donc en si mauvaise posture? Elle vous a fait ses confidences?

Je pensais que, piqué de jalousie, il voulait feindre d'être très avant dans l'intimité de Monette. Mais je n'allais pas me laisser prendre à un piège si grossier?

David Dare me répondit, tout à trac:

— Je puis vous dire quelque chose, François. C'est que Monette de Cesco donnerait beaucoup — donnerait infiniment — pour posséder en ce moment une trentaine de billets de mille. Ils lui font absolument défaut...

— Peste! continuai-je sur le même ton d'ironie, aurait-elle oublié de payer son fleuriste?

Mais David Dare secouait la tête:

— Je crois plutôt que c'est son couturier! Et le malheur est qu'il se fâche, le couturier! Il lui envoie des traites... et il les fait protester.

— Allons donc!... Vous en êtes certain?

— Mon Dieu, comme l'on peut en être certain quand l'on a dans sa poche une traite de cet homme, protestée bel et bien...

Et voilà qu'il se fouillait...

Et voilà qu'il tirait de sa poche un papier sur lequel je ne pouvais m'empêcher de jeter un regard horrifié.

Oh! je l'aurais reconnue entre toutes cette feuille timbrée, surchargée de mentions manuscrites et que Dare me présentait négligemment.

Je balbutiai, avec — je m'en rendis compte — quelque chose de rauque dans la voix:

— Ah çà! Mais c'est le papier que vous avez trouvé dans les poches du mort?

David Dare hocha la tête:

— En effet!

— Et ce papier était une traite tirée sur Monette?

— Justement! Une traite de trente mille francs.

— Mais comment se peut-il...

— Attendez! fit David Dare. C'est très simple. Cette traite avait été présentée à Monette ce matin même. Oui, quelques instants avant qu'elle n'accepte l'offre de vos bons offices... Naturellement la pauvre petite ne l'avait pas payée, et elle pouvait s'attendre à des poursuites désagréables. L'encaisseur chargé de la voir ne le lui avait pas dissimulé...

Je balbutiai encore:

— L'encaisseur?

— Eh bien, oui, fit David Dare. Le mort... c'est l'encaisseur que l'on a tué!.. Vous savez que c'est un métier fort périlleux que de tenter le recouvrement des créances mauvaises? Il y a des débiteurs qui se fâchent. Certains vous disent des sottises. D'autres vous jettent à la porte... Enfin, il y en a — mais oui! cela se voit! — qui vous tuent tout simplement. Dame! assassiner le porteur d'une traite que l'on ne peut pas payer, c'est, en somme, un moyen comme un autre de reprendre la traite, ce qui permet de pouvoir dire, ensuite, qu'on l'a bel et bien payée. Vous comprenez?

Je comprenais en cet instant que j'avais le vertige!

Oh! les paroles de David Dare étaient claires...

Elles étaient, même, à ce point compréhensibles, qu'elles ne pouvaient laisser aucune place à la moindre hésitation.

Une traite importante avait été présentée à Monette de Cesco. Elle n'avait pu faire honneur à ses engagements. Et puis l'on avait retrouvé mort, dans une caisse de son déménagement, l'encaisseur...

Mais cela ne projetait-il pas sur l'enquête que nous menions, une lueur épouvantable?

J'aurais voulu ne pas penser! Mais le moyen de m'arracher à mon épouvante, le moyen de retrouver le calme qui me fuyait?

Tout était, maintenant, infiniment simple!

L'homme était arrivé de bonne heure chez Monette... Il lui avait annoncé impitoyablement une saisie prochaine... Alors, Monette avait perdu la tête, saisi au hasard le pre-

mier objet qui s'était trouvé sous sa main et frappé le malheureux!

Elle l'avait tué...

Et puis, épouvantée devant le cadavre, perdant la tête plus encore, voulant gagner des minutes, elle avait eu l'atroce courage de traîner l'homme dans une caisse, de clouer celle-ci...

N'avait-elle pas espéré faire disparaître plus tard cet encombrant fardeau?

Mais il y avait une justice latente! Mais le Destin s'était déclaré contre elle. La caisse mal clouée avait laissé échapper son lugubre contenu...

Et je me précisais des détails, qui devenaient, d'ailleurs, évidents.

A quelle pauvre ruse elle avait eu recours, quand elle avait tenté de soutenir aux déménageurs qu'elle ignorait cette caisse, qu'elle ne savait point quel était son sinistre contenu!

Est-ce qu'elle espérait ainsi, faire croire qu'elle n'était pour rien dans ce crime?

A mes côtés, David Dare m'interrogeait de nouveau:

— Vous comprenez, François?

Je fis, gravement, avec peine, en luttant pour garder un apparent sang-froid.

— Oui, j'ai compris!

Alors, David Dare se prit à rire...

Puis, ayant donné libre cours à sa gaieté, que je contemplais effaré et scandalisé à la fois, David Dare articula:

— Eh bien! non, mon pauvre François! Vous n'y avez rien compris du tout. Vous pataugez lamentablement!... Vous inventez des choses stupides!

Et, comme je fronçais les sourcils, comme j'étais prêt à lui donner une leçon de politesse, qu'il méritait amplement, mon patron continua:

— Voyons! voyons!.. Je viens de vous dire à l'instant qu'il y avait des gens qui tuaient les encaisseurs pour leur reprendre des traites qu'ils étaient hors d'état de payer... Avez-vous oublié cela?

Il ne me laissa pas le temps de lui répondre. Il continua autoritaire:

— Sapristi, ce n'est pourtant pas le cas!... Réfléchissez? Monette de Cesco n'a pas payé la traite. C'est entendu... Mais cette traite, on ne l'a pas reprise? Personne ne l'a volée à l'encaisseur... puisque c'est dans les poches de l'encaisseur que nous venons de la découvrir?

Il continua, plus doucement:

— Vous voyez bien que cette histoire-là n'incrimine, en somme, ni Monette, ni son ami Jim!

Ce nom prononcé me fit tressaillir, comme si je recevais une décharge électrique...

Pourquoi diable, maintenant, David Dare lançait-il ce nom de Jim dans la conversation?

Mon patron acheva cependant:

— Il est juste de dire que ma remarque n'est pas tout à fait exacte! Raisonnons!... La traite était dans les poches de l'encaisseur assassiné. Bien!... Mais l'encaisseur assassiné était dans une caisse et cette caisse se trouvait en la possession de Monette!... Eh! eh!... C'est que c'est, tout de même, à peu près la même chose que si Monette avait possédé la traite!... Vous ne trouvez pas? Elle pouvait toujours ou la reprendre dans la caisse du mort... ou s'en défaire au moment où elle se défaisait du cadavre?... Hein? Je suis logique, François? Après tout cette histoire-là, la charge, cette petite!

Il se remit à rire.

Moi, j'aurais voulu crier d'énervement...

Je ne savais plus ce que je croyais!

Je n'ai, d'ailleurs, raconté ce dialogue, que pour montrer ce qu'il y a de pervers dans l'intelligence de David Dare.

Il excelle, ce misérable garçon, à prononcer des phrases qui sont, avant tout, propres à augmenter votre doute!

Après l'avoir entendu, je ne savais plus, ma parole, si l'histoire de la traite chargeait ou innocentait Monette de Cesco...

CHAPITRE V

J'ai souvenir qu'alors et pendant quelques instants, nous avons, David Dare et moi, marché côte à côte, en silence, chacun de nous étant absorbé par ses réflexions.

Les petits boys-scouts nous devançaient. Littéralement, ils bondissaient dans la forêt. Et c'était entre eux, de ces cris gutturaux que les Sioux excellent dit-on à tirer de leur gorge. Toute une mise en scène, évidemment, qui prouvait que ces jeunes gens s'amusaient infiniment!

N'étaient-ils pas sur le sentier de guerre?

Ne jouaient-ils pas un rôle de premier plan dans une grave enquête policière?

Et ils feignaient, de temps à autre, d'avoir de grandes difficultés de se retrouver parmi les arbres de la forêt.

Le chemin que nous suivions, cependant, était relativement aisé. Abandonnant la route proprement dite, nos scouts s'étaient enfoncés dans les fourrés assez peu fréquentés qui avoisinent la gare d'Achères.

Peu de promeneurs y circulaient. C'est même là qu'on en rencontre le moins. La forêt de Saint-Germain y retrouve une allure sauvage, qui, certes, est complètement inconue de ceux qui se contentent de suivre les chemins battus.

Etait-il pourtant bien nécessaire de passer par là? N'aurions-nous pu tout tranquillement, suivre une route?

On conçoit que je n'ai pas à ce sujet la moindre certitude!

De toute évidence, l'automobile criminelle n'avait pas franchi ces fourrés. Où qu'elle ait pu s'embourber, il était incontestable, qu'elle était parvenue à cet endroit sans se risquer dans les fondrières que nos guides nous amenaient à franchir!

Mais je pense que ceci faisait partie de cette mise en scène dont j'ai parlé et dont les enfants si friands, les enfants qui sont à tout prendre les êtres les plus imaginatifs qu'il soit, les créateurs les plus inventifs que l'on puisse concevoir puisque chacun de leurs jeux n'est rien autre chose qu'une illusion volontaire.... à laquelle ils finissent eux-mêmes par prêter foi.

Tout cela d'ailleurs n'avait aucune importance. Si David Dare n'y faisait guère attention, soucieux comme il l'était, j'évitais moi-même d'y attacher mon esprit.

Nous suivions ces jeunes gens machinalement.

J'ajoute — et je ne m'en cache pas — que je ne les accompagnais, quant à moi, qu'avec un certain regret. Cela nous avancerait beaucoup de contempler l'endroit où la voiture du criminel s'était embourbée!

Mais du moment que David Dare en avait ainsi décidé, je n'irais pas le contrarier...

Non, ce qui importait à mes yeux, à ce moment-là déjà, c'était d'établir, au moins dans le secret de mon âme, si je devais, ou non, soupçonner définitivement Monette de Cesco.

Etait-elle ou n'était-elle pas mêlée à cette aventure?

Une remarque me glaça soudain d'un véritable effroi.

Si la jeune femme était innocente, pourquoi avait-elle menti?

Car elle avait menti!

Car, maintenant, j'en possédais la preuve inéluctable, puisqu'elle découlait de ses propres aveux.

Monette de Cesco, devant moi, à haute et intelligible voix, avait juré qu'elle ne connaissait pas le mort!

Eh bien! c'était faux, puisque ce mort était un encaisseur qui s'était, le matin même, présenté chez elle...

J'essayais, il est vrai, de plaider en sa faveur, à mon propre tribunal.

Je me disais:

« — Il est possible, après tout, qu'elle n'ait pas reconnu cet homme? On ne dévisage pas le garçon de banque qui vous présente une traite que l'on refuse!... »

Mais je savais bien que c'était-là mauvaise défense.

Je le savais, parce que j'avais constaté, moi aussi, tout comme Jules le déménageur, l'émotion de la jeune femme, quand elle s'était trouvée en présence du cadavre.

Oh! tout de suite, j'avais eu la certitude qu'elle le reconnaissait à merveille. Je n'allais pas être assez mauvais joueur pour le nier, maintenant?

Etrange perplexité!... Ceci chargeait Monette de façon évidente...

Et, cependant?

Et, cependant, il me venait à l'esprit une autre pensée, dont je laisse à chacun le soin d'apprécier l'importance et le fondement:

Qui d'entre nous, ayant l'abominable surprise de trouver chez soi un cadavre, ne désirerait pas ardemment écarter tout soupçon à ce sujet?

Qui, se trouvant à la place de Monette de Cesco, n'aurait pas cherché à établir qu'elle n'avait jamais vu cet homme, et qu'elle n'avait jamais été en rapport avec lui?

C'est que nous avons tous, en théorie, une parfaite confiance dans la justice française... Mais, c'est aussi, qu'en dépit de cette confiance, nous sommes tous désireux en pratique d'avoir le moins possible de rapports avec elle!

Et voilà que je pensais, maintenant, rafinant en quelque sorte, je suis le premier à le reconnaître:

— Voyons! voyons! Si elle avait été coupable, se serait-elle embarquée dans un tel mensonge? Il était enfantin, après tout... Fatalement, dès l'identité du mort découverte, elle devait bien savoir que la police apprendrait aisément la tournée qu'il avait effectuée. Dans ces conditions, il était obligatoire que l'on découvre que cet homme s'était présenté chez elle, et il était inévitable qu'on lui demanderait compte de la déclaration qu'elle avait produite, en soutenant qu'elle ne l'avait jamais vu!

Il faut convenir, qu'en effet, le mensonge de Monette était parfaitement maladroit...

Mais un mensonge maladroit innocente-t-il ou charge-t-il une femme qui peut avoir perdu la tête?

Oh! je sais bien qu'en ce moment, et en établissant ce qui était mon état d'esprit, tandis que nous suivions nos deux boys-scouts à travers les sentiers de la forêt de Saint-Germain, j'ai quelque peu l'air — comme on le dit communément — de couper des cheveux en quatre...

Mais c'est qu'une fois pour toutes, je voudrais faire justice des idées fausses, que le Grand Public nourrit trop souvent à l'endroit de l'enquête policière.

On lui a présenté, si fréquemment, des récits où les découvertes sensationnelles se suivaient de minute en minute, que l'on imagine mal — ou que l'on n'imagine pas du

tout — ce que sont, au contraire, les difficultés réelles de l'enquêteur s'efforçant de traquer la vérité.

Ce sont ces difficultés que je montre. Je veux que l'on entende que les faits ont souvent deux visages. On peut les interpréter d'une façon ou d'une autre! Et il arrive souvent que ces manières différentes, sont nettement contradictoires...

A cela, je ne l'ignore pas, David Dare réplique qu'avec un peu de logique, il apparaît très vite qu'une seule thèse est admissible...

Seulement, on ne se range d'ordinaire à l'avis de David Dare qu'après qu'il a tout expliqué!

Le beau mérite, alors, de penser à sa façon?

On me rendra cette justice, qu'en ce moment, je mets à la portée du lecteur tous les éléments de la cause. Je lui dis ce que j'ai su. Je lui tais ce que j'ai ignoré. Et, par surcroît, je le prends pour confident de mes propres hésitations.

Il n'a donc qu'à décider, ce lecteur!

Il n'a donc qu'à se dire, fort de sa logique:

« — Ce François Marin a raison! » ou encore : « ce François Marin était un sot. A sa place, j'aurais deviné ceci... »

Je ne devinais rien du tout, quant à moi! Il me paraissait même, qu'une conviction eût été prématurée.

Monette de Cesco « pouvait » avoir menti à bon escient, ou, au contraire, par sottise. Il me semblait que je ne devais retenir, contre elle, que des faits précis, établis, prouvés. Ce mensonge n'était rien de tel! Il était facile de l'expliquer d'une manière ou d'une autre....

Par bonheur, si mes hésitations demeuraient grandes, j'allais vite arriver à des certitudes qui, petit à petit, s'implantaient dans mon cerveau.

Oh! je n'hésite pas, une fois encore, à confesser la vérité: ces certitudes, je les bénissais...

C'est qu'à la vérité, il me déplaisait de penser que Monette pouvait être coupable!

Etait-ce le fait d'un entraînement chevaleresque? Etait-ce parce que cette coquine de petite poupée avait, un instant, retenu mon attention?

En tout cas, je la désirais innocente. Il faudrait même que David Dare m'établisse de façon indiscutable sa culpabilité, pour que je me résigne à y croire!

Et d'ailleurs, cherchait-il à prouver cette culpabilité? Ou bien, au contraire, croyait-il, comme moi, à l'innocence de Monette?

Je songeais:

— S'il s'avise de l'accuser, je sais ce que je lui répondrai!

L'occasion m'en fut donnée à l'instant même...

Venant de sauter un fossé, David Dare se retournait pour me tendre la main:

— Attention! narguait-il. Ne tombez pas dans le ruisseau!

Et il ajoutait, moqueur:

— Ne tombez pas, même, dans l'erreur! Est-ce que je me trompe? Je me figure qu'en ce moment, vous êtes entrain d'accumuler tous les arguments en faveur de Monette...

C'était si bien la vérité, que je ne le niai pas. Je fis, assez sèchement:

— J'établis des certitudes, David Dare. Voilà tout! Or, il y a au moins trois certitudes que Monette n'est pas l'assassin.

— Vraiment? nargua mon patron.

Mais je ne me laissais pas démonter:

— Certainement! fis-je. A moins, bien entendu, que vous ne vous soyez trompé du tout au tout, tout à l'heure?

— Allons donc! Et en quoi me serais-je trompé?

Je fis, triomphalement:

— Vous avez bien déclaré que cet homme portait des vêtements trop larges?

— Certes!

— Eh bien! voyez-vous Monette de Cesco ayant à sa disposition toute une garde-robe masculine, pour habiller les encaisseurs qu'elle assassine? La voyez-vous, même, se livrant à ce macabre travail? Croyez-vous qu'une femme ait pu avoir la force nécessaire? Car c'est lourd et compliqué d'habiller un mort...

David Dare haussa les épaules:

— Bah! ripostait-il, une jolie femme peut toujours trouver un complice!

Je fis, sur un ton de sournoise ironie:

— Ah oui! Vous pensez à Jim? A ce Jim dont vous parliez tout à l'heure?

Mais David Dare secouait la tête:

— Cela, me déclarait-il, c'est une absurdité!

— Parce que?

— Parce que Jim est maigre... mince, au moins!

— Comment le savez-vous? Vous le connaissez?

— Je ne l'ai jamais vu...

— On vous l'a décrit, alors?

— Je n'ai jamais parlé de lui avec personne!

— Alors, pourquoi supposez-vous qu'il soit mince?

David Dare haussa les épaules. Il me répondit d'un mot:

— C'est un jockey, mon cher!

Et je préférai ne pas insister.

Il est étrange qu'en matière d'enquête policière, il ne faille jamais rien oublier!

Un détail, en apparence insignifiant, doit être soigneusement noté dans la mémoire.

D'une minute à l'autre, il peut avoir une importance extrême.

C'était exact: ce Jim était un ancien jockey. Où a-t-on vu, jamais, qu'un jockey soit gras et gros?

— Bien! bien! fis-je. Jim n'est donc pas en question... Il faudrait alors admettre que Monette avait un autre complice? Eh bien, c'est une supposition gratuite! Rien ne vous autorise à la formuler, David Dare. Vous en convenez, j'imagine?

— Oui! fit mon patron sérieusement. Je reconnais que votre première certitude est assez impressionnante. Normalement, on ne voit pas que le mort ait pu être habillé de ces vêtements trop larges par Monette. Voyons vos deux autres certitudes?

Je me sentis quelque peu orgueilleux...

David Dare, c'était évident, venait d'être frappé par mon raisonnement. S'il se défendait de lui reconnaître une force rigoureusement probante, il n'en niait pas l'intérêt.

Alors, je repris:

— Voici une autre de mes certitudes d'innocence... Faites attention David Dare... Vous avez bien déclaré que cet homme avait été tué longtemps avant d'avoir été mis dans la caisse?

— Certainement!

— Eh bien, si Monette l'avait tué chez elle, j'imagine qu'elle se serait hâté de le mettre dans ce cercueil d'un nouveau genre. Elle attendait les déménageurs. Ceux-ci pouvaient arriver d'un instant à un autre. La voyez-vous conservant près d'elle ce cadavre, le laissant se refroidir, et le mettant, ensuite, enfin, après de longues heures, dans la caisse où on l'a retrouvé?

— Intéressant! fit, laconique, David Dare. C'est tout?

Mais j'étais lancé:

— Non, ce n'est pas tout. Vous avez également déclaré que cet homme avait été tué dans un endroit inconnu. Vous n'avez pas dit pourquoi vous pensiez cela. Mais cela innocente Monette, il me semble?

Seulement, cette fois, David Dare haussa les épaules:

— Non, dit-il, cela ne l'innocente pas du tout. Je n'ai jamais été chez elle, moi. Je ne sais pas si un parquet y a été récemment lavé. J'ignore si l'on a remué de la terre dans son jardin. Bref! il y a peut-être, chez cette petite, des traces qui établissent que le meurtre a été commis chez elle...

Et je dus baisser la tête...

J'y avais été « moi », chez Monette. Je m'étais promené dans toutes les pièces, en aidant les déménageurs à charger les caisses...

Eh bien! je devais m'avouer, qu'en me livrant à cette besogne, il ne m'était pas venu à l'idée de vérifier les planchers, ou d'examiner l'état des allées du jardin...

Je n'étais pas, en somme, capable de certifier qu'il n'y avait pas, en effet, dans l'ancienne demeure de Monette quelques-unes de ces lugubres traces que le crime, d'ordinaire, laisse après soi.

Railleurs toujours, d'ailleurs, David Dare me questionnait à ce moment:

— Cette fois, me demandait-il, c'est bien tout, François?

— Oui, c'est tout!

— Alors, ce n'est pas grand'chose. Vos trois certitudes ne prouvent rien du tout. Il est permis de les interpréter d'une façon ou d'une autre.

— Comme il est permis d'interpréter d'une façon ou d'une autre la traite dont vous me parliez tout à l'heure!

Je m'attendais à le voir protester.

Il fit, tout simplement:

— D'accord!... Oh! tout à fait d'accord!

Et puis, avec un petit claquement de langue satisfait, il repartait:

— J'espère bien que nous allons trouver dans cette forêt des certitudes qui ne se prêteront à aucune interprétation. Ce n'est pas votre sentiment, François?

Ce n'était ni mon sentiment, ni même mon espoir: j'ai déjà dit pourquoi.

La voiture d'un criminel peut s'enliser dans une forêt. Mais la voiture d'un homme parfaitement innocent n'est pas exempte de cette aventure.

Qu'allions-nous cependant découvrir, si ce n'était cela?

Précisément, les deux boys-scouts venaient de s'arrêter à quelque distance. Ils nous attendaient. Celui qui se donnait pour le chef, nous avertissait, même, d'une voix qu'il faisait solennelle:

— Nous approchons, messieurs! C'est derrière ce gros arbre...

Et je m'aperçus, à cet instant, que ces jeunes gens avaient peut-être un peu exagéré le jeu auquel ils nous invitaient à prendre part.

Nous avions fait, à travers les fourrés, un long parcours. Pour venir à cet endroit, cependant, en partant du restaurant de la Croix-de-Noailles, nous aurions pu, tout simplement, suivre la route qui franchit le chemin de fer à la gare d'Achères. Nous n'étions guère éloignés de celle-ci.

Mais était-il bien opportun de faire des reproches à nos volontaires collaborateurs?

David Dare pressait le mouvement:

— Allons! allons! faisait-il. J'ai hâte de voir...

Nous vîmes bientôt.

Nous vîmes quelque chose, d'abord, qui ne me parut pas des plus intéressants.

Il y avait là, devant nous, une de ces petites routes forestières, que la pauvreté

de l'Etat français ne permet plus d'entretenir en bon état.

Comment un automobiliste pouvait-il avoir eu l'idée saugrenue de s'engager sur un chemin pareil? Comment n'avait-il pas songé que l'embourbement y était en quelque sorte obligatoire?

Mais cette constatation, que je faisais à l'instant même, était et resterait la plus intéressante de toutes celles que nous pouvions être amenés à relever en un pareil endroit.

Car il n'y avait rien de bien remarquable dans cette route forestière.

Nettement, on distinguait, sur le bas côté, là où la voiture s'était si imprudemment engagée, les traces de deux roues qui s'étaient enlisées.

Et c'était tout!

Eh bien! cela valait-il la peine que nous avions prise pour venir?

Et qu'avait donc David Dare, qui s'était planté au beau milieu de la route, et, les mains jointes derrière le dos, examinait le sol avec une attention qui plissait son front d'une ride curieuse.

Il se redressa tout à coup:

— Dites-moi, jeunes gens, faisait-il, comment avez-vous découvert cet endroit?

— Mais, monsieur...

— Ne mentez pas!... Le mensonge est indigne d'un boy-scout! Hein?

Je vis le jeune chef pâlir quelque peu.

Et puis, il balbutiait:

— Je n'ai pas envie de mentir, monsieur. Si nous avons trouvé cet endroit, c'est, en somme, bien simple à comprendre. L'un de nous avait aperçu cette voiture enlisée. Nous sommes revenus simplement pour établir si cette voiture était bien la même que celle qui stationnait à la Croix-de-Noailles toute maculée de boue.

— Et vous avez fait la preuve de cette identité?

Cette fois, le jeune boy-scout eut un air triomphant.

— Oui, monsieur! Nous avons fait la preuve sans le moindre doute possible. Vous comprenez, les traces des pneus étaient les mêmes. L'écartement des roues correspondait aussi. Quand nous sommes sur le sentier de guerre...

— Oui, oui!... coupa David Dare, c'est très bien! Vous êtes des éclaireurs de talent!

Mais il était visible qu'il professait ces compliments d'une façon machinale. Son esprit était ailleurs. Il pensait à autre chose. A quoi?

Je le vis tout à coup se mettre à marcher pensivement. Il allait, tête baissée, jetant de droite et de gauche des regards interrogateurs.

Je fis mine de le suivre.

— Non! me cria-t-il. Restez là, François! Je ne vais pas loin!...

Il fit, en effet, une vingtaine de mètres. Il y avait là, coupant la route forestière, une autre route dont le sol était infiniment meilleur. David Dare s'arrêta à la jonction.

Ah çà! qu'y distinguait-il donc, qui l'intéressait, de telle manière qu'il se mettait bientôt à genoux sur le sol, sans souci des taches de boue, dont il enrichissait son pantalon?

Il se releva très vite. Il revint vers les boys-scouts qui, comme moi, le contemplaient ahuris.

Et ce fut une nouvelle question:

— Autre chose, jeunes gens! Avez-vous aperçu la dépanneuse ici?

— La dépanneuse, monsieur?

— Oui, la voiture de dépannage dont vous m'avez parlé? L'avez-vous aperçue auprès de cette voiture s'occupant à la tirer de cette ornière?

— Non, monsieur!

J'intervins dans le colloque. Je fis:

— Mais, voyons, David Dare, pourquoi compliquez-vous les choses? La dépanneuse n'est pas venue ici, puisque cet automobiliste l'a appelée du restaurant par téléphone?

Mais mon patron haussait les épaules.

— Qui vous a dit cela, François? C'est vous qui l'imaginez!... Elle est venue ici, au contraire... Elle y est venue bel et bien! Ses traces sont nettement marquées sur le sol. Une dépanneuse qui avait des pneus jumelés. C'est assez caractéristique, vous comprenez?

Et il ajoutait, ayant l'air de se parler à soi-même:

— Une dépanneuse certainement! Cela doit être une camionnette. La largeur de l'essieu l'indique. Et puis, les roues arrière étaient beaucoup plus chargées que les roues avant... Oui! oui!... Je ne me trompe pas!

Il ajoutait tout à coup:

— Et c'est, ma foi, significatif!

Mais je me demande encore, si personne, sauf lui, aurait trouvé ce détail « significatif »?

Après tout, il était vraiment naturel, que ce monsieur, qui s'était embourbé, ait appelé à la rescousse la dépanneuse?

N'était-ce pas elle qui l'avait tiré du mauvais pas où sa voiture se trouvait?

Et puis, une fois encore, je n'eus pas le temps de réfléchir.

David Dare était revenu vers les deux boys-scouts. Il semblait hésiter un instant. Puis, il devait prendre son parti d'une décision devant laquelle il avait d'abord reculé:

— Messieurs, déclarait-il, vous allez, tous, me prêter votre concours. Voyons! en partant de cet endroit, nous allons nous enfoncer dans les fourrés dans quatre directions

différentes. Je vous demande de ne pas vous écarter de trop. Je vous supplie, surtout, de bien regarder de droite et de gauche... J'espère que nous allons voir quelque chose d'important. Il est logique que nous le trouvions, en tout cas! Vous m'avez bien entendu, n'est-ce pas? Chacun de nous marchera droit devant soi. Si dans cent mètres, nous n'avons rien découvert, nous reviendrons ici, et nous en partirons de nouveau pour explorer un autre secteur. Vous avez compris?

Les deux boys-scouts, et moi-même, nous avions nettement saisi le désir de David Dare.

Mais tandis que les deux jeunes gens s'enthousiasmaient à la pensée de jouer un rôle actif dans la recherche, j'élevais, moi, une timide protestation:

— Dare, faisais-je, il serait peut-être bon de nous dire ce que nous devons chercher à découvrir?

— En effet! reconnut mon patron.

— Eh bien, apprenez-le-nous?

Mais alors, je reçus la réponse la plus stupéfiante du monde:

— Que je vous l'apprenne?... faisait David Dare. Eh! comment voulez-vous que je le fasse? Pour vous dire ce que vous devez chercher, il faudrait que je le sache moi-même! Du diable si je m'en doute, pourtant!

J'avoue que j'en restai sans parole...

Ainsi, ce maudit David Dare nous envoyait à la recherche de quelque chose qu'il ne soupçonnait même pas?

Mais c'était une plaisanterie, cela?... Mais c'était un enfantillage?

Je crois que mon patron lisait à livre ouvert dans mes pensées. Il continua:

— Naturellement, je sais qu'il y a quelque chose à trouver. Mais je ne sais pas exactement quoi! Tout ce que je peux vous dire, c'est que c'est très important!... C'est que c'est infiniment grave!

Il parlait d'une voix sérieuse. Il n'avait pas du tout, justement, l'air de plaisanter...

On sentait que sa conviction était profonde. Nous devions toucher à un instant décisif, à l'un de ceux où les enquêtes policières s'orientent définitivement.

Je concluais au nom des deux boys-scouts et de moi-même:

— Soit!... marchons!

Il n'y avait rien d'autre à dire...

Quand on se sent dépassé par la pensée d'un chef, il reste à lui obéir passivement, à être entre ses mains, suivant la règle antique: perinde ac cadaver...

Je me mis donc à obéir comme un cadavre.

Je partis, droit devant moi, et je jetais de droite et de gauche, on peut m'en croire, des regards interrogateurs.

Qu'allais-je apercevoir!

Et serait-ce moi qui aurait l'honneur de cette découverte que David Dare semblait nous promettre, sans cependant pouvoir préciser en quoi elle consisterait?

J'avais à ma droite l'un des boys-scouts, à ma gauche David Dare. L'autre boy-scout marchait à la droite de mon patron.

D'abord nous fûmes assez près les uns des autres. Puis, comme il était fatal, nous commençâmes à nous écarter tant soit peu. Il y avait des fourrés plus épais les uns que les autres qui nous obligeaient à un détour. Il y avait aussi des fossés où croupissait une eau stagnante.

Brusquement, un ordre retentit, lancé par David Dare:

— Stop!... Nous sommes assez loin. Nous allons nous rabattre vers notre point de départ. Mais il est inutile de faire le chemin pour rien, que chacun de nous glisse sur la gauche en me suivant. Ainsi, nous allons explorer un nouveau secteur de la forêt...

La manœuvre était assez simple...

Le boy-scout qui avait représenté l'aile droite marchante de notre troupe, venait prendre place à quelque cinq ou six mètres de l'endroit où s'était arrêté l'autre boy-scout qui avait figuré l'aile gauche. Chacun de nous de la sorte se retrouvait dans la même position par rapport aux autres, mais, en revenant vers le point où la voiture s'était embourbée, effectuait un chemin différent.

Et nous repartîmes...

Rien encore!

Je crois que je suis tenace dans les entreprises que je m'efforce de mener à réalisation. Tout de même, je pense qu'à l'instant où nous nous retrouvions tous, bredouilles, à notre point de départ, j'aurais abandonné cette recherche vaine dans la forêt.

Quelque chose, en effet, me choquait dans ces allées et venues...

J'ai l'esprit logique.

Eh bien! il me semblait profondément absurde de chercher, au hasard, sans même savoir ce qu'il convenait de découvrir!

Mais David Dare n'a point exactement la même formation mentale que moi. S'il est logique — lui aussi — il est encore capable — et c'est parfois un avantage — d'une certaine fantaisie...

Je ne sais si je me fais entendre? Je veux dire que sa ténacité se mélange d'imagination. Ceci l'empêche de jamais se rebuter devant une tâche vaine. Il s'assure toujours que la seconde d'après le succès va le récompenser!

— Repartons une troisième fois! commandait-il. Tant que nous n'aurons pas fait le tour de l'horizon complet, il ne faudra pas parler d'échec!

Et nous recommençâmes notre manœuvre...

Les boys-scouts faisaient mon admiration. Il est réel que ces petits guides de la forêt arrivent à une formation toute particulière. Ils ont l'habitude des recherches. Je ne vais pas jusqu'à dire qu'ils sont capables de lire à livre ouvert les traces inscrites sur le sol, mais je proclame hardiment qu'ils savent voir ce que d'autres n'apercevraient pas.

Le plus jeune, « l'homme », déclarait soudain:

— On a marché par ici...

— Oh! oh!... fit David Dare. Suivez les pas!

Quelques secondes se passèrent...

Puis, le jeune homme avertit de nouveau:

— Il y a eu deux personnes qui ont passé par là! Les traces sont profondément enfoncées. Ces personnes-là ont été de droite et de gauche. Elles paraissaient chercher quelque chose...

— Comme nous! fis-je, sur un mode ironique qui n'était pas exempt d'un peu de moquerie.

— Avançons!... avançons!... ordonna encore David Dare.

Et le boy-scout, pour la troisième fois, nous arrêta:

— Voilà un grand trou carré... C'est piétiné tout autour...

Alors, à ma stupéfaction profonde, j'entendis David Dare pousser un rauque juron.

— Tonnerre de bon sang!... Ce qu'il fallait trouver!

Il commanda encore:

— Ralliement!... Rejoignez-moi, tous!

Et il se précipitait vers le boy-scout dont on devinait mal la silhouette parmi les fourrés épais.

Le jeune homme était arrêté, en effet, au bord d'une sorte de trou qu'il avait merveilleusement défini: un trou carré...

Il s'agissait de quelque chose d'assez profond. Il ne devait pas y avoir longtemps que l'on avait creusé cela: l'état de la terre, sa couleur, en témoignaient.

David Dare, pensivement, examinait les lieux.

Et j'avoue que je me sentis glacé d'épouvante, quand je l'entendis qui murmurait tout à coup:

— La tombe!... Oh! c'est évident: voilà la tombe que l'assassin avait préparé... C'était là qu'on pensait ensevelir le cadavre! Ah! crapule!

Il semblait se parler à lui-même. Mais nous l'avions tous entendu!

Les deux jeunes boys-scouts avaient un peu pâli. Moi, j'avais l'impression d'être blême.

Ce trou creusé dans le sol, ce trou que David Dare appelait « tombe », matérialisait en quelque sorte, le crime à nos yeux...

Aucune discussion n'était plus possible, si David Dare avait deviné juste...

Et déjà, habile aux déductions, entraîné à deviner la vérité encore à demi manifeste, je comprenais ce qu'il inventait mon patron:

L'auto, chargée du cadavre et de la caisse tragique, était venue dans cette route de forêt, pour s'approcher de cette tombe. C'était là, dans ce trou, dans cette fosse, que l'assassin avait prémédité d'enfouir sa victime...

Et puis, il avait changé d'avis.

Peut-être l'enlisement de la voiture n'y était-il pas étranger?

Je me figurais la scène...

J'inventais l'homme avec son lugubre colis, s'épouvant de sentir le sol s'agripper aux roues de son auto et l'empêcher d'aller plus loin...

N'était-ce pas quelque chose qui avait une grandeur tragique? Cela ne faisait-il pas penser au Destin antique?

La terre de la forêt avait en quelque sorte pris au collet l'assassin! Elle n'avait pas voulu recevoir le cadavre! Elle s'était refusée au dépôt abominable qu'on prétendait lui faire!

Oui!... Oui!... On peut sourire...

Mais, devant ce trou profond, ce trou où un crime avait failli s'achever, mon imagination se donnait libre cours et me retraçait l'abominable possibilité.

David Dare, lui, était, au contraire, très calme.

— C'est merveilleux! décidait-il. Je pense que la pelle ou la pioche n'est pas loin?

Il semblait, en quelque sorte, être doué de seconde vue. Il n'avait pas parlé, en effet, que les deux boys-scouts se mettaient à tourner en rond autour de la tombe, s'éloignant progressivement.

L'un d'eux avertit tout à coup:

— Voilà une pioche!

L'autre, trois minutes plus tard, annonçait:

— Voici une pelle!

Nous étions comblés!

La découverte de ces deux outils n'était pas, en effet, sans importance. Pourquoi les aurait-on abandonnés là, si l'on n'avait voulu, coûte que coûte, s'en défaire?

Des travailleurs ordinaires, des travailleurs qui n'ont rien à cacher, ne jettent pas dans les fourrés de la forêt leurs pelles ou leurs pioches!

David Dare commanda:

— Ne touchez à rien surtout?

Peut-être pensait-il aux empreintes digitales, qu'il serait possible de relever sur les manches de ces instruments?

Le fait est qu'il n'alla pas même les voir. Il se tournait vers moi.

— François, je pense, que vous avez compris, maintenant? Toute la machination est claire!

Alors, je haussai les épaules...

Oh ! je ne me fais pas meilleur que je ne le suis. Oh ! je suis prêt à reconnaître ce que sont les défauts de mon caractère.

Eh bien ! depuis l'arrivée de David Dare, j'éprouvais à l'endroit de mon patron des sentiments qui n'étaient rien mois qu'amicaux...

Il me traitait, en somme, avec un dédain manifeste...

Il ne daignait même pas me mettre au courant de ses intentions !

S'il faisait appel à ma collaboration, c'était, en quelque sorte, en qualité de manœuvre !... Pas une fois, il n'avait sollicité mon avis, éprouvé le besoin de prendre mes conseils...

Et puis, aussi, manifestement, il cherchait une revanche à l'occasion de l'intimité que j'avais nouée avec Monette de Cesco.

N'avait-il pas, lourdement, insisté sur la bien pardonnable colère que la jeune femme avait manifestée à mon endroit, quand, une minute, dans le désarroi de ses pensées, elle avait dû admettre que j'étais pour quelque chose dans la sinistre aventure ?

Alors, justement parce que je ne me fais pas meilleur que je ne le suis, j'éprouvais, à mon tour, à l'endroit de David Dare l'envie dévorante de lui infliger une petite leçon.

Et il y avait déjà quelques instants, que, cette leçon, j'étais certain de la lui faire entendre, et de la façon la plus formelle et de la manière la plus cinglante, tout à la fois !

« — Ah ! ah !... mon bonhomme », pensais-je à part moi, « tu t'imagines triompher !... tu crois que tu es sur une piste chaude !... Eh bien ! je me charge de remettre à zéro ton orgueil ! Il te faudra reconnaître que tu t'es conduit comme un sot... comme un étourdi tout au moins ! Et que rien des hypothèses que tu échafaudes ne peut tenir debout ! »

Oui, je me disais cela depuis quelques minutes...

Et je crois bien que de nombreux lecteurs et surtout de nombreuses lectrices ont déjà deviné ce qui me permettait d'avoir cette triomphante certitude de la revanche prochaine...

Est-ce que David Dare ne commettait pas, en effet, la pire des étourderies, en ce moment ?

Est-ce qu'il n'y avait pas un détail, parfaitement assuré, merveilleusement prouvé, qui empêchait de façon absolue qu'il ait raisonné juste ?

Mais il ne me semblait pas que le moment était venu encore de parler.

La vengeance se mange froide...

Par une analogie que chacun comprendra, j'estime que les revanches doivent se prendre dans un calme total...

Alors, benoîtement, faisant taire mes certitudes, j'interrogeai :

— Si je comprends, David Dare ? Je comprends, au moins, ce que vous inventez...

— C'est-à-dire ?

— Eh bien ! vous supposez que le cadavre se trouvait dans la voiture Peugeot qui s'est embourbée sur la route ?... Vous croyez qu'elle s'était engagée dans cette route forestière pour s'approcher de cette tombe, où l'assassin voulait jeter le corps de sa victime ?... Vous déduisez que, s'étant embourbé, il a dû faire appel à un dépanneur, et que, ne pouvant ainsi se débarrasser du corps, il l'a emmené avec lui jusqu'au restaurant de la Croix-de-Noailles, où, voyant les voitures de déménagement stationner à l'abandon, il a eu l'idée de prendre la caisse, de la mêler aux affaires de Mlle de Cesco, et de se décharger ainsi de son encombrant fardeau ?... C'est bien cela ?

David Dare s'inclina ironiquement :

— C'est tout à fait cela !... Mes félicitations, François ! Vous avez parfaitement deviné ce que j'avais rendu manifeste ! Et même vous pourriez ajouter autre chose...

— Quoi donc ?...

— C'est que toute cette manœuvre établit la préméditation !

— Parce que ?

— Parce que, quand on tue un homme, ce n'est pas par hasard que l'on trouve une caisse sous sa main pour y jeter son corps... Et ce n'est pas par hasard, davantage, que l'on dispose d'une pelle et d'une pioche pour aller creuser un trou en forêt... J'imagine que vous êtes d'accord avec moi ?

Il triomphait insolemment !

David Dare est, d'ordinaire, un personnage qui aime la modestie. Je dois reconnaître que je ne l'ai jamais vu faire étalage de ses succès, non plus que se complaire aux félicitations que certaines personnes se croient tenues de lui adresser...

Mais il en allait autrement ce jour-là !

Mais, parce qu'il avait trouvé gentille notre voisine d'Andrésy, parce qu'il était jaloux des avantages que j'avais obtenus dans le flirt engagé, je le sentais agressif, et — si l'on veut me permettre cette expression — « sorti de son caractère ! »

Est-ce que, tout en me parlant, il ne jetait pas un coup d'œil furtif, aux deux boys-scouts qui nous écoutaient bouche bée ?

Un bien pauvre public, cependant, pour plastronner !

Est-ce que l'opinion de ces gamins comptait ? Est-ce que David Dare ne faisait pas preuve, même, d'une impardonnable légèreté, en prenant à témoin de confidences graves, deux enfants qui ne pouvaient en mesurer l'importance ?

J'ai dit quels étaient mes défauts. J'ajouterai une confession nouvelle. Parmi ceux-ci, il convient d'ajouter l'emportement...

Je suis très capable de me mettre en colère. D'ordinaire, cela ne se voit pas. Mais il ne convient jamais de me pousser à bout! Alors, moi aussi, je suis capable de certains actes qui relèvent de la démence...

Ce fut ce coup d'œil jeté aux deux boys-scouts qui me mit hors de moi! Il constituait, à sa façon, bien que l'image soit incontestablement hardie, la goutte d'eau qui faisait déborder le vase!

Et je résolus, à l'instant même, de rabattre le caquet de David Dare...

Oh! cela n'allait pas m'être difficile! Je n'avais qu'à prononcer une phrase, une petite phrase bien courte...

Et il lui faudrait se frapper la poitrine, faire son mea culpa, reconnaître qu'il était d'une outrecuidante légèreté, quand il se montrait à ce point affirmatif!

Je pris un temps. Il me fallait savourer d'avance son étonnement, sa confusion...

Ah! c'est un plaisir délectable que de se permettre, une fois par hasard, d'établir sa personnelle valeur, au détriment de celle d'un ami, qui, précisément, depuis quelques instants, ne vous traite pas avec amitié.

Je pris donc un temps. Je fis exactement ce que font les acteurs quand ils préparent un auditoire à quelque réplique à effet...

Et puis, sans hausser la voix, sans même regarder David Dare, en détournant les yeux, au contraire, en feignant de chercher dans mon porte-cigarettes celle de mes gitanes que j'allais fumer, je remarquai:

— Oui!... Oui!... j'ai parfaitement compris ce que vous pensiez, David Dare! Mais...

— Mais, quoi?

— Mais je n'ai pas compris cela, moi!...

— Tiens! tiens!...

— C'est comme je vous le dis.

— Vous n'acceptez donc pas ma thèse?

— Non! Je ne l'accepte pas du tout... Oh! pas du tout!

— Et l'on peut savoir pourquoi?

— Oh! vous devez le savoir, David Dare? Vous êtes si bien capable de réflexion! Et je n'ignore pas que vous n'oubliez jamais rien...

Cette fois, je le regardai en face...

Chacun de mes mots le touchaient. Je le voyais tressaillir, frémir, se crisper...

Il avait, tout à l'heure, avec un calme parfait énoncé des convictions absolues. Maintenant, le doute entrait en lui!

Je savais si bien ce qu'il pensait!

Il se disait:

« — Ah çà! Quel lièvre cet animal de François a-t-il donc découvert? Que va-t-il me sortir, qui ruinera ma thèse? Tout de même, je suis certain de mon fait! »

Mais ce n'était déjà plus exact!... Il n'était plus certain de rien du tout, ou, du moins, il était certain que j'allais prononcer des mots qui l'obligeraient à se rétracter.

Sa voix, ironique par un effort de volonté, mais changée cependant, chargée d'inquiétude, résonna:

— Alors, on peut savoir ce que j'ai oublié?

— Oh! fis-je négligemment, tout simplement ceci... C'est qu'il y a une impossibilité absolue à ce que le dîneur de la Croix-de-Noailles soit l'assassin!...

— Par exemple!

— Mais si! Et c'est très simple!... Cette culpabilité tient, n'est-ce pas, au fait que l'homme chargeait la caisse tragique dans sa voiture?...

— Evidemment!

— Eh bien, je crois que la caisse n'a jamais pris place dans la voiture!

— Parce que?

— Parce que c'est impossible!

— Impossible! Et, pourquoi?

Il n'était plus question d'amitié entre nous. Le ton de cette réplique l'établissait. C'était presque un ennemi qui m'interrogeait!

Ah! ah!... la belle aventure!... François, le brave François, qui se permettait de contredire son patron?

Je fis, plus doucement encore, d'une voix presque compatissante, de celle que l'on prend pour plaindre les grands malades, les moribonds, ceux que les médecins abandonnent:

— Mon pauvre David Dare, nous savons quelle était cette voiture... C'était une Peugeot! Une 302! Eh bien! vous savez comment sont faites les 302?

— Et après? me jeta David Dare.

— Alors, continuai-je, du même ton patelin, vous savez que les portières de ces voitures sont beaucoup trop étroites pour qu'une caisse aussi volumineuse puisse être chargée à l'intérieur! Je crois que c'est définitif?

Je le regardai bien en face...

Or, pendant une seconde, j'eus le sentiment net, que j'avais la victoire!

Il touchait les épaules...

Cette remarque que je faisais n'admettait, évidemment, aucune réponse.

Si les portières d'une voiture sont trop étroites pour qu'on puisse y faire passer une caisse, il est bien évident que cette caisse n'a jamais pu être portée par cette voiture!

Et puis, soudain, je vis dans les yeux de David Dare une flamme nouvelle s'allumer.

Oh! il avait mis cinq secondes à se redresser, à encaisser le coup que je venais de lui porter...

Mais ces cinq secondes n'étaient pas achevées que je savais la vérité...

Ce n'était pas lui qui touchait les épaules! C'était moi!

A cet argument — que je trouvais encore irréfutable — David Dare avait inventé déjà une réponse foudroyante!

Je me tus. Il se taisait pareillement. Et puis, tout à coup, je le vis qui souriait:

— Bravo, François! Très bien!... Vous venez de me porter une botte qui m'a fait mal. J'accuse le coup!... Seulement...

— Seulement? balbutiai-je.

Il continua tout tranquillement:

— Seulement, je ne vous croyais pas si bête que cela!... Vous n'avez pas pour deux sous d'intelligence, mon pauvre ami! Vous dites des absurdités avec une conviction qui impressionne... Si vous étiez un peu plus observateur, vous ne traiteriez pas vos aînés d'étourdis! Voilà!

Il se mit à rire franchement.

Eh bien! j'appris à cette minute, ce qu'est la lâcheté humaine, même dans les cœurs jeunes.

A côté de nous, les deux boys-scouts, qui n'étaient évidemment pas de taille à prendre part dans la discussion, s'étaient mis à rire, eux aussi!

Etait-ce donc qu'ils trouvaient plaisant d'écouter les phrases impolies que se permettait David Dare?

Etait-ce donc que je faisais piteuse mine et que mon attitude donnait, en effet, à rire?

J'avoue qu'il y avait tempête dans mon âme.

Je me répétais:

« — Les portières ne pouvaient pas permettre de passer la caisse! Donc, la caisse n'a jamais été à l'intérieur de la voiture. Ça, c'est définitif!... c'est absolu!... Je défie quiconque... »

Mais en même temps que j'essayais de porter un défi universel sur un point qui, selon moi, ne permettait pas la discussion, je cherchais avec une avidité effroyable ce que David Dare avait pu inventer pour écarter l'objection formidable que je venais de soumettre à son hypothèse.

J'avoue que je ne trouvais rien..

Sans doute, des lecteurs ou des lectrices sont plus habiles que moi?

Sans doute, ils savent ce que pensait David Dare à cet instant?

Je ne crois pas, en revanche, qu'ils comprendront ce que signifiait l'ordre nouveau que m'adressa mon patron.

— Tenez, faisait-il, laissons cela! Vous allez m'aider, mon cher François... Je vous confie mon veston...

Il l'enlevait d'un geste vif.

Alors, qu'il commençait à faire frais sous les ombrages, car l'après-midi s'avançait et se terminait, il se mettait en bras de chemise et ce veston qu'il venait d'ôter, ce veston dont il ne vidait point les poches, il me le tendait:

— Prenez garde! me recommandait-il. J'ai laissé mon trousseau de clés dans la poche droite, et mon écrin à cigarettes dans ma poche gauche. Tâchez de ne pas me semer tout cela dans la boue, hein?

Il parlait d'un ton joyeux et moqueur.

On sentait que l'angoisse que mon intervention avait déclenché en lui, n'avait pas duré plus que quelques secondes... Et de nouveau, je me disais qu'il se persuadait avoir trouvé la bonne solution!

Alors, je fis, sèchement:

— Je suis peut-être un imbécile, Dare, mais en tout cas, je suis un homme soigneux!

— Exact! confirma David Dare. Soigneux!... Je vous accorde cette qualité! Mais vous n'êtes surtout pas observateur!

Alors j'éclatai...

C'était la seconde fois qu'il employait ce mot. Cela signifiait qu'il y avait quelque chose à observer. Mais, quoi?

Nous étions revenus près de la fosse Je jetais des regards éperdus de tous côtés. Je me disais — et c'était parfaitement rationnel:

« — David Dare s'est mis en bras de chemise pour accomplir quelque exploit pénible. Bien! Cet exploit est motivé par ce que je ne vois pas. Qu'y a-t-il donc à voir? »

Je le demandais d'un ton que je fis volontairement ironique:

— Vous plairait-il de m'ouvrir les yeux?

— Oh! pas la peine! railla mon patron. Ils sont suffisamment grands. Seulement, vous ne pensez pas que l'espace a trois dimensions...

Et je n'étais pas revenu de mon étonnement, qu'il achevait:

— Il ne vous est pas défendu de lever la tête, François!

Je le fis incontinent...

Hélas! j'aurais beau m'en défendre, j'avoue que la vérité m'oblige à confesser que je levais en vain la tête...

La forêt de Saint-Germain n'a rien de particulier...

Elle ressemble, je le pense, à toutes les forêts du monde...

Cela fait qu'en levant la tête, on aperçoit une voûte formée de branchages où poussent des feuiles vertes, plus ou moins grandes suivant la saison. Par delà ces branchages, il y a le ciel...

Ce n'était tout de même pas la forme des nuages que David Dare m'invitait à contempler?

Je fis, plus sèchement encore:

— Vous êtes peut-être très spirituel... ou peut-être, même, très clair!... Mais j'ai l'esprit obtus. Je continue à ne pas comprendre!

— Et moi, fit David Dare, je me prépare à commencer à agir. Levez toujours la tête, François! Il faut de longues heures d'observation pour attraper un torticolis!

C'était toujours la même ironie...

C'était toujours cette même façon de vous dire, de telle manière qu'on ne pût les comprendre, des explications ahurissantes.

Je fis:

— Eh bien! agissez donc!... Et je lève la tête! La vérité tombera peut-être du ciel?

— Tendez-lui les bras! fit tranquillement David Dare. Prenez garde qu'elle ne se tue. C'est une personne fragile...

Il était toujours — on le voit — de la plus parfaite des humeurs...

Oh! le crime, l'angoisse, la pensée des responsabilités qui pesaient sur ses épaules, ne suffisait pas à le troubler!

Cet homme est doué d'un caractère étrange, il va droit à son but comme y va le boulet qu'a lancé le canon. Inutile, pour lui, de s'attarder à des considérations de délicatesse! Inutile de s'embarrasser de scrupules!

Il est policier. Il fait son métier. Cela lui suffit... Et je gage qu'au milieu des aventures les plus sinistres, son esprit est tranquille, sa conscience est paisible.

Il se taisait, cependant. Je me taisais de mon côté. Les deux boys-scouts continuaient de nous fixer avec des yeux arrondis où passaient, tour à tour, des reflets d'admiration et des éclairs de moquerie.

La jeunesse n'est pas responsable de ses sentiments. Elle se range d'instinct, du côté de la force. David Dare, visiblement, me rabrouait. Alors, les deux garçons se mettaient de son parti...

Pour moi, je pensais plus que jamais:

« — Allez toujours, mon cher!... Ce n'est pas en regardant en l'air que vous élargirez les portières d'une 302!... Çà, je vous en défie! »

Et je ne devais savoir que bien plus tard, que c'était précisément parce qu'il m'invitait à regarder en l'air, que David Dare allait arriver à ce résultat surprenant!

Lui, d'ailleurs, baissant la tête, examinait ses chaussures. Je l'entendis qui grommelait:

— Dommage! Je vais les esquinter... Avec cela, elles me plaisaient beaucoup, et elles étaient toutes neuves... Bah! il faut ce qu'il faut?...

Il eut presque un ton grandiloquent, pour murmurer encore.

— Adieu, mes beaux habits!... adieu l'ordonnance correcte de mes vêtements!... Monette, vous me trouverez très mal habillé, ce soir?.. Je vous ferai peut-être honte? Bah! vous serez avec un homme mal habillé... mais vous serez aussi avec David Dare!

Et il avait le toupet d'ajouter:

— N'est-ce pas François?... Ceci compense cela?

— Je ne réponds pas à ceux qui divaguent! fis-je.

Un éclat de rire fut la seule réplique que j'obtins.

David Dare, d'ailleurs, allait feindre d'oublier complètement ma présence. Il « agissait » ainsi qu'il me l'avait annoncé. Mais que ses agissements étaient donc imprévus!

S'éloignant de la fosse béante dans le sol, s'éloignant de cette fosse que je ne pouvais regarder sans frémir et qu'il considérait, lui, avec une totale impassibilité, il se rapprochait d'un arbre, dont je serais bien embarrassé de désigner l'essence. C'était en tout cas, un arbre au tronc mince et assez élevé. Ses branches se perdaient dans l'infini de la voûte forestière.

— Allons-y! grommelait David Dare.

Et il empoignait le tronc à bras-le-corps, et il commençait de se hisser!

David Dare a mon âge à peu près. Je pense qu'il doit approcher de la trentaine. Peut-être est-il plus jeune? Mais cela importe peu!

Passés quinze ans, je trouve grotesque de vouloir grimper aux arbres. Que diable! il est un temps de la vie où il est inexcusable de dénicher des oiseaux!

Mais était-ce bien pour dénicher des oiseaux qu'il grimpait le long de cet arbre?

Il y grimpait — en tout cas — de façon fort leste et je ne puis m'empêcher, moi qui suis sportif à ma façon, de l'en admirer.

Il n'avait pas l'air de faire effort! On aurait dit qu'il ne se blessait point les mains, et qu'il ne s'écorchait pas les genoux, cependant que souple, agile, il progressait d'instant en instant.

Par exemple, le torticolis dont il m'avait parlé, risquait fort de m'atteindre, avant que j'aie compris ce qu'il allait chercher dans les branches hautes!

Il venait de les atteindre... Il se hissait encore... Et puis, cessant de monter tout à coup, voilà qu'il s'avançait justement sur une branche, qui, mince et flexible, menaçait de plier sous son poids...

Je ne suis pas méchant. Le danger était à ce point manifeste que j'en oubliais sur l'heure mes rancunes:

— Attention! m'écriai-je. Vous êtes trop lourd!... Et la branche est déjà cassée!

Du sommet de l'arbre, une voix déformée par la distance m'arriva:

— Vous dites que la branche est cassée!

— Oui ! On le dirait !... A quelques centimètres devant vous...

— Tiens !... tiens !... Vous avez donc vu cela François ?

David Dare s'était en quelque sorte mis à plat ventre. Avec l'agilité consommée d'un gymnaste, il se couchait sur la branche, progressait encore, tendait le bras :

— Vous avez vu cela ! faisait-il, tout en palpant la branche d'arbre. Eh bien ! ce n'est pas mal !... Seulement, tout de même, vous n'avez pas vu ce qu'il y a exactement. La branche n'est pas cassée, mon cher ! Elle est à demi cassée — c'est tout autre chose !...

Et je m'aperçus que, se redressant, il s'apprêtait à descendre...

Ma stupéfaction s'augmentait, cependant !

Comment diable David Dare s'était-il avisé d'examiner les branches des arbres qui nous surplombaient ?

Et quelle importance pouvait-il y avoir à ce que l'une d'elles fût à demi cassée ?

Et était-il plus remarquable, qu'elle fût à moitié cassée ou qu'elle le fût tout à fait ?

Il y a des moments où les évidences les plus absolues vous demeurent incompréhensibles...

Si l'état de cette branche avait une importance quelconque dans l'enquête policière que nous menions, je devais m'avouer que je n'étais pas capable de m'en apercevoir.

Oh ! j'ai bon caractère ! Quand j'ai fait une faute, je ne manque pas de le reconnaître... A toutes les lignes, le lecteur peut s'en apercevoir : je me confesse et j'avoue !

Lorsque David Dare, dégringolant de son arbre, se retrouva de nouveau devant moi, je n'eus pas une hésitation à lui exprimer mes sentiments :

— Vous êtes extraordinaire ! murmurai-je. C'est cette branche que vous avez été examiner là-haut ?

— Oui ! Naturellement.

— Naturellement ? Vous trouvez que c'est naturel ? Que vous a donc appris cet examen ?

— Je vous l'ai dit... Que la branche était à demi rompue.

— Eh bien, cela signifie quoi ?

Mais si je parlais en toute sincérité, si je n'avais plus envie, ni de railler, ni d'ironiser, si j'étais prêt à reconnaître ma défaite, dans la rivalité qui nous avait opposés, David Dare et moi, en ce coin de forêt, mon patron n'était pas prêt, lui, à déposer les armes !

— Bah ! bah !... faisait-il. Comme si j'avais besoin de vous expliquer ce que vous avez certainement compris déjà ? François, allons-nous-en !... Voyons ! quel est maintenant le chemin le plus court ?

— Pour revenir ? interrogeais-je.

— Certainement...

— Nous n'avons qu'à suivre la route tout droit...

— Alors, nous partirons de l'autre côté ! Je crois qu'il y a le téléphone au Camp militaire. J'obtiendrai bien que l'on me permette de m'en servir ?

C'était, pour moi, un nouvel étonnement...

Avant de regagner le restaurant, David Dare entendait téléphoner. Seigneur ! qui pouvait-il donc appeler au bout du fil ? Quel résultat lui fallait-il donc obtenir, avant de rejoindre la Croix-de-Noailles ?

Il n'allait pas, tout de même, demander à la Sûreté des renseignements sur les branches cassées dans la forêt de Saint-Germain ?

Nous marchâmes en silence...

J'avais pris mon parti de l'aventure. Je trouve qu'il est sot de s'obstiner dans une mauvaise humeur qui ne mène à rien. J'étais dans les meilleures dispositions d'esprit.

Mais David Dare, lui, m'apparaissait infiniment renfrogné !

Les deux boys-scouts, cependant, nous accompagnaient toujours... Ils ne nous précédaient plus, les pauvres garçons. Ils nous suivaient ! Je ne voudrais pas faire une offense à leur jeune orgueil, mais j'imagine qu'ils commençaient à tirer un peu la jambe ?

Vingt minutes d'une marche précipitée nous amenèrent au camp. Devant nous, la sentinelle s'avança :

— Vous demandez, messieurs ?

Et David Dare parlementa...

Il nous avait éloignés d'un geste. Cela signifiait que nous n'étions pas admis à l'accompagner et que notre présence n'avait aucun intérêt pour lui...

Le poste appelé, d'ailleurs, déléguait un factionnaire pour l'accompagner. David Dare disparut parmi les baraquements...

Et du temps passa !...

Les deux boys-scouts et moi nous nous étions assis sur le rebord de la route. Les deux jeunes gens m'interrogeaient :

— Alors, monsieur, me demandait le chef, nous avons aidé à trouver la vérité ?

— Infiniment ! dis-je.

— Et Monsieur David Dare est satisfait de nos offices ?

— Lui, je ne le sais pas. Mais moi, je vous l'affirme !

— Vous croyez, alors, monsieur, que nous pouvons lui demander une attestation sur notre livret de guide ?

— Je suis tout prêt à vous la donner...

— Oh! mais non! protestait le plus âgé des deux boys-scouts. C'est lui qui doit signer cela. De vous, cela n'aurait pas de valeur, vous comprenez?

Je ne compris pas du tout...

La jeunesse me fait l'effet d'être prétentieuse. Elle est toujours prête, d'autre part, à saluer les puissants du jour, sans se demander si ces puissants ne sont pas, tout simplement, des hommes que le hasard met, pour un petit temps, à la première place...

Je pensais à part moi, en écoutant la réponse dédaigneuse du jeune scout:

« — Mon petit ami, tu n'as pas compris l'argument des portières! »

Et je me repêchais, je me sauvais, moi-même, du désespoir, en pensant, en effet, à cet argument des portières!

La caisse était trop grande pour pénétrer à l'intérieur d'une 302-Peugeot...

C'était une chose sûre!

Tant que David Dare n'aurait pas escamoté cette difficulté, ne tenais-je pas le bon bout, quand je soutenais que son hypothèse ne valait pas d'être retenue?

Mon patron fut absent plus de vingt minutes. Enfin, il revint.

Mais, décidément, c'était un homme étrange, et dont l'audace avait des aboutissements imprévus...

Quand il reparut à nos yeux, il n'était plus à pied! Il se prélassait dans une torpédo, que conduisait un soldat casqué.

Ah çà! Il avait si bien séduit le capitaine du Camp qu'on lui offrait une voiture?

Je dois reconnaître qu'il la fit stopper, cette automobile, à notre hauteur.

— Allons, montez, François! invitait-il. Montez aussi, mes enfants!... On nous reconduit à la Croix-de-Noailles. Pas la peine de perdre notre temps à faire ce chemin à pied...

Et la voiture s'envola.

Les jeunes soldats ne sont, après tout, rien autre chose que des boys-scouts majeurs. Je pense que celui qui nous pilotait savait qu'il avait l'extrême honneur d'emmener à son bord David Dare?

Alors, cela l'excitait, ce garçon!

Si sa voiture avait été aussi rapide que celle de mon patron, nous aurions, une fois encore, connu les joies du 140 à l'heure...

Plus modestement, le torpédo militaire devait plafonner aux environs de 80. Ce fut donc à 80 kms à l'heure que nous prîmes le virage des Loges...

Eh bien, ce fut une forte émotion!

Mais cette émotion n'était pas comparable à celles que j'allais goûter dans le petit restaurant de M. Vallabert...

CHAPITRE VI

Avant la tragédie, il y eut cependant la comédie, et je crois que ceci mérite d'être raconté... On ne saurait, en effet, vivre l'esprit toujours tendu. Le cœur humain est ainsi fait, qu'il a besoin de délassement...

Et puis, comment présenter des faits, en éliminant les uns au profit des autres? J'estime qu'il faut tout dire, ou, alors, garder un silence absolu.

Non! Puisque j'ai entrepris de peindre les faits et gestes de David Dare, je ne saurais choisir entre les événements dont je fus le témoin. Je les raconte dans l'ordre où ils se produisirent.. Je juge d'ailleurs qu'il n'en est pas un qui soit indifférent à l'intelligence de cette aventure.

Notre voiture n'avait pas stoppé à la Croix-de-Noailles, que, déjà, je l'avoue, un sourire fleurissait sur mes lèvres.

C'est que le spectable que nous pouvions contempler était en tous points charmant...

Habile commerçant, qui ne perdait jamais le souci de son négoce, Vallabert avait à merveille profité de notre absence.

Sur le terrain, gazonné et fleuri, qui s'étend devant la grande salle de son restaurant, des parasols s'étaient, comme par miracle, épanouis. Eh bien! sous l'un d'eux, une fort charmante société devisait presque gaiement...

J'aperçus le Capitaine de gendarmerie, renversé dans un fauteuil, et conversant galamment avec Monette de Cesco!

Le Commissaire de police, d'ailleurs, se montrait de tout aussi bonne compagnie: il était debout, ce magistrat...

Et il beurrait, avec une activité débordante, les toasts que l'on venait d'apporter et qui accompagnaient un thé fort élégamment servi.

Ah! la magistrature et la gendarmerie mettaient à profit les minutes de loisir que nous leur laissions!

N'était-ce pas charmant, aussi bien, de prendre le thé dans ce décor champêtre? Et Monette de Cesco n'était-elle pas une invitée qu'il était plaisant d'avoir à ses côtés?

Je pensais, à part moi:

« — Si j'ai perdu la partie, il se pourrait bien que David Dare ne la gagnât point, lui aussi! »

Elle semblait joyeuse la jeune femme... Toute trace d'angoisse ou d'inquiétude avait disparu de son front. Que lui racontait le capitaine Henri?

Elle était prête à rire! Et cela se voyait au frémissement de ses lèvres rouges! Et cela se devinait à contempler son petit nez retroussé, ses yeux pétillants, et jusqu'à son petit chapeau coquettement posé de travers...

Notre apparition changea la scène du tout au tout.

Je crois que ces convives en étaient arrivés à oublier le motif qui motivait leur rencontre? On avait emporté le mort... David Dare avait paru innocenter la jeune fille... Il s'était chargé de toutes les difficultés redoutables de l'enquête... Parbleu! la vie était belle... Et cette petite femme était vraiment délicieuse...

Oui, mais David Dare revenait!

Oui, mais aux côtés de David Dare, je me dressais!

Je n'avais cerainement pas la figure souriante, et je ne devais pas inspirer l'envie de rire...

D'ailleurs, nous n'avions pas sauté de la voiture militaire que le Capitaine de gendarmerie et le Commissaire de police, abandonnant la table qu'ils entouraient l'instant d'avant, se précipitaient vers nous.

Ils avaient, au même moment, je puis l'assurer, changé de mine!

Pour Monette, tous les sourires! Pour nous, des visages rébarbatifs et qui témoignait d'un mécontentement visible.

Le Commissaire de police parla le premier:

— Tiens! fit-il, c'est vous?... Enfin?... Charmé de vous revoir! J'en désespérais...

David Dare s'inclina:

— Vous êtes trop aimable, Monsieur le Commissaire! Vraiment, je vous manquais à ce point?

— Je ne sais pas si vous me manquiez, mais je sais que tout à l'heure, vous m'avez un peu manqué, David Dare?

— Allons donc? fit David Dare. Excusez-moi! Je suis très lent à comprendre les jeux de mots... Vous prétendez que je vous ai manqué... Manqué de respect?

— Je veux dire autre chose, fit nettement le Commissaire de police, qui semblait un homme à ne point mâcher ses mots. Je dis que tout à l'heure, vous êtes parti avec une rapidité déconcertante! Vous nous avez bien dit où vous alliez, mais vous ne vous êtes pas soucié de nous permettre de vous y accompagner... Oubliez-vous que j'ai grade de Commissaire?

— Je crois bien, fit David Dare paisiblement, que j'ai ce grade-là aussi... Seulement, je vous avoue que je ne sais pas où je l'ai mis! Quand je mène une enquête, je me soucie uniquement d'arriver à la vérité... Evidemment, c'est une faute contre la hiérarchie.

— C'est un manque de savoir-vivre, affirma le Commissaire de police, délibérément.

David Dare prit un air contrit:

— Navré! balbutiait-il. Désolé!... Enfin! vous êtes arrivés ici, tout de même?

— Oui! Dans une voiture de la police! J'ai dû faire asseoir madame, là où les agents prennent place...

— Grand honneur pour les agents! Je ne pense pas qu'ils se plaindront, si un peu du parfum de madame subsiste dans cette voiture?...

Et puis David Dare continuait négligemment:

— D'ailleurs, ce n'est pas galant de me reprocher de ne pas vous avoir attendus! Vous semblez regretter les quelques instants que vous avez passés aux côtés de mademoiselle... Ils n'étaient pas délicieux?

Son geste montrait la table de thé servi...

Cependant, il poursuivait:

— Eh! eh!... Vous avez pourtant une façon de chercher le coupable... C'est beaucoup plus amusant que ce que je viens de faire!

Le Capitaine de gendarmerie n'avait point ouvert la bouche. Il pensa, sans doute, que le dialogue menaçait de tourner tout à fait à l'aigre, car il intervint:

— Ah çà! vous vous êtes battu?

— Non, fit David Dare. Pas du tout! Mais je suis monté à un arbre.

— Vous êtes monté à un arbre?

— Certainement...

— A un arbre! répéta le Capitaine de gendarmerie. Que vouliez-vous y faire?

— Tout simplement, je prétendais y achever mes constatations.

— Quelles constatations?

— Oh! celles qui permettent de comprendre toute cette affaire...

Et David Dare se tourna vers le Commissaire de police:

— Mon cher « collègue », dit-il, en insistant sur le mot « collègue », pour bien faire entendre qu'il ne se jugeait point inférieur au magistrat, je m'excuse d'avoir mal mené cette affaire! Naturellement, j'aurais dû convoquer l'assassin ici... Il aurait même été préférable d'y faire venir les témoins... Si!... si!... Ne protestez pas! Mais on ne peut pas penser à tout... Ou du moins, on n'y pense pas tout de suite. Je viens seulement de m'aviser de cela... D'ailleurs, j'ai fait le nécessaire... Désormais, c'est ici que nous opérerons... Vous pouvez continuer à prendre le thé: vous n'aurez plus à vous inquiéter de ce que je deviens...

Il persiflait audacieusement, on le voit. Son ironie alla jusqu'à dire:

— Il n'y a que le mort, naturellement, que je ne puis faire venir dans ce restaurant! Vous comprenez qu'il a dû en garder un mauvais souvenir, le pauvre homme? Ce

n'est pas drôle de se voir chargé, tel un ballot, dans une voiture de déménagement?

Or, plus grincheux que jamais, le Commissaire de police jeta:

— Décidément, vous plaisantez agréablement, Monsieur Dare! J'espère que cela ne vous empêche pas de conduire votre besogne?

— Oh! cela ne m'empêche pas même d'offrir une beurrée à Mlle de Cesco... Je la vois qui nous écoute, et son thé refroidit!

David Dare laissait là, sur place, le Commissaire de police et le Capitaine de gendarmerie interloqués. Il s'avançait vers mon amie. Il lui demandait:

— Mais vous n'avez pas froid, ici, mademoiselle? Le serein tombe...

Oh! on aurait dit, en vérité, qu'il le faisait exprès! Au même moment, le Capitaine de gendarmerie avait trébuché...

Alors, David Dare se tourna vers lui.

— Je ne dis pas cela pour vous, mon Capitaine! C'est un hasard! Me voilà désolé de nouveau... Je ne me permettrais pas...

Et puis, il n'attendait pas la réponse:

— François, nous prenons le thé, à notre tour?

Cela tournait à la partie de campagne! Tout de même, un pauvre homme avait été tué?

Mlle de Cesco remit les choses au point. Les femmes peuvent se permettre de sourire quand elles le désirent et d'être graves quand elles le jugent bon. Tout ce qu'elles font est toujours admirable...

— Dites-moi, mon cher David, interrogeait-elle, les renseignements que je vous ai donnés étaient bons?

Je m'éberluais, à part moi:

« Ils en étaient à s'appeler David et Monette? Et elle lui avait donné des renseignements? »

David Dare hocha la tête:

— Ils n'étaient que trop bons! décidait-il. Ce pauvre garçon était bien un encaisseur de la Société Générale.., Le coup de téléphone que je viens de donner ne laisse aucun doute à ce sujet. D'ailleurs, il avait, avant de passez chez vous, visité un autre client. Il semble que sa sacoche contenait déjà dans les 80.000 francs...

— Mais alors ce crime a eu le vol pour motif?

— Cela n'est pas douteux, mademoiselle!

— Dans ce cas, il était prémédité?

— C'est également certain...

— Pourtant, mon cher David, on ne pouvait pas se douter que je déménagerais ce jour-là?

Je pense que l'on comprendra ce qu'était mon étonnement à cette minute. Je crois que cet étonnement, d'ailleurs, le Commissaire de police et le Capitaine Henri le partageaient.

Ainsi David Dare, sans avoir trouvé bon de nous en avertir, avait enquêté sur la personnalité du mort?

Ainsi, il savait déjà, le nom de la pauvre victime et encore qu'elle avait été volée d'une somme importante?

Mais, on le pense bien, je n'avais guère le loisir de réfléchir...

Chacun des mots que prononçait David Dare faisait balle. Ses paroles étaient autant de révélations:

— Non! répétait-il. On ne pouvait pas savoir que vous déménageriez. Et, surtout, l'assassin ou les assassins devaient ignorer, fatalement, que les voitures de déménagement stopperaient à ce restaurant. Là, j'imagine, il y a eu hasard...

Nous faisions tous silence.

Oh! cette fois, personne de nous ne se serait permis d'articuler un seul mot.

Mais force n'était-elle pas, pour nous, d'entendre, que David Dare imaginait savoir maintenant parfaitement comment élucider cet affreux crime? Est-ce que tout, dans son attitude, ne nous disait pas qu'il se croyait en possession de la vérité?

Que savait-il donc que nous ignorions? Quels renseignements secrets avait-il pu obtenir?

Pour ma part, j'avais assisté à toute son enquête, et il n'y avait rien que je n'ignorasse...

Ne m'avait-il pas montré ce qu'était le papier qu'il avait découvert dans la poche du mort, et cela n'était-il pas le plus important?

Il me suffit d'un éclair de pensée, pour deviner comment David Dare avait procédé.

La traite, tout naturellement, portait l'indication de la banque qui avait été chargée de son encaissement. Ce n'était pas difficile, dès lors, de téléphoner, et d'obtenir le nom de l'homme qui avait visité Monette, puisque Monette avait reconnu que l'encaisseur s'était présenté chez elle, avant de tomber sous les coups de l'assassin.

Oui, cela était clair...

Mais hélas! était-ce un résultat définitif?

Ils sont nombreux les crimes où, tout de suite, la victime est identifiée. Mais cette identification n'était pas le plus imporant!

Ce qui compte, ce qui importe, avant tout, c'est de savoir qui a fait le coup, et c'est d'arrêter le misérable que la justice aura, ensuite, la charge de punir.

Je me permis timidement de demander:

— Dare, ce que vous dites ne fait qu'allécher notre curiosité. Vous connaissez l'assassin?

Il se tourna vers moi:

— Ah bien! murmurait-il. Je ne m'attendais pas à cette question! Vous le connaissez aussi, François...

— L'homme de la voiture alors?

— Bien entendu! Cela ne peut être que lui...

— Bien que la caisse n'ait pas pu passer par les portières?

J'en revenais, on le voit, à mon argument massue. J'étais si certain qu'on ne pouvait y trouver de réponse plausible!

Mais David Dare me confirma, seulement:

— Oui! Bien que la caisse n'ait pu passer par les portières...

— Vous avez donc trouvé comment cette caisse qui n'entrait pas dans cette voiture a pu être transportée par elle?

— Oui, je l'ai trouvé!

— Eh bien, fis-je d'une voix moqueuse, je serais curieux de savoir comment vous avez trouvé cela!

— Mon petit François, fit David Dare, vous l'avez vu de vos propres yeux. C'est en montant à l'arbre...

Et puis, de nouveau, comme un homme que l'on importune et qui voudrait bien parler d'autre chose, il se pencha vers Mlle de Cesco.

— Encore un peu de thé?... Non? Vous savez que nous dînerons tard. Il ne va pas être là de bonne heure?

Je tressaillis. Et, comme moi, le Capitaine de gendarmerie et le Commissaire de police tressaillirent...

Ce fut le gendarme qui osa interroger:

— Vous attendez donc quelqu'un?

— Mais oui! Bien entendu!

— Qui cela?

— L'homme de la voiture...

— Et vous pensez qu'il va venir?

— J'en suis à peu près certain. Nous sommes en très bons termes.

— Vous le connaissez donc?

— La Préfecture de police et la Sûreté de Versailles m'ont donné son nom et son adresse. La chance m'a permis de l'avoir au téléphone. Vous voyez que tout cela est très simple.

— Et vous lui avez demandé de venir ici?

— Je l'en ai supplié...

— Et vous croyez qu'il va se rendre à votre convocation?

— C'est un homme fort désireux de servir la cause de la justice!

— Alors, ce n'est pas lui que vous soupçonnez?

— Mon cher, fit paisiblement David Dare, je ne me permets jamais de soupçonner quelqu'un. Ou, du moins, quand j'ai des soupçons, je les garde pour moi... Voyez-vous, un soupçon, c'est une certitude qui n'en est pas encore une! Alors, à quoi bon la rendre publique? Non! je n'ai jamais de soupçons. Quand j'accuse: j'accuse! Voilà... C'est net! C'est rond!... Je dis: « Vous êtes un assassin!... » Au moins, l'on sait à quoi s'en tenir...

— Et vous allez dire cela à ce monsieur?

— Je ne vous ai pas donné son nom? coupa David Dare. Il s'appelle Léon Mirault! Ne faites pas de fautes d'orthographe. Il tient beaucoup à son nom... Cela s'écrit: R.A.U.L.T. Il m'a dit qu'il m'en voudrait à mort, si j'écrivais cela R.O.T.!...

Et David Dare se mit à rire...

Seulement, ce rire manquait maintenant de sincérité. Il tremblait d'un énervement. Les autres, peut-être, ne s'en apercevaient pas? Mais moi, qui suis l'intime du détective, je le sentais à merveille.

Et dire que David Dare, par moment, sous l'effet de sa colère ou de son ressentiment, soutient que je ne suis pas observateur!

Mon patron poursuivit:

— Ce Monsieur Mirault est placier en machines à coudre... Je crois d'ailleurs, qu'il s'occupe aussi d'autres choses... De vins, de produits alimentaires... Un homme à tout faire, vous voyez?... Oh! à tout faire!

J'entendis encore à merveille ce que David Dare faisait entrer dans cette expression:

Un homme « à tout faire »... même à tuer!

Mais alors, comment comprendre la phrase qu'il avait prononcée tout à l'heure?

N'avait-il pas dit, que M. Mirault se hâterait de se rendre à la Croix-de-Noailles, parce qu'il entendait se mettre aux ordres de la justice?

Un assassin, tout de même n'éprouve pas le besoin de venir se jeter dans les bras de la police, pour assurer le triomphe des services de la Sûreté?

Le Commissaire de police répéta:

— Bref! vous l'attendez ce Mirault?

— D'un instant à l'autre.

— Il ne vient donc pas de loin?

— De Carrières-sous-Bois. Un petit patelin charmant... C'est à deux pas... Et tenez, cette auto qui arrive là-bas... Une Peugeot, n'est-ce pas, François? Je sais que vous avez des yeux perçants et que vous reconnaissez les marques à merveille?

David Dare voulait-il donc se remettre en bons termes avec moi?

Je n'ai pas de rancune. Je me mis tout de suite à sa disposition:

— Oui, dis-je, c'est bien une Peugeot qui arrive! Et c'est bien aussi une 302...

Et comme malgré moi, j'ajoutai:

— Une 302 qui a des portières relativement étroites...

— Nous sommes d'accord! fit David Dare.

Mais il ne buvait plus son thé. Mais la cigarette qu'il tenait entre ses doigts tremblait quelque peu.

La Peugeot, cependant, tournait autour du monument qui orne le Carrefour de la Croix-de-Noailles, et qui n'est pas, quoi que l'on en pense, une croix. Elle venait, sur un coup de freins, s'immobiliser à la porte du restaurant.

David Dare me jeta un regard.

Ce n'était pas un appel. Ce n'était pas non plus une demande de secours... C'était autre chose: l'avis d'avoir à faire attention, à ouvrir l'œil.

Mais était-il bien besoin de me recommander la vigilance et n'étais-je pas déjà tout tendu d'intérêt?

Ce ne fut pas l'homme que je regardai tout d'abord. Ce fut la voiture.

Quand on s'est permis, au cours d'une enquête, d'établir un fait important, on a le souci naturel d'en contrôler la véracité, l'exactitude.

Eh bien! je n'avais pas besoin de regarder longuement la 302 pour me persuader que je n'avais commis nulle erreur...

Les portières n'en étaient pas étroites, mais cependant elles étaient suffisamment petites pour qu'il fût impossible que la large caisse ait pu passer entre leurs montants.

Allons! David Dare était battu...

Je n'avais pas acquis cette conviction, que déjà, M. Mirault s'avançait.

C'était un gros homme qui aurait pu être jovial. Mais il ne l'était pas!

Sur cette face, large et forte en couleur, il y avait au contraire quelque chose d'indéfinissable et qui faisait mal à contempler.

Etait-ce de l'angoisse? Etait-ce de la peur? Se sentait-il traqué? Avait-il l'impression que, d'un instant à l'autre, il allait être arrêté sous la terrible, sous la tragique inculpation de meurtre?

Je n'aurais pas, même à ce moment, osé le dire!

L'émotion est toujours l'émotion.

Cela a l'air d'un truisme. C'est, pourtant, une observation qui a son importance.

En dépit de ce que soutiennent les romanciers, d'ordinaire, rien ne ressemble plus à un coupable qu'un innocent bouleversé...

Qu'avait dit à ce gros homme David Dare?...

S'il avait quelque chose à se reprocher, aurait-il osé se rendre à ce restaurant?

J'imagine, quant à moi, que si jamais, étant coupable, j'étais convoqué par un policier, mon premier soin serait de prendre la fuite!

Et, naturellement, je prête aux autres les sentiments que j'éprouve...

Il me fut soudain sympathique.

D'ailleurs, les portières de sa voiture n'étaient-elles pas trop étroites?

Le gros homme, cependant, s'avançait.

— Pardon! balbutiait-il. Je ne me trompe pas?... M. David Dare?

Mon patron n'avait pas bougé...

Il était toujours derrière la table. Et cette table était si large, encombrée de vaisselles si fragiles, qu'il ne tendait pas la main à l'arrivant.

— C'est moi, Monsieur Mirault. Et je vous remercie d'être venu. Voyons! vous avez bien compris ce que je vous ai dit tout à l'heure?

L'homme hocha la tête, hésitant...

Il était là, debout, dans ce gentil décor champêtre, près de cette table servie, aux côtés de cette femme élégante et délicieuse, se dandinant un peu, se reposant tantôt sur une jambe, tantôt sur une autre, jetant de droite et de gauche des regards effarés.

— Vous avez bien compris? questionna encore David Dare.

— Mais oui, monsieur!... Je pense?

— Je vous ai dit, Monsieur Mirault, qu'un crime étrange avait été commis ici, et qu'une fatalité tragique avait voulu que vous vous trouviez dans ce restaurant au moment même où l'assassin se débarrassait de la caisse où il avait enfermé le corps de sa victime...

— Eh bien, je n'ai rien vu!

— Oui!... Oui!... Vous m'avez répondu cela. Vous n'avez rien vu! Mais vous pouvez me donner un renseignement d'importance...

— Lequel, monsieur?

— Le nom du garagiste qui est venu vous dépanner! Vous vous êtes embourbé dans la forêt, n'est-ce pas?

— Je me suis, en effet, embourbé dans la forêt. Et il est exact qu'une dépanneuse est venue me donner la remorque. Mais je connais à peine le garagiste!... Et puis, je ne voudrais pas...

— Attendez!... Pas si vite!... M. Mirault, vous m'avez demandé de ne pas dire à ce garagiste que j'avais appris son nom par vous? Je vous ai donné ma parole d'être discret. Je ne le lui dirai pas. Ce n'est pas nécessaire! Voyons! Comment s'appelait-il, ce garagiste?

Je vis passer sur le visage blafard du gros homme comme une ombre...

Oh! c'est une chose atroce, qu'être là, immobile, silencieux, aux côtés d'un misérable qui joue sa tête, et que l'on sait la jouer...

Allait-il parler? Donnerait-il le nom de ce complice?

Car je n'avais plus un doute, et j'avais moins encore d'illusions: l'homme était coupable! Ne se sentait-il pas traqué? N'avait-il pas, par instants, comme une sorte de frémissement qui le montrait prêt à la fuite?

Et pourtant, les portières de sa voiture étaient trop étroites! Je le savais! Je ne l'oubliais pas!

Il se fit un silence très court et qui sembla durer une éternité...

Paisiblement, l'homme riposta:

— Ecoutez, Monsieur David Dare, je ne peux pas vous dire le nom de ce mécanicien... Je ne le connais pas!

— Pourtant, vous lui avez téléphoné?

— Je lui ai... C'est à dire: non!... Il passait dans la forêt... Je lui ai fait signe... Voilà!... C'est cela!... Quand j'ai vu sa dépanneuse qui défilait sur la route...

— Au fait, c'est vrai!... Vous n'étiez pas, vous, sur la route... Pourquoi diable vous étiez-vous engagé dans ce petit chemin forestier?

— Eh bien... c'est-à-dire... J'avais cru prendre un raccourci?

— Ah! ah!... Toujours mauvais, les raccourcis!... Il faut se méfier des raccourcissements...

Et le mot me fit horreur...

Est-ce qu'en argot, être guillotiné, cela ne s'appelle point « être raccourci »?

Je suis certain que l'homme y pensa. Sa lividité grandissait d'instant en instant.

Oh! ce regard, aussi, de bête traquée, qui cherche une possibilité de vie, une possibilité de fuir...

Il n'avait donc pas pitié David Dare?

Mon patron reprenait:

— Donc, vous avez vu passer ce garagiste? Eh bien! j'imagine que sur la dépanneuse, il y avait un écriteau. Par hasard, vous n'avez pas remarqué que cette dépanneuse appartenait au garage du Parc?

L'homme, cette fois, tressaillit des pieds à la tête... Mais il était beau joueur. Il inclina la tête. Sa voix eut un ton de fanfaronnade, tandis qu'il admettait:

— C'est possible!... Oui! je crois... Vous comprenez, je n'avais aucune raison de faire attention.

— Aucune raison! confirma David Dare. Très exact!... En tout cas, vous allez, dans trois minutes, pouvoir me dire si je ne fais pas erreur. Je l'ai convoqué ici, le patron du garage du Parc!

— Ah! vous l'avez...

— Oui! Et il va venir! Voyez-vous, Monsieur Mirault, j'ai agi avec lui comme j'ai agi avec vous. Il fallait que je vous identifie tous les deux. Alors, par téléphone, tout à l'heure, je l'ai prévenu que je vous avais convoqué, et je lui ai demandé de venir vous reconnaître...

— Bon!... bon!... Très bien!... Comme vous voudrez!...

— Naturellement! fit David Dare dont la voix demeurait douce et tranquille. Cela ne peut avoir, n'est-ce pas, aucune importance pour vous? Mais il faut établir les faits et gestes de chacun à l'heure où l'on a mis le cadavre dans les voitures de déménagement. Vous saisissez?

— Oui! fit M. Mirault.

Il s'était avancé d'un pas. Je voyais sa main se poser sur le dossier d'une chaise.

Il devait avoir besoin de prendre un appui. Le sol, sans doute, lui faisait l'effet de se dérober sous lui?

Péniblement, avec une voix qui tremblait, M. Mirault fit:

— En tout cas, j'étais avec le garagiste au moment où l'on tuait le bonhomme. Je crois que cela s'appelle avoir un alibi?

— Très juste! fit gracieusement David Dare. Oh! mais, vous vous y connaissez, en choses de police? Notez, d'ailleurs, que si fantaisie me prenait de soupçonner ce garagiste, il aurait le même alibi que vous. Il me dirait: « J'étais avec ce monsieur »!...

— Oui! C'est possible!... En tout cas, je suis un honnête homme...

— Mais personne ne vous dit le contraire, Monsieur Mirault! Personne!...

Et David Dare feignait de ne plus s'occuper du bonhomme. C'était vers nous qu'il se tournait.

— D'ailleurs, déclarait-il, cette affaire est très simple. Tout s'enchaîne. Il suffit de réfléchir...

Et puis, il questionnait, ayant l'air de penser à autre chose:

— Vous êtes content de votre Peugeot, Monsieur Mirault?

— Oh! enchanté!

— Je vois en tout cas, que vous la soignez à merveille... Vous vous êtes dépêché de la laver, hein? Elle n'est plus boueuse du tout.

— C'est-à-dire, qu'en rentrant chaque soir... comme je pars le lendemain matin de bonne heure...

— Evidemment!... Evidemment!...

Mais, je n'écoutais plus ce dialogue. Mais une curiosité nouvelle venait de naître en moi et je ne pouvais la chasser de ma pensée.

Si David Dare ne mentait pas, s'il ne plaidait point le faux pour savoir le vrai, comment avait-il pu téléphoner à ce garagiste? Comment avait-il su son nom?

Et puis, brusquement, la réponse me vint à l'esprit.

Cela n'avait pas dû être très difficile...

Possesseur d'une traite présentée par ce pauvre mort à Mlle de Cesco, David Dare s'était mis en rapport avec la banque. Par celle-ci, il avait pu connaître la tournée de l'encaisseur. L'homme, sans aucun doute, s'était présenté au garage. C'était là, probablement, qu'on l'avait assassiné?

L'idée avait dû en venir tout de suite à David Dare...

Oh! les crimes qui frappent les malheureux encaisseurs de banque se ressemblent tous!

Leurs débiteurs n'ignorent pas qu'ils portent des sommes importantes. Alors, il est facile de leur tendre un piège.

Oui ! Toute la difficulté, dans ces crimes-là, consiste pour l'assassin à se débarrasser du corps de la victime.

Dans ce cas, quand la police arrive chez lui, le misérable ne manque pas de prendre un air parfaitement innocent:

« — En effet », déclare-t-il, « j'ai bien vu cet homme se présenter chez moi... Je l'ai payé... Tenez, en voici la preuve... Voilà la traite qu'il m'a remise en échange de mon argent... Et puis, il est parti... Dame ! je ne sais pas où il a été ? »

C'est, on le voit, une défense plausible, et qu'il est difficile de réduire à néant.

Tant que le corps n'a pas été retrouvé, tant que l'on ne peut établir l'endroit où le crime a été commis, l'assassin a beau jeu.

Et je pensais encore:

« — Mais David Dare, justement, ne peut pas établir, que c'est le garagiste qui a mis le corps dans la voiture de déménagement... Je le défie d'arriver à prouver cela !... Et d'abord, si c'était la vérité, pourquoi aurait-il convoqué ce Mirault ? Il ne serait pour rien dans ce crime ?

Et j'en revenais, malgré moi, à la pensée de ces portières étroites de la voiture Peugeot...

La caisse n'avait pu être chargée sur la 302. C'était un fait !... Il me demeurait manifeste, et il y avait longtemps déjà, que je savais qu'en matière d'enquête de police une seule impossibilité doit amener à rejeter impitoyablement la plus séduisante des hypothèses.

Or, je réfléchissais encore, que David Dare se levait.

— Sapristi ! faisait-il d'une voix joyeuse, c'est qu'il commence à ne pas faire chaud ?... Et puis, voici l'heure des coktails... Dites donc M. Mirault, vous n'allez pas refuser de trinquer avec nous ?

— Assurément non !... Ce sera même ma tournée.

— Du tout !... du tout !... C'est moi qui invite tout le monde...

— Monsieur le policier, je proteste ! C'est bien le moins que les honnêtes gens de ma sorte régalent un peu ceux qui les défendent !

Je l'avais vu tout à coup s'épanouir, ce Mirault...

Cette offre qu'on lui faisait d'aller boire un verre, le rassurait évidemment. Et il n'inventait pas qu'un détective puisse inviter à boire l'homme qu'il se prépare à arrêter...

Mais c'était une chose de plus en plus effroyable !

J'avais le sentiment très net, que David Dare suivait un plan qu'il s'était tracé à l'avance. Il agissait suivant une méthode que je savais être la sienne. Des questions successives désarçonnaient ceux qu'il interrogeait. Et puis, tout à coup, il se montrait bienveillant, crédule, avait l'air de chasser tout soupçon de son esprit.

Et c'était au moment où le misérable s'y attendait le moins, qu'il lui adressait quelque phrase définitive, quelque accusation impossible à rejeter...

L'homme n'avait plus alors qu'à entrer dans la voie des aveux.

Mais David Dare allait-il bien, cette fois encore, mener le jeu de cette façon ?

Il y a, dans mon patron, suivant un mot à la mode, un tel dynamisme, que, d'ordinaire, chacun se met à suivre ses suggestions. On ne résiste pas à ce maudit garçon ! Il faut en passer par où il le veut !

Nous nous étions tous levés. D'un pas nonchalant, David Dare se dirigeait vers le petit bar qui se trouve au centre de la grande salle du restaurant. Il se hissait sur un grand tabouret.

— Venez ici, Monsieur Mirault. Il faut que je vous interroge sur votre voiture. J'ai toujours eu l'envie de me payer une 302...

Et cette phrase, cette phrase bien simple qu'il articulait de la façon la plus normale, me sembla à moi, définitive.

Je ne voyais pas du tout, le multimillionnaire qu'est David Dare se contentant d'une de ces petites voitures ! Elles ont, certes, leurs qualités. Mais, enfin, quand on peut se payer une 40 CV ou une 50 CV, on ne peut guère s'intéresser à une voiture qui est surtout destinée aux bourses modestes et prudentes ?

Oui, je sus que l'instant s'approchait...

Ah ! l'étrange impression, alors, qui subsistait en moi...

David Dare n'avait toujours pas répondu à l'argument des portières trop étroites. Allais-je donc assister, impassible, à ce qui serait une erreur judiciaire ?

Nous avions, tous, choisi nos consommations. Je me souviens que M. Mirault ayant refusé un cocktail, avait commandé un Byrrh-cassis. Il buvait à larges rasades. Et il parlait ! Et il devenait loquace ! Et il semblait vouloir s'étourdir !

— D'abord, déclarait-il, cette voiture là, c'est le rêve... C'est solide ! Ça consomme peu ! Et puis, c'est de revente... On ne perd pas, quand on la change.

Il s'interrompit, tout à coup.

David Dare venait de tirer son portefeuille. Il cherchait une coupure pour la tendre à M. Vallabert...

Alors, M. Mirault voulut être plus rapide que lui. Il mit la main à sa poche, prit un billet de cent francs, le poussa sur le comptoir.

— Non! Non!... J'ai dit que c'était pour moi!

Et le drame éclata à l'instant même...

Ce billet de cent francs, David Dare l'escamotait en quelque sorte, d'un geste si rapide que Mirault n'avait point le temps d'intervenir.

Une seconde, le regard de mon patron se heurta à ce billet de banque. Et puis, la voix changée, il articula:

— Ah çà! Mirault, pourquoi payez-vous avec l'argent de votre victime? Le numéro de ce billet...

Alors, avec un cri furieux, jetant le masque, M. Mirault s'élança.

Le misérable! Un couteau brillait dans sa main... Il fonçait sur David Dare...

Mais on ne prend pas un David Dare à l'improviste!

Sans en avoir l'air, dans l'instant où il s'asseyait au bar, David Dare avait posé ses pieds sur l'une des barres du tabouret choisi par M. Mirault...

Mon patron n'eut pas l'air de faire un effort. Seulement, il culbuta le tabouret, au moment même où Mirault s'élançait!

L'homme roula sur le sol...

Une seconde, il y eut bataille. Peut-être moins d'une seconde?... Maintenant, Mirault avait les menottes...

Il écumait, d'ailleurs, le misérable. Il hurlait:

— Canaille! Bandit!... Mouchard!...

Mais David Dare ne semblait pas même entendre ces injures trop classiques.

Il appelait d'un geste les gendarmes qui étaient accourus et s'étaient immobilisés sur le seuil.

— Emmenez-le!... commandait-il. Dites, il ne faut pas que l'autre puisse le voir?

Mais il était trop tard!

Derrière les gendarmes qui s'élançaient, un personnage venait d'apparaître...

C'était assurément le patron du garage du Parc. Il était vêtu d'une salopette bleue. Il avait à la main une casquette graisseuse. Et il semblait hésiter à avancer.

David Dare n'eut pas une hésitation...

Etait-il certain que l'homme n'avait pas entendu ses paroles?

Il répéta:

— Emmenez ce misérable!

Et puis, comme on exécutait son ordre:

— Entrez donc, monsieur le garagiste! Je vous attendais avec impatience!

Prétendait-il recommencer le même coup?

Il invita:

— Vous trinquerez bien avec nous?

— Ce n'est pas de refus! fit l'homme.

Il ne ressemblait pas à Mirault...

C'était un gaillard trapu, solide, large d'épaules. C'était surtout un homme qui parlait peu et qui semblait jouir d'un bon équilibre moral.

Tout à l'heure, j'avais lu dans les yeux de Mirault une inquiétude, une angoisse affreuses. Il n'y avait rien de semblable à découvrir sur les traits du garagiste!

Ce gaillard-là ne commettrait pas la stupidité qu'avait commise Mirault. Il ne foncerait pas, un couteau à la main, sur le policier qui le démasquait.

Il faudrait ruser. Il faudrait lentement, petit à petit, l'amener aux aveux nécessaires...

Mais je ne m'accordais pas d'examiner plus longtemps l'homme qui venait d'apparaître!

J'ai une conscience. Je sais ce que sont mes droits. Mais je n'ignore point ce que sont mes devoirs...

Eh bien! je me disais, à cet instant, que j'avais un devoir, et que ce devoir était le plus impérieux de tous.

Mirault avait voulu s'élancer sur David Dare. Parfait! C'était presque un aveu. Mais ce n'était pas un aveu quand même...

Est-ce qu'il n'y a pas des innocents qui sont capables, devant une accusation pareille, de perdre la tête?

Est-ce qu'un homme que l'on arrête pour crime ne peut voir « rouge »?

Or, jusque-là David Dare n'avait apporté aucune preuve qui légitimât son arrestation...

Bien plus, j'avais, moi, une preuve formelle que M. Mirault était innocent!

Alors, dans le silence tout à coup établi, je parlai nettement, comme c'était mon devoir:

— Pardon, David Dare, mais il y a quelque chose que vous oubliez toujours? Permettez-moi de vous rappeler que les portières de la Peugeot sont trop étroites pour laisser passer la caisse tragique... Donc...

La réponse m'arriva, nette, et claqua dans l'air comme une gifle:

— Il y a, fit David Dare, quelque chose que j'oublie en effet. C'est que vous êtes un sot!... Mais vous me le remettez en mémoire. Ecoutez, François. Je vais tout vous expliquer.

Et puis, il se tournait vers le garagiste.

— Dites donc, vous êtes arrivé au bon moment, hein?... Qu'en dites-vous?... Vous savez pourquoi je viens d'arrêter le bonhomme que vous avez dépanné dans la forêt?

— Ma foi, non, monsieur !

— Eh bien, je viens de l'arrêter comme auteur d'un crime abominable ! Le gaillard a assassiné un malheureux garçon de banque qu'il savait porteur de fonds importants. Après cela, il l'a fourré dans une caisse et a chargé cette caisse dans sa voiture 302 Peugeot. Puis, il est parti pour enterrer le corps dans la forêt... Hein ? qu'est-ce que vous dites de cela ?

David Dare, en un instant si tragique, trouva le moyen d'éclater de rire...

Il continuait négligemment :

— Je peux d'ailleurs vous confesser que j'ai eu chaud, au moment de l'arrestation ! Je n'ai pas même un revolver sur moi... S'il m'avait tué, il aurait réussi à s'enfuir... Oui, j'ai eu chaud !... C'est bête, aussi, d'être toujours sans arme.

Il parlait avec tranquillité...

Devant lui, le garagiste semblait réfléchir.

Oh ! je l'avais admirablement jugé, cet homme ! Ce n'était pas un nerveux. C'était un garçon pondéré, qui prenait son temps, qui ne faisait rien à la légère...

Je le vis d'un geste machinal, soulever un peu sa casquette, se gratter le front. Il devait hésiter à parler. Mais il s'y décidait enfin...

Sa voix un peu enrouée, mais nette, sa voix qui était assurée, résonna dans le silence de la grande salle :

— Pardon ! Monsieur le Policier, faisait-il, mais, si je vous comprends bien, vous dites que ce gaillard-là a tué l'encaisseur, qu'il l'a mis dans une caisse, et que cette caisse, il l'a chargée sur sa Peugeot. C'est cela ?

— Tout à fait cela !

— Alors, reprit le garagiste, je vous demande excuse, mais je suis obligé de dire qu'il me semble bien que votre ami a raison ! Une caisse n'aurait pas passé par les portières de la Peugeot. Elles sont trop étroites, ces portières-là ! Venez donc voir.

Il laissait son verre à demi achevé sur le comptoir. Les deux mains dans les poches, marchant sans se presser, il traversait la salle, en donnant des explications :

— Bien sûr, affirmait-il, je me mêle de ce qui ne me regarde pas ! Seulement, comme je suis du métier, et que je sais bien ce que je dis, je pense que vous n'y verrez pas d'offense ?

Il me parut, à ce moment-là, que mon triomphe était proche...

Est-ce que Monette de Cesco, elle-même, n'avait pas tressailli, en entendant les déclarations du garagiste ?

Elle venait de se lever. Elle s'approchait de moi...

Le Commissaire de police et le Capitaine Henri, de leur côté, fronçaient les sourcils, l'air préoccupé.

Un joli scandale, en vérité, si David Dare s'était permis, sans même posséder un mandat en poche, d'ordonner une arrestation que rien ne motivait !

N'y avait-il pas gros à parier que la Presse ne manquerait point de s'emparer de l'incident, et qu'une fois encore la police tout entière serait mise en accusation devant l'opinion publique ?

Mais David Dare ne semblait aucunement soucieux.

Il a, je le sais, des moments d'étourderie. Cet homme qui est capable d'une clairvoyance apeurante, est aussi parfaitement susceptible des pires négligences...

Il ne se rendait donc pas compte de l'abîme où il allait rouler ?

La cigarette aux lèvres, il suivait le garagiste.

Je le vis se retourner.

— François, appelait-il, venez donc !... Vous aussi, vous ne comprenez rien à l'histoire des portières ! Je vais vous expliquer tout cela...

Il prit un temps, et, me regardant bien en face :

— Je vous dirai, aussi, pourquoi je suis monté dans un arbre. Tel que je vous connais, François, je jurerais que cela vous préoccupe !

Il ajoutait, devinant un mouvement que venait de faire Monette :

— Non ! ne vous dérangez pas, mademoiselle ! Inutile ! Nous allons simplement voir la voiture, et nous revenons...

Je confesse que cette phrase-là me fit peur...

Elle me fit peur, car il me sembla qu'en prévision d'une bagarre, David Dare voulait écarter Mademoiselle de Cesco, pour être certain de ne lui faire courir aucun danger...

Mais alors, il soupçonnait donc aussi le garagiste ?...

Je me criai, en guise de réponse :

« — Les portières sont trop étroites !... Elles sont trop étroites ! Voilà... Rien ne peut prévaloir contre cela ! »

Et je suis prêt, encore, à soutenir, maintenant que cette affaire tragique est, depuis longtemps, terminée, que cette pensée produisait en moi un effet bizarre.

Elle me glaçait et elle m'enfiévrait à la fois !...

CHAPITRE VII

Il ne se passa rien, et nous n'articulâmes pas un mot, ni David Dare, ni le garagiste, ni moi, tandis que nous descendions les degrés qui accèdent à la grande salle du restaurant.

Nous fûmes pareillement silencieux tandis que nous traversions le jardin fleuri, et que sans nous presser, d'un pas nonchalant, nous commencions de nous diriger vers l'espace boisé qui sert, en quelque sorte, de garage à la clientèle de M. Vallabert.

La Peugeot stationnait toujours là...

Qu'était devenu M. Mirault?

Les agents et les gendarmes l'avaient entraîné — je voudrais écrire « emporté » — tout gesticulant, tout écumant de rage, et multipliant les pires injures à l'adresse de l'agent de police, de David Dare, qui venait, comme il le disait, « de le faire ».

Sans doute, on avait dû le jeter dans la Renault de la police? Sans doute, celle-ci l'avait conduit au poste de Saint-Germain d'où, le soir même, le panier à salade l'emporterait, vers l'expiation, à la prison de Versailles, où serait instruit son procès?

Son compte, à celui-là, était réglé! La tentative d'assassinat à laquelle il s'était livré, en se précipitant, un coutelas à la main, sur David Dare, rendait inutile toutes les rétractations qu'il pourrait essayer...

Non, il n'y avait plus à se soucier de lui!

Mais sa voiture, encore, allait jouer un rôle considérable...

Cette voiture, on le devine bien, et j'ai à peine besoin de le dire, je la contemplais ardemment, tandis que nous nous rapprochions d'elle.

C'était une petite Peugeot, absolument conforme à la description que nous en avaient faite, un peu plus tôt, les deux boys-scouts, dont la déposition avait été si parfaitement intéressante.

Les 302 sont des modèles courants aussi répandus que les Renault ou les Citroën, chacune de ces marques ayant leurs admirateurs que je ne me soucie pas de départager. Je n'ai donc pas besoin de la décrire.

Que m'importait, d'ailleurs, sa carrosserie en général? Mes yeux se rivaient, seulement, aux portières. Je les mesurais du regard, si j'ose ainsi m'exprimer.

Eh bien! je ne m'étais pas trompé! Et le garagiste ne se trompait pas davantage!

Lui, il est vrai, n'avait peut-être jamais vu la caisse où avait reposé un instant le corps du malheureux encaisseur? Mais moi, je l'avais contemplée cette caisse. J'en savais à merveille les dimensions importantes....

Et plus nous nous rapprochions de la voiture, et plus je pouvais me persuader que j'avais raison! Par les portières qui étaien tdevant moi, la caisse que j'avais vue n'avait jamais pu passer.

Qu'allait-il donc se produire?

David Dare, vaincu par le témoignage muet des choses, serait-il obligé de confesser son erreur?

Je l'espérais et je le redoutais à la fois!

Expliquez cela! On jalouse quelque peu un adversaire qui a le triomphe insolent. Mais on est à ce point pris d'admiration, par la force de l'habitude, qu'on aime encore mieux une défaite personnelle que la défaite de l'homme que l'on s'est habitué à considérer comme infaillible!

Je dois ajouter que si mon trouble était grand, l'attitude de David Dare ne pouvait faire qu'y ajouter.

Il demeurait, toujours, parfaitement calme. On aurait dit qu'il ne jouait pas, en ce moment, une partie terrible, redoutable entre toutes, et dont dépendaient, en somme, les têtes de deux hommes.

Il allait, de son même pas traînard, la cigarette aux lèvres, et semblant respirer avec joie les bonnes odeurs qui s'exhalaient de la forêt voisine.

Le garagiste, d'autre part, ne marquait pas plus d'émotion...

Son attitude ne changeait pas.

Toujours, il gardait ses deux mains dans ses poches et son pas se réglait sur celui de David Dare.

Nous fûmes aux côtés de la voiture. Tous les trois nous nous arrêtâmes. Tous les trois, sans mot dire, nous la considérions.

Et ce fut moi qui n'y put tenir! Ce fut moi qui rompit le silence. Je fis:

— Eh bien, David Dare? vous voyez?

Il me répliqua tranquillement:

— Mais oui, je vois!

— Et vous vous rendez compte, que la caisse n'a pas passé par les portières?

Le garagiste appuya:

— C'est bien ce que je vous disais, Monsieur le détective! Si votre caisse est grande?

— Oui, elle est assez large...

— Alors, c'est jugé!

L'homme n'avait point tiré les mains de ses poches. Mais il pivotait sur ses talons, faisait mine de s'éloigner...

N'avait-il pas dit le mot définitif? Celui devant lequel David Dare, plus qu'un autre, devrait s'incliner?

La cause était « jugée »!

La caisse ne pouvait entrer dans la Peugeot!

A moins de faire épreuve d'une obstination stupide, David Dare devait le reconnaître...

Je pivotais, moi aussi, sur mes talons. Je fis un pas dans la direction qu'avait prise le garagiste.

Alors, la voix de David Dare me cloua, immobile, sur le sol:

— Non! murmurait-il. Je ne crois pas que ce soit jugé!

Le garagiste s'était lui aussi arrêté. Il ne tressaillait pas, notez-le! Il gardait même une sorte de bonne humeur ironique. Il fit:

— Vous croyez que la caisse est entrée par là?

David Dare nia audacieusement:

— Mais non! je ne crois pas cela! Naturellement, ce serait impossible. Je n'ai d'ailleurs jamais dit que c'était ce qui s'était passé...

J'en demeurais la bouche ouverte de surprise.

Est-ce que je n'avais point compris, jusqu'alors, ce que prétendait mon patron?

Le garagiste l'interrogea à l'instant où j'allais le faire:

— Ah bon! déclarait-il. Vous ne dites pas que la caisse a été emmenée dans la voiture?

— Si! Cela je le dis!... Mais je ne dis pas autre chose...

— Qu'est-ce que c'est, que cette autre chose que vous ne dites pas?

— Eh bien! mon cher monsieur, je ne dis pas que la caisse a passé par la portière!

— Alors, par où voudriez-vous qu'elle ait passé?

La voix de David Dare ne marqua aucun énervement, aucune joie d'un triomphe qu'il devait escompter, cependant, depuis de longues minutes...

Ce fut la voix d'un homme qui explique quelque chose de très simple, à des personnes qui sont très sottes, et qui ne savent pas regarder la matérialité des faits.

— Je dis ceci, reprit David Dare: c'est que si la caisse ne pouvait pas passer par les portières, elle pouvait à merveille entrer dans la voiture par le toit découvrable...

Et il continua, tout tranquillement:

— Voyons, monsieur le garagiste, ce n'est pas à vous que je vais apprendre, que les voitures Peugeot — comme vous pouvez vous en assurer en examinant celle-ci — ont souvent une toiture qui s'ouvre, ce qui permet d'admirer le ciel... et ce qui permet aussi d'embarquer à bord des caisses qui ne passeraient pas par les portières!

J'aurais crié de rage...

Cette caractéristique des Peugeot, cette caractéristique que d'autres marques de voitures ont imité, d'ailleurs, je la connaissais à merveille!

C'était exact! La 302 que nous avions devant nous, était une petite conduite intérieure à toit escamotable.

Et, naturellement, l'ouverture que dessinait la toiture quand on l'ouvrait, était infiniment plus grandes que l'ouverture que réservaient les portières!

Oui! J'avoue que j'aurais crié de rage...

Comment n'avais-je pas pensé à cela?

Et comment, surtout, David Dare avait-il pu y penser?

Mais toute mon attention se détourna de l'aventure.

Le drame continuait, le drame de cet homme, de ce garagiste, qui se défendait pied à pied, et que maintenant j'étais persuadé être un coupable.

Il s'était tu une seconde. On aurait dit qu'il rassemblait ses forces. Mais le gaillard était de taille à se battre jusqu'au bout!

— Ah, ça, remarquait-il, c'est différent. Si vous admettez qu'on a entré la caisse par le toit, bien sûr, à première vue, ça n'est pas impossible.

— Pourquoi dites-vous « à première vue »? interrogea David Dare.

— Parce que, dites donc, fit le garagiste, ça ne m'a pas l'air d'être une manœuvre commode? Ça doit être lourd une caisse où l'on a jeté un bonhomme! Ça ne doit pas se manier facilement? Alors, je ne vois pas très bien l'assassin soulevant la caisse à bout de bras, la passant par la toiture et puis sautant au volant?

— Vraiment? fit David Dare, vous ne voyez pas cela?

Il semblait hésiter. J'en étais à me demander si l'objection du mécanicien le troublait...

L'homme, cependant, se mettait à rire.

— Non, je ne vois pas cette manigance! insistait-il. D'abord, si j'ai bien compris ce que vous me disiez au téléphone, ce que vous répétiez tout à l'heure, eh bien! cette manœuvre-là, déjà pas commodé, il aurait fallu que le coupable la répète ici même?...

— En effet!

— Il devait, n'est-ce pas, sortir la caisse de sa voiture, et puis la porter dans la voiture de déménagement? C'est cela?

— Tout à fait cela!

— Eh bien! Monsieur le policier, je crois que le bonhomme n'y serait pas arrivé sans se faire prendre! D'ailleurs, c'est facile de vérifier la chose. Le patron de ce restaurant vous dira bien si le type a quitté sa table et est resté longtemps absent?... C'est pas une chose qui pouvait se faire en cinq minutes...

— Vous croyez? fit David Dare.

Il y eut un silence. Ce silence, je le troublais.

Il me paraissait à cet instant que les choses allaient trop vite, que certains détails demeuraient obscurs, qu'il fallait, à tout prix, dans l'intérêt de la Vérité, que David Dare se montrât entièrement explicite.

J'interrogeais:

— Qu'est-ce qui vous a fait penser à l'introduction de la caisse par la toiture, Dare?

Mon patron me foudroya du regard. Pourtant, il me répliqua fort aimablement:

— L'examen d'une branche d'arbre, mon cher François!... C'est l'examen d'une branche d'arbre, qui m'a persuadé que j'avais deviné la vérité!...

Et je me sentis plus que jamais, à cent lieues de comprendre ce qu'inventait le détective...

Quoiqu'il ait vu sur la branche d'arbre, qu'il avait été examiner dans la forêt, comment les découvertes qu'il avait faites, avaient-elles pu le décider à inventer cette introduction de la caisse par le toit découvrable?

Mais le garagiste haussait les sourcils.

L'homme, maintenant, changeait un peu d'attitude...

Oh! il ne s'emportait pas! Il ne se mettait pas en colère! Il gardait, même, en apparence, une tranquille bonhomie. Mais, déjà, son visage se durcissait, se tendait sous l'effort qu'il imposait à ses nerfs exaspérés...

Je l'entendis qui questionnait:

— Enfin, Monsieur David Dare, vous n'avez pas répondu à ce que je vous disais? Vous imaginez le bonhomme faisant tout ce que je viens de vous raconter?

David Dare, à son tour, mit les mains dans ses poches.

Il s'était appuyé à la voiture. Il fermait à demi les yeux. On aurait cru qu'il avait devant lui quelque rapport et qu'il en lisait les phrases, sans se presser, sans s'inquiéter de rien d'autre, que de les comprendre et de nous les faire comprendre.

— Voyons! faisait-il, je crois que tout cela est beaucoup plus facile que vous ne l'imaginez tous les deux!... Vous dites qu'un homme ne pouvait pas introduire cette caisse par le toit et qu'il était plus difficile encore de la sortir par la même ouverture?... C'est bien cela?

— C'est tout à fait cela! railla le garagiste. Je paye une tournée à celui qui réussira ce tour de force!

— Alors, fit tranquillement David Dare, allez donc chercher votre dépanneuse. Tenez: vous la conduirez ici même... Vous voyez? Les deux roues de l'arrière ont marqué leur empreinte sur le sol... Quand vous l'aurez conduite jusqu'ici, mon cher garagiste, je me charge de sortir la caisse et de la conduire où vous voudrez! Cela ne me prendra pas cinq minutes!

— Mon Dieu! fit l'homme. Vous voulez rire?

David Dare, cette fois, leva les yeux.

— Vous croyez que je suis en train de plaisanter?

Et puis, il se tourna vers moi.

— Mon cher François, j'ai le regret de vous l'apprendre, mais, à notre époque, quand il s'agit de manipuler des fardeaux lourds et encombrants, on a recours à des appareils de levage! Vous savez ce que c'est?

— Oui, dis-je en frémissant. Un appareil de levage, c'est une grue?

— Exactement! Et des voitures dépanneuses ont toujours une grue! Vous comprenez, François?

Il avait repris sa pose nonchalante. Il recommençait à lire son rapport. Les phrases tombaient, l'une après l'autre de ses lèvres et nous n'avions qu'à les recueillir, moi, frémissant, et le garagiste, en quelque sorte, terrassé.

— Je vous dis que les choses sont infiniment simples... Voyons! récapitulons! Un encaisseur fait sa tournée. Il se présente chez Mlle de Cesco. On ne lui paye pas la traite dont il réclame le montant. Mais il a déjà fait d'autres visites, et quatre-vingt mille francs gonflent sa sacoche. Vous me suivez?

Je ne bougeais pas, mais le garagiste hocha la tête.

Affreux drame! Il pâlissait, cet homme! Il pâlissait petit à petit. Son visage était encore empourpré de sang, mais son front était blême. On aurait dit que David Dare lui posait un masque. C'était, l'instant d'avant, un gaillard joyeux. Il devenait, désormais, une sorte de mort vivant...

David Dare, impitoyable continuait:

— Voilà donc cet homme portant sa sacoche précieuse et continuant sa tournée. Où va-t-il? Ce n'est pas bien difficile à savoir... La banque qui l'emploie peut, par téléphone, me donner l'itinéraire qu'il doit suivre. Le malheureux passe chez divers clients, et parvient enfin à Saint-Germain-en-Laye, où il se présente chez Monsieur...

— Chez moi? sursauta le garagiste. Eh bien! c'est possible... Comment voulez-vous que je le sache? Je ne l'ai pas vu, moi, ce mort! Si je l'avais vu je vous aurais dit que je lui avais payé une traite... D'ailleurs, cette traite, je l'ai sur moi... Tenez: la voici... Vous voyez bien que je suis un honnête homme?

Il s'arrêtait à bout de souffle...

David Dare semblait l'avoir écouté avec quelque impatience. Pourtant sa voix ne marqua aucun énervement, et son ton resta parfaitement courtois:

— Voilà donc cet encaisseur qui parvient chez vous, cher monsieur... Naturellement, vous l'attendez! Quand on a une traite à payer, et que l'on est commerçant, on sait à quelle date, exactement, on vous demandera de faire honneur à votre signature! Vous êtes donc là avec M. Mirault...

— Dites donc?... dites donc?... râla le garagiste.

Mais David Dare ne cessait point de parler... Les mots, maintenant, jaillissaient de ses lèvres à une cadence régulière. On aurait dit autant de balles de mitrailleuse qui frappaient en pleine poitrine le garagiste.

— ... Vous êtes donc en compagnie de Monsieur Mirault. Il n'y a pas à s'étonner de cela! Mirault est votre camarade depuis longtemps. Vous avez décidé de l'avoir à vos côtés, et il a accepté de vous aider ce matin...

— De m'aider à quoi?

Ineffablement suave, David Dare articula:

— De vous aider à tuer l'encaisseur, parbleu!

— A tuer!... Vous m'accusez d'avoir tué...

— Je ne vous accuse pas, mon pauvre ami! Tout vous accuse! Il y a mille preuves que vous êtes l'autre assassin du garçon de recettes. Vous ne voulez pas l'avouer?

Nous étions seuls au milieu du carrefour... Ah! jamais je n'oublierai alors le drame rapide, le drame instantané, le drame atroce, qui éclatait...

Le garagiste ne bougeait pas. Pendant une seconde, il sembla que le Destin s'était arrêté...

Et puis, brusquement, un coup de feu résonnait!

L'homme n'avait pas retiré les mains de ses poches. Mais, dans l'une d'elles, ses doigts devaient, depuis longtemps, se crisper à la crosse d'un revolver. Il avait pressé la détente! A la façon des bandits, il tirait à travers l'étoffe de son pantalon!

Alors, d'une détente admirable, David Dare se jeta en avant.

Avait-il été touché? Sa blessure, en tout cas, ne devait rien lui retirer de sa force!

Le coup de tête qu'il assénait en pleine poitrine au misérable le jeta sur le sol.

Une seconde détonation claquait...

Mais David Dare avait levé le poing... mais, son swing, dont je savais la force, atteignait à la pointe du menton la crapule qu'il avait déjà terrassée!

L'homme ne bougeait plus...

— Voilà! fit tranquillement David Dare. L'autre est pris... C'est fini!

Et puis, il appelait, comme on appelle le garçon au restaurant:

— Gendarmes?

Je vis les hommes du Capitaine Henri se précipiter. Je vis surtout les menottes encercler les poignets du misérable.

Il était évanoui toujours. C'était un corps inanimé que l'on emportait.

Je n'avais pas même bougé! La stupeur m'avait tenu sur place, immobile, pétrifié!

Et puis, la réaction se fit en moi.

— Dare, suppliais-je, vous n'êtes pas blessé?

— Mais non!... mais non!... Pourquoi voulez-vous que je sois blessé? Vous pensez bien que je n'ai pas joué ce jeu, sans avoir pris des précautions? Mon petit François, je n'ai pas envie de mourir, et je n'aurais pas voulu non plus vous exposer à un péril!

Je ne comprenais pas...

Alors, David Dare haussant les épaules, se rapprocha de moi, me passa le bras derrière les épaules, et, doucement, fraternellement, commença de m'entraîner:

— Mon vieux, murmurait-il, je vais vous faire une confidence. Mais il faudra la garder pour vous? Pas la peine d'aller raconter cela à Monette de Cesco? Cela vous amuse, vous, de vous rendre ridicule à ses yeux, et c'est bien votre droit... Moi, je préfère lui paraître un héros! C'est mon droit aussi?

Je ne comprenais pas. Il y avait de nouveau une colère en moi.

J'articulais:

— Vous parlez chinois, David Dare?

— Pas du tout. Je parle français! Ecoutez ma confidence: Tout à l'heure, sans qu'il s'en aperçoive, mon petit François, j'avais volé son revolver à cet homme. Oui, il y a quelque temps que j'ai appris ce talent... Je peux vider les poches de quiconque sans que jamais on s'en aperçoive! Alors, vous devinez la vérité? J'avais remplacé les cartouches à balles par des cartouches à blanc. Je pouvais bien l'amener à tirer sur moi? J'étais parfaitement sûr qu'il ne me ferait aucun mal!...

J'entendis son rire résonner dans la tranquillité de la forêt.

— Avec cela, François, vous avez naturellement noté le soin que j'avais pris de lui dire que j'étais sans arme? Alors, j'étais bien certain qu'au bon moment il ferait feu!... La tentation était trop forte... Eh! eh! Bien joué, n'est-ce pas?

Il se mit à rire encore. Il achevait:

— Le plus drôle, d'ailleurs, c'est que je n'ai nullement menti. C'est parfaitement

exact: je n'ai aucune arme sur moi! Pas même un petit canif!... Eh eh!... La partie était assez serrée, vous voyez?

Je me sentis frissonner d'épouvante.

Quoi donc! désarmé, et se sachant en présence de deux assassins résolus à tout, David Dare avait osé provoquer les deux attentats qui avaient permis de démasquer les misérables?

Mais c'était en vérité, de la folie, une telle bravoure?

Je m'étais arrêté. J'avais pris mon mouchoir dans ma poche, et je m'épongeais le front où perlaient des gouttes de sueur froide.

David Dare, tout simplement, allumait une autre cigarette...

Ceci fait, il repartit:

— Là-dessus mon cher François, voulez-vous que j'achève le récit que le coup de feu de cet imbécile a interrompu tout à l'heure? Oui!... Je lis cela dans vos yeux!... Vous avez envie de connaître l'histoire depuis A jusqu'à Z?... Eh bien! écoutez? Je vous la raconte en deux mots...

Il s'était croisé les bras. Il parlait sans hausser la voix, et, de nouveau, j'avais l'impression qu'il lisait un rapport, tant ses phrases étaient simples, claires et nettes.

— ... L'encaisseur, avec sa sacoche, se présente donc au garage où l'attendent Mirault et le mécanicien. Les deux hommes sont résolus à tuer. Ils attirent le malheureux dans quelque endroit désert et le frappent avec — j'imagine — quelque lourde clef anglaise. L'homme, assommé tout net, tombe sans pousser un cri.

— Mon Dieu!... Mon Dieu!... balbutiai-je.

— Tout s'est donc très bien passé! Tout va sembler continuer à se dérouler de la façon que les deux meurtriers l'ont prévu. Ils commencent, cela va sans dire, par s'approprier l'argent contenu dans la sacoche. Et puis, pour compliquer les recherches possibles de la police, ils déshabillent le mort et le rhabillent avec des vêtements, qui changent son apparence... Les vêtements sont un peu trop grands? Qu'à cela ne tienne, on nouera les pattes du gilet, on fixera le pantalon avec une épingle de nourrice!... Vous vous représentez la scène, François?

J'aimais mieux ne pas me la représenter!

La tête me tournait. Si le crime me passionne, j'avoue que je n'en puis supporter les détails. La bestialité humaine me fait peur, quand elle se donne libre cours.

— Je continue, poursuivait David Dare. Voilà donc cet homme rhabillé. Oh! les meurtriers espèrent bien qu'on ne découvrira pas son corps. Ils ont préparé une grande caisse, et, dans ce cercueil improvisé, clouent leur victime. Toutefois, comme ils sont gens de précaution, comme il faut penser toujours à une identification possible, ils glissent dans la poche du mort, une traite demeurée impayée qu'ils ont découverte dans sa sacoche. Si d'aventure le cadavre est retrouvé, tout naturellement, l'enquête de police s'orientera vers le débiteur qui n'a pas soldé la traite retrouvée. Autant dire que c'est, d'avance, cette petite manœuvre-là, qui a incriminée la pauvre Monette.

— En effet, approuvai-je.

— Mais là, poursuivait David Dare ne s'arrête pas le souci précautionneux des assassins. Cette caisse où gît un cadavre, il s'agit de la faire disparaître. Ils ont résolu, vous le savez de l'enfouir dans une fosse creusée dans les fourrés de la forêt de Saint-Germain. Parfait! Mais comment véhiculer cette caisse? Le garagiste, c'est évident, dispose de sa camionnette. Mais sa camionnette est connue. On peut la remarquer au passage. Il est beaucoup plus expéditif — c'est compréhensible — il est beaucoup plus discret de mettre la caisse à bord de la Peugeot. Et c'est alors que la difficulté des portières se présente... François je vous félicite de vous être attaché à ce détail. Il était d'importance. J'ajoute qu'avec deux sous de plus d'intelligence, vous auriez compris que néanmoins, il n'avait d'autre valeur, que d'établir un semblant d'impossibilité.

— Passez!... passez! fis-je sèchement.

David Dare s'inclina.

— Je n'insiste donc pas! continua Dare. Les deux hommes sont dans un garage. Ils disposent de la grue qui est fixée à la dépanneuse. La manœuvre ne leur prend pas trois minutes. Ils attachent la caisse à la corde de la grue, et, celle-ci mise en fonctionnement, sans la moindre peine, en passant par le toit ouvrable de la 302, la caisse est embarquée! Mirault n'a plus qu'à se mettre au volant.

— Bien!... bien!... murmurai-je. Mais pourtant, Mirault devait savoir qu'à lui seul il ne pourrait pas décharger cette caisse?... La dépanneuse n'était plus là pour l'aider?

— Il n'a pas besoin de la dépanneuse pour décharger la caisse!... C'est ce que j'ai été vérifier dans l'arbre, mon cher François... Il suffit pour effectuer cette manœuvre d'emporter un palan. Ce palan, l'homme pense l'accrocher à une branche d'arbre. Alors, sans peine, il sortira la caisse de sa voiture et la chargeant sur ses épaules, il ira la jeter dans le trou, qu'il comblera rapidement... Vous voyez l'aventure?

J'avouai, hésitant:

— Je crois que je commence à voir!

— Bravo!... Bravo!... A condition de tout vous expliquer, on vous amène à tout deviner!... Voilà donc Mirault parti en forêt... Il s'engage dans le petit sentier forestier, arrête sa voiture, monte à l'arbre, installe son palan. Les choses, d'abord, fonctionnent normalement. Il pense avoir partie gagnée. Soudain, comme il va extraire la caisse de sa voiture, il s'aperçoit avec horreur que celle-ci s'est enlisée... Devinez-vous son émotion?

Oui! je la devinais à merveille...

C'était atroce la situation de cet assassin, s'apercevant qu'il est en quelque sorte pris au piège!

Combien l'homme avait dû vivre, dans ce petit sentier forestier, d'abominables instants! Que pouvait-il faire? Tenter d'enlever la caisse quand même et d'aller l'enfouir dans le trou?

C'était évidememnt risquer les pires complications! Si déserte que soit cette partie de la forêt, des promeneurs peuvent néanmoins y passer...

Devait-il s'exposer à ce qu'on le rencontrât, avec sa voiture embourbée, à deux pas d'une fosse que l'on pouvait découvrir cinq ou six jours plus tard?

Non!... Non! il ne pouvait pas s'exposer à un tel péril!

David Dare avait repris la parole:

— L'homme essaye, naturellement, de se désembourber... Mais vous savez combien c'est difficile? Les roues motrices creusent des ornières de plus en plus profondes... Alors, il n'hésite pas. Il laisse retomber la caisse dans son auto, il décroche son palan, dont, plus tard, je retrouverai les traces sur la branche d'arbre que je vais examiner, et, vite, risquant le tout pour le tout, il appelle à son aide, son complice, le garagiste...

— Comment l'appelle-t-il? balbutiai-je.

David Dare haussa les épaules:

— Cela, c'est un détail et je vous avouerai que je n'en sais fichtre rien! Une voiture embourbée dans la forêt, ce n'est pas quelque chose d'extraordinaire? Il n'avait rien à risquer, en signalant son aventure. Je pense que, tout simplement, il a arrêté quelque cycliste et l'a prié de porter un mot pour appeler à l'aide le garagiste. Vous comprenez qu'il était bien certain que celui-ci, recevant ce billet, ne manquerait pas d'accourir!...

— Evidemment!

— Voilà donc le garagiste qui se précipite. Il a pris sa dépanneuse. Coûte que coûte, il s'agit de sortir la voiture embourbée, qui seule, l'empêche d'aller plus loin. Mon cher François, rappelez-vous? Nous avons trouvé ensemble les traces de la dépanneuse. Vous voyez que je n'invente rien? D'ailleurs, il ne faut jamais rien inventer en matière de police...

David Dare s'interrompait une seconde, pour allumer sa cigarette. Il était toujours infiniment paisible.

— Là-dessus, reprenait-il bientôt, et la Peugeot une fois tirée sur la bonne route, les deux complices, j'imagine, cherchent ce qu'ils vont faire du cadavre. Il n'est plus question d'aller le jeter dans la fosse. Maintenant, on les a vus tous deux sur le lieu où la voiture s'est enlisée. Il faut aller plus loin, le plus loin possible!... Mais Mirault ne l'entend pas de cette oreille-là. J'imagine qu'il ne se soucie aucunement de voyager longuement, avec un corps dans son auto. Mettez-vous à sa place?

— Non!... non!... protestai-je. Je n'aime pas me mettre à sa place, même en pensée!

— Froussard! railla David Dare. Enfin! écoutez ceci? En venant au secours de son complice, le garagiste a, forcément, passé à la Croix-de-Noailles. Il a donc vu, là, les voitures de la Maison Jenue. Il sait que les déménageurs dînent dans une tonnelle écartée. Il a remarqué qu'il y avait peu de clients dans l'établissement. Alors, une idée folle lui vient. Pourquoi ne pas profiter de l'occasion qui s'offre? Pourquoi ne pas glisser, parmi les caisses qui encombrent les voitures Jenue, la caisse où se trouve le cadavre? C'est un excellent moyen d'embrouiller la piste! Et il est si aisé d'accomplir la mnœuvre, sans attirer l'attention... François, vous comprenez tout, désormais?

Je balbutiai:

— Evidemment: vous avez tout expliqué! Mirault accepte la proposition de son complice. Ils règlent entre eux la comédie... Oh! je vois à merveille comment les choses se sont passées! Mirault a soin de stopper sa voiture un peu à l'écart, là où les boys-scouts l'ont vue et où il croyait bien que personne ne pourrait l'apercevoir. Une fois son moteur arrêté, il entre dans le restaurant. Il fait son menu. Cela suffit à occuper le patron, les servantes... bref! à empêcher que personne ne puisse observer la manœuvre du garagiste. Pendant ce temps, ce dernier décharge la caisse à l'aide de la grue de la dépanneuse et la glisse dans les voitures de déménagement. Il n'a plus qu'à s'éloigner...

J'avais fermé les yeux tout en parlant. Il me semblait que la scène se déroulait devant moi et que j'en surveillais les tragiques péripéties.

Je ne pus m'empêcher d'ajouter:

— Par exemple, je me demande comment vous avez pu parvenir à la vérité, si vite? Ils n'ont pas eu de chance de vous rencontrer sur leur route...

— Ils ont commis une faute! corrigea David Dare.

— Laquelle?

— Eh bien, celle de glisser dans les poches du mort cette traite qui m'a permis de les retrouver. On n'a pas idée d'être sots à ce point.

Je hochais la tête, hésitant:

— Il est toujours facile, quand les choses tournent mal de relever une faute dans la conduite des assassins que l'on arrête. Il doit être infiniment moins aisé d'éviter cette faute, alors que l'on vient de commettre un crime et que la peur, déjà, des justes châtiments, vous angoisse l'âme, vous serre la gorge...

... Et puis, après tout, cette faute, que David Dare relevait impitoyablement, et qui avait, en effet, amené l'arrestation des deux hommes, n'avait-elle pas, d'abord, jeté de la plus opportune des façons, un soupçon sur Monette de Cesco?

La jeune femme, évidemment innocente, avait commis un mensonge, que, beaucoup, à sa place, n'auraient pas hésité à proférer!

Elle avait d'abord soutenu qu'elle ne connaissait pas la victime. Il avait fallu la découverte de cette traite, pour que David Dare l'amenât à déclarer qu'elle déguisait la vérité.

Eh bien! ce mensonge-là n'avait-il pas suffi à ce que, moi, je me mis à la soupçonner et de la plus formelle des façons?

Je ne suis pourtant pas un naïf?...

Je n'appartiens pourtant pas à la race maudite de ces gens qui voient des coupables partout, et sont incapables de bâtir un raisonnement logique?

Je me tournai vers David Dare:

— Pour vous, n'est-ce pas, l'affaire est terminée? demandai-je.

Il leva les bras au ciel.

— Que diable voulez-vous que je fasse de plus? Ils ont avoué. Oui, l'affaire est terminée en ce qui concerne l'arrestation...

— Y a-t-il donc un autre point de vue à examiner?

— Je crois qu'il reste pas mal de besognes à effectuer... fit paisiblement David Dare. Et ce qui m'ennuie, mon pauvre François, c'est que la charge va vous en tomber sur les épaules...

— Allons donc! De quoi voulez-vous parler?

David Dare eut l'air de compter sur ses doigts des choses très compliquées.

Il fit:

— Il y a, naturellement, les déménageurs de Jenue à avertir de ce qui s'est passé. Ces pauvres gens sont toujours à Saint-Germain. On les a priés de rester là, jusqu'à plus ample information. Vous comprenez qu'il importe d'aller leur présenter des excuses et de leur rendre la clé des champs?

Il s'interrompit une seconde, pour allumer une cigarette, et reprit:

— Il faudra aussi leur donner leur pourboire. François, vous vous montrerez généreux? Ces braves garçons ont eu une journée pénible. Je considère qu'ils ont bien droit à un dédommagement. C'est bien votre sentiment, François?

J'opinais de la tête.

— Vous les gratifierez donc, sans vous montrer avare, comme à votre ordinaire, François!... Et puis, il vous faudra faire encore d'autres choses.

— Vraiment?

— Cela me semble indispensable! Vous aurez à payer d'abord notre dépense ici... Vous comprenez bien que je ne peux pas laisser régler la douloureuse par le Commissaire de police, ou par le Capitaine de gendarmerie? On sait que je suis millionnaire. « Les douloureuses » me reviennent de droit!

Il avait un petit rire moqueur, et continuait:

— En dernier lieu, mon pauvre François, il vous faudra vous occuper de la Peugeot. Vous ne conduisez pas très bien, mais enfin, en y mettant le temps, vous arriverez à la mener à Versailles. Vous comprenez: cette voiture, c'est, en quelque sorte, une pièce à conviction importante. Personne n'y a songé. Il faut donc que nous prenions les dispositions nécessaires. Ah! j'oubliais! J'espère que vous pourrez passer par les portières? Vous ne serez pas trop gros pour vous introduire dans la carrosserie? Non?... Parce que je vous rappellerai qu'il y a une ouverture dans le toit!

Je me mis à rire.

David Dare se moquait de moi. Il n'avait pas tout à fait tort! Pouvais-je lui en garder rancune?

Je remarquais, cependant, avec timidité:

— C'est que, vous savez, mon cher David Dare, je suis un peu pressé, ce soir? J'ai invité Mlle de Cesco...

Alors David Dare secoua la tête.

Et il dit, posément, en homme qui vous annonce une surprise, une bonne nouvelle, mais qui a la discrétion de ne pas exagérer sa propre générosité:

— Non, François ! Cet embarras-là, au moins, je vous l'éviterai !... C'est arrangé déjà. Tout est convenu. C'est moi qui dînerai avec Monette. Elle a très gentiment accepté de se rendre à ma prière. Vous voyez que tout finit bien, hein, mon vieux ?

Il me tendit la main. Force me fut de la serrer cordialement...

Ah ! le maudit garçon ! Il n'y en a pas un comme lui, pour tout plier à sa fantaisie...

Je le vis s'éloigner.

Tandis que je me dirigeais alors vers la Peugeot que j'allais avoir la charge de reconduire à Versailles, en passant par Saint-Germain, pour y libérer les déménageurs, je l'aperçus qui entrait dans la grande salle du restaurant Vallabert, où le Commissaire de police et le Capitaine Henri l'accueillaient avec des bravos.

Peu d'instants plus tard, il me sembla bien que des bouchons de champagne sautaient...

Mais je ne puis dire, véritablement, comment le reçut Monette, et si elle fut aimable, accueillante à ce vainqueur ?

Il est certain que je suis capable de curiosité. Mais je n'ai pas toutes les curiosités — on le conçoit bien ! Et je n'ai pas du tout eu celle-là...

Je n'ai d'ailleurs jamais revu Monette de Cesco et David Dare ne m'en a plus jamais parlé.

Nous sommes discrets, l'un et l'autre.

Et puis, la vie passe...

Et nous étions, déjà, si proches d'un autre drame, d'un drame que je raconterai, certainement, quelque jour, quand l'émotion qu'il a soulevé en moi, se sera lentement apaisé...

FIN

A LA VILLE...
A LA CAMPAGNE...
EN WEEK-END...
EN VACANCES...

... tout le monde

LIT LES ROMANS

DE LA

BIBLIOTHEQUE D'ÈVE

VOLUMES DÉJA PARUS :

La maison des cœurs inquiets,
par Yvette PROST

Le moulin des amours,
par Noré BRUNEL

Une jeune fille a disparu,
par CORIOLA

Un cœur d'homme,
par Émilienne CHARDON

La plus belle affection,
par Pierre LA VIGNE

Vous que j'aurais aimé,
par Juliette LERMINA-FLANDRE

Cœurs ardents,
par Robert R. MÉTAIS

La Flambée d'Illusions,
par Jacqueline LAHARPE

Fille de Camargue,
par C. A. GONNET

Le bonheur de Francine,
par Léon GROC

Les trois amours,
par Édouard de KEYSER

Un cœur s'épanouit,
par Étienne GRIL

Le Mystérieux donateur,
par Marie de WAILLY

Uu million pour un mari,
par MAGALI

CHAQUE VOLUME

3 FRANCS

SEULEMENT

Si vous ne pouvez pas vous les procurer, adressez en mandat, à la **BIBLIOTHÈQUE D'ÈVE, 142, rue Montmartre, Paris**, pour chaque volume, la somme de 3 fr. 60 si vous habitez la France et les Colonies. et de 3 fr. 90 si vous habitez l'étranger.

JEAN-PIERRE

le grand hebdomadaire de la famille qui enchante chaque semaine plus de 200.000 familles, vous offre des innovations sensationnelles.

EN PLUS DE :

ses remarquables pages d'aventures en 4 couleurs
ses romans passionnants
ses intéressants reportages
ses contes et ses dessins pleins de gaieté
ses distractions
sa rubrique philatélique
ses contes policiers et d'aventures

JEAN-PIERRE

ne coûte que 0 fr. 70 le numéro (Abonnement 30 fr. par an)

Envoi d'un numéro spécimen contre 1 franc en timbres à **JEAN-PIERRE**, 142, rue Montmartre, PARIS (2e)

PARIS, IMP. PAUL DUPONT (Cl.).— 375.1.1940.